This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Zah. III B. 125

Digitized by Google

Digitized by Google

Zah. III B. 125

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES

DE

M. LE MARQUIS

DE POMPIGNAN.

TOME SECOND.

Digitized by Google

On trouve chez le même Libraire les Ouvrages suivans du même Auteur, qui font les Tomes V & VI de cette Collection, Savoir :

Tragédies d'Eschyle, traduites en François, *in*-8, Tome V, 6 l.

Mélange de Traductions de différens Ouvrages Grecs, Latins & Anglois, sur des matières de Politique, de Littérature & d'Histoire, *in*-8, Tome VI, 6 l.

N. B. *Ces deux Ouvrages ont paru précédemment chacun séparément.*

On trouve encore chez le même Libraire ;

Mélange de Traductions de différens Ouvrages de Morale, Italiens & Anglois, par le même Auteur, *Paris*, 1779, *in*-12, 2 l.

Digitized by Google

ŒUVRES

DE

M. LE MARQUIS

DE POMPIGNAN:

TOME SECOND,

CONTENANT

LES ODES, ÉPITRES ET POÉSIES DIVERSES,

LE VOYAGE DE LANGUEDOC ET DE PROVENCE,

ET UNE DISSERTATION SUR LE NECTAR ET SUR L'AMBROSIE.

A PARIS,

Chez NYON l'aîné, Libraire, rue du Jardinet, quartier S. André-des-Arcs.

M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
22 JUL 1968
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

PRÉFACE.

VOICI des Odes. L'ensemble s'en est formé successivement, & presque par hazard. J'y ai peint mes goûts, mes sentimens, mes foiblesses, les différens objets qui m'ont frappé. Il n'a paru jusqu'à présent qu'un petit nombre de ces Poésies, que diverses circonstances m'ont arraché, & qu'on a mis ensuite dans des Editions très-défectueuses de quelques-uns de mes Ecrits.

Cependant ces Odes se sont multipliées dans mes loisirs. J'ai d'abord hésité sur l'usage que j'en ferois. L'Auteur des Lettres Persannes dit beaucoup de mal du genre lyrique, cela m'allarmoit, mais j'ai relu les Odes d'Horace, et le jugement du Persan s'est évanoui.

La Poésie lyrique est propre à tout. Consacrée dès sa naissance à la Philosophie, à la Morale, à la Religion, elle réunit tout ce qui peut plaire à la raison, amuser l'esprit, toucher le cœur. C'est ce qu'on éprouve en lisant Pindare & Horace. J'ai traduit en vers plusieurs Odes de ces deux Poëtes. Ceux qui n'entendent pas leur langue, pourront, si je ne me trompe, juger de leur manière par ma traduction. Enfin mes Odes, jointes à celles-là, offrent au Lec-

Digitized by Google

teur, quoique dans un degré fort imparfait, un essai de Poésie lyrique dans tous les caractères différens dont elle est susceptible.

Nous avons peut-être moins de modèles en ce genre dans les autres espèces de Poëmes. Il n'est point de Nation célèbre en Littérature qui ne se glorifie justement d'avoir des Poëtes épiques & dramatiques très-estimés. Elles n'ont pas toutes le même avantage par rapport à la Poésie lyrique. Les Anglois & les Italiens avoueront sans peine qu'ils n'ont rien de comparable à Pindare, à Horace, ni même à Malherbe & à Rousseau.

Pindare, comme l'a dit Horace, est un fleuve impétueux qui n'a point de fond. On se perd dans le sublime de ses idées, & dans la magnificence de ses images. L'élévation de son génie étonne; il a un tour original qu'on n'a point encore imaginé. Aussi présomptueux dans ses vers que Cicéron dans sa prose, c'est le Poëte le plus rempli de lui-même qui fut jamais. Les ignorans l'ont critiqué sans l'entendre; les Savans ne l'entendent pas toujours. Il est grave dans sa morale, instructif & vertueux dans ses maximes; ce qui est d'un grand prix dans tout Ecrivain, & principalement dans un Poëte. Qu'on lise sans partialité la première Ode des Pythiques, & qu'on prononce après sur le mérite de Pindare.

Horace est sublime, énergique, hardi, gracieux. Toutes les beautés de la nature, toute la délicatesse

Digitized by Google

du sentiment, tout le charme de la volupté sont étalés dans ses Odes. Il sonne de la trompette pour les Héros & pour les Dieux. Il chante délicieusement les plaisirs de la table, les transports de l'Amour, les agrémens de la campagne, les douceurs de l'amitié. Il réussit, en un mot, dans toutes les parties de la Poésie lyrique: *Le seul Horace en tout genre excelle :* c'est ainsi que l'a caractérisé Rousseau.

Malherbe a de la noblesse & de l'harmonie; ses vers sont pleins de pompe & de majesté. C'est lui

Qui le premier en France
Fit sentir dans ses vers une juste cadence.

On dira peut-être qu'il n'a pas assez de cette vigueur mâle, ni de cette impétuosité qui distingue par-tout Pindare, & qu'on admire souvent dans Rousseau.

La réputation de ce dernier est faite. Il est assis au haut du Parnasse; personne ne l'en fera tomber. Il n'a pas été également heureux dans tous les genres de l'Ode. On a prétendu qu'il manquoit un peu de sentiment. Mais c'est, à tout prendre, le seul Lyrique moderne qui ait égalé les Anciens. Quelques personnes ont osé lui comparer la Motte, & qui pis est, le lui préférer. C'est une terrible hérésie en matière de goût. De quelles opinions bizarres la Littérature n'a-t-elle pas été souvent infectée. Les Poëmes d'Homère ont été profanés par des parallèles ridicules; on a mis Lucain à côté de Virgile; Racine

Digitized by Google

a essuyé la rivalité de Pradon ; on a dit enfin que l'Auteur de l'Art Poëtique & du Lutrin n'étoit qu'un Versificateur stérile & froid.

Une plus longue énumération de ces paradoxes, qu'on pourroit traiter de blasphêmes littéraires, grossiroit inutilement cette Préface.

ERRATA.

PAGE 45, *dernière stance, premier vers*, naufrages *lisez* naufrage

Page 73, *quatrième stance, premier vers*, & souvent *lisez* eſt souvent

Page 91, *vers* 5, crimes impuiſſans *lisez* crime impuiſſant

Page 92, *vers* 11, d'Alcé *lisez* d'Alcée

Page 102, *vers* 14, de pampres *lisez* de pampre

Page 222, *vers* 14, l'animant *lisez* t'animant

Page 243, *vers* 22, dédain. *lisez* dédain ;

Page 286, *vers* 17 c'es-là *lisez* c'est-là

Page 353, *vers* 26, d'une table mal servie *lisez* d'une table assez mal servie

Page 385, *vers* 26, voltigent *lisez* voltige

ODES

Digitized by Google

ODES.

LIVRE PREMIER.

Digitized by Google

Digitized by Google

ODES.

LIVRE PREMIER.

ODES TRADUITES OU IMITÉES DE PINDARE.

I.

ODE PREMIERE

Des Olympiques.

L'Eau par ses qualités excelle
Sur les élémens ses rivaux.
Le feu dans la nuit étincelle
Moins que l'or parmi les métaux.

Digitized by Google

Il n'eſt point de ſplendeur égale
Aux rayons que Phébus étale
Dans la ſolitude des airs ;
Et les triomphes Olympiques,
De tous les ſuccès héroïques,
Sont les plus dignes de nos vers.

Hiéron, des Rois le modèle,
Dans ce climat délicieux,
Sous ſes portiques nous appelle
Pour chanter le Maître des Cieux.
Nos airs pompeux font ſes délices ;
Pour honorer ſes ſacrifices,
O ma lyre, ſeconde-moi :
Célébrons le coursier rapide,
Qui dans les combats de l'Elide,
Obtint la palme pour ſon Roi.

C'eſt le Roi fortuné qui gouverne avec gloire
Les enfans de Pélops, ſi connu par l'hiſtoire
De ce feſtin cruel,
Où Neptune amoureux ſauva les triſtes reſtes
Du corps défiguré que par ſes dons célestes,
Il rendit immortel.

L'homme aux fables qui l'éblouiſſent,
Aſſervit ſa crédulité ;
Le faux que des vers embéliſſent,
Prend les traits de la vérité ;

Digitized by Google

Mais le tems enfin nous éclaire ;
Malheur au mortel téméraire
Qui parle insolemment des Dieux.
Dans mes hymnes, fils de Tantale,
Je détruirai l'erreur fatale
Qui flétrit ta mort à nos yeux.

Un festin splendide à Sipyle
Attira la céleste Cour.
Pour toi dans ce superbe asyle
Neptune s'enflamma d'amour.
Aux Cieux avec lui tu pris place,
Mais l'imposture avec audace
Ternit l'éclat de ton destin ;
Et toujours ta mère éplorée
A cru que ta chair dévorée
Avoit souillé ce noir festin.

Quel mensonge ! les Dieux sont la pureté même,
Tantale fut l'objet de leur bonté suprême
Durant ses plus beaux jours.
Mais il abusa trop de sa haute fortune,
Et se vit enchaîné sous la roche importune
Qu'il repousse toujours.

C'est-là que par divers supplices
Le Ciel punit ce Roi trop vain,
D'avoir aux humains ses complices
Livré le breuvage divin.

Digitized by Google

Nul mortel dans son insolence
Ne peut tromper la vigilance
Des Dieux arbitres de son sort.
Par le Souverain du tonnerre,
Pélops renvoyé sur la terre,
Rentra sous le joug de la mort.

Jeune & tendre, il rendit hommage
A la fille d'un Roi pervers;
Seul, dans la nuit, sur le rivage
Il implore le Dieu des mers:
« Neptune, si mon sort vous touche,
» Contre un père injuste & farouche,
» Aidez mes transports en ce jour;
» D'Œnomaüs brisez l'épée,
» Que tant de fois il a trempée
» D'un sang répandu pour l'amour.

» C'est par de grands périls que s'obtient la victoire,
» Et puisqu'il faut mourir, cherchons au moins la gloire
» D'un trépas généreux ».
Il dit: Neptune approuve, & sur son char le place;
Le char vole, & dans Pise accompagne l'audace
Du Héros amoureux.

Du vaincu le trône & la fille
Récompensèrent ses exploits.
Dignes appuis de sa famille,
Son hymen enfanta six Rois.

Digitized by Google

Sa tombe est aux bords de l'Alphée,
Près d'un autel, brillant trophée,
Où s'assemblent tous ces rivaux,
Dont la vigueur & le courage,
Comme Pélops, sur ce rivage,
Cherchent le prix de leurs travaux.

Un bonheur à jamais paisible
Suit le vainqueur à son retour.
Le cœur de l'homme n'est sensible
Qu'aux biens qu'il goûte chaque jour.
Que d'Hiéron la gloire éclate;
Des Rois dont l'amitié me flatte,
Nul ne protege autant les arts;
Pour mieux le célébrer encore,
Ma Muse que son nom décore,
Attend qu'il monte sur ses chars.

O Muse, dont la force en mon ame est passée,
Par la grandeur des Rois toute autre est effacée
Ne chante que pour eux.
Avec tant de vainqueurs puisse couler ma vie;
Puisse toujours la Grèce honorer le génie
Qui m'a rendu fameux.

Digitized by Google

II.

ODE SECONDE

DES OLYMPIQUES.

Rois harmonieux de la lyre,
O mes vers, quel Dieu, quel mortel,
Quel Héros, du feu qui m'inspire,
Aura l'hommage solemnel ?
Jupiter se plaît dans l'Elide ;
C'est-là que le vaillant Alcide
Vint se délasser dans ces jeux,
Où Théron, l'honneur d'Agrigente,
A d'une palme triomphante
Couronné son front généreux.

Dans un travail toujours utile
Ses ayeux ont coulé leurs ans ;
Ils étoient l'œil de la Sicile,
Honorés, riches & puissans.
Leurs vertus ont eu leur salaire ;
Et toi, souverain tutélaire
De l'Alphée & de ses combats,
Objet de mes chants, fils de Rhée,
A leur famille révérée
Assure à jamais ses états.

Digitized by Google

Si, chez un peuple heureux, la force ou l'artifice,
Par un triste attentat ont blessé la justice,
Le tems n'empêche point qu'il n'ait été commis.
Mais du suprême Dieu la sage providence
Répare en sa clémence,
Par de nombreux bienfaits, les maux qu'elle a permis.

De Cadmus les filles célèbres
Du sort ont connu la rigueur,
Et bientôt du fond des ténèbres
Naquit l'astre de leur bonheur.
Parmi les éclats du tonnerre,
Sémélé mourut sur la terre,
Pour ressusciter dans les cieux.
Pallas l'aime, Bacchus l'adore,
Et l'univers en elle implore
La maitresse du Roi des Dieux.

Ino, du sein de l'infortune
Passant à la félicité,
Reçût dans la cour de Neptune
Le don de l'immortalité.
Nul mortel ne sait si sa vie,
Dans la gloire ou l'ignominie,
Finira plutôt ou plus tard;
Echappés de la même source,
Les biens & les maux dans leur course,
Pour l'homme roulent au hasard.

Digitized by Google

Des enfans de Cadmus ainsi la destinée,
Sur le trône Thébain si long-tems fortunée,
Du sort impitoyable éprouva le retour ;
Depuis qu'exécuteur d'un oracle funeste,
Un fils né pour l'inceste
Au malheureux Laïus eut arraché le jour.

De ce fils en proie aux Furies
Les fils l'un par l'autre égorgés,
Dans l'excès de leurs barbaries
Ont satisfait aux Dieux vengés.
Polynice engendra Thersandre,
Dont la valeur mit Thèbe en cendre,
Et qui d'Argos vengea les Rois.
Agrigente lui doit ses maîtres ;
De lui sont issus les ancêtres
Du Héros que chante ma voix.

Couvert des lauriers Olympiques
L'Isthme & Delphes l'ont couronné.
Son frere en ces jeux héroïques
Des mêmes rameaux fut orné.
Le doux charme de la victoire,
De la tristesse la plus noire
Délivre à jamais tout vainqueur ;
Et les richesses dont le sage
Sur sa vertu règle l'usage,
Respectent la paix de son cœur.

Digitized by Google

C'est un astre brillant dont le feu pur l'éclaire,
Lui découvre le sort d'un orgueil téméraire,
Lui dit que les mortels ont un vengeur tout prêt,
Et qu'en sortant du monde, encor plein de leurs crimes,
Au fond des noirs abîmes
D'un Juge impitoyable ils reçoivent l'arrêt.

Les justes au séjour des ombres,
Exempts de travaux & d'ennuis,
Ne connoissent plus de jours sombres,
Ni de froides & tristes nuits.
Les besoins pressans de la vie
N'exercent plus leur industrie
Ni dans les champs, ni sur les mers;
Et dans la demeure éternelle,
La céleste Cour les appelle
Loin des supplices des enfers.

Ceux qui gardent la foi jurée,
Iront dans des lieux de repos,
Qu'environne l'onde azurée
De l'Océan, pere des flots.
L'air que les Zéphirs rafraîchissent,
Les eaux qui coulent ou jaillissent,
Y font naître à l'envi des fleurs,
Qui dans ces retraites antiques,
Charment les ombres héroïques
Du spectacle de leurs couleurs.

Digitized by Google

Ainsi l'a prononcé le sage Rhadamante,
Conseil du vieux Saturne, & dont la voix puissante
Tient à son tribunal les morts assujettis.
Cadmus avec Pélée illustre cet asyle ;
Jupiter pour Achille
Accorda ce séjour aux larmes de Thétis.

Achille que la Grèce adore,
Vainquit dans les champs Phrygiens
Cycnus, & le fils de l'Aurore,
Hector, seul appui des Troyens.
Mais trop peu faits pour le vulgaire,
Mes vers brillans ne sauroient plaire
Qu'aux esprits sublimes comme eux.
Le mien doit tout à la nature,
Et rit de la science obscure
De mes émules orgueilleux.

Contre l'aigle qui fend les nues,
Le corbeau pousse en vain des cris ;
Percez des routes inconnues,
Traits qui partez de mes écrits.
Théron devant vous se présente ;
Ne cherchez point hors d'Agrigente
Un cœur plus doux, plus libéral.
Quelle ville au siècle où nous sommes,
Produira parmi ses grands hommes
Un mortel qui lui soit égal ?

Digitized by Google

Sa gloire a soulevé l'injustice & l'envie.
Pour ternir ses vertus & l'éclat de sa vie
L'injustice a formé des complots criminels.
Mais qui racontera les bienfaits innombrables,
Que ses mains secourables,
Depuis qu'il voit le jour, prodiguent aux mortels.

III.

ODE ONZIÉME

DES OLYMPIQUES,

A Agésidamus, fils d'Archistrate.

LES vents malgré leurs ravages,
Sont utiles à Cérès;
Les eaux, filles des nuages,
Fertilisent nos guérets.
Des plus hautes aventures,
Et des vertus les plus pures,
Mes vers, immortel soutien,
Seront des races futures
L'inépuisable entretien.

L'éclat des jeux Olympiques
Plonge l'envie au tombeau;
De mes sublimes cantiques
Ils sont l'objet le plus beau.

Digitized by Google

Seul présent des Dieux qui flatte,
Toujours la sagesse éclate
Dans leurs dignes favoris.
Fils illustre d'Archistrate,
De nos jeux reçois le prix.

Aux Locres généreux, Muses, rendons hommage,
C'est un peuple guerrier, ami des arts & sage,
De l'hospitalité connoissant les douceurs.
Dignes concitoyens du vainqueur que je chante,
Leur ame en ses vertus est égale & constante;
L'aigle & le fier lion ne changent point de mœurs.

IV.

ODE DOUZIÉME

DES OLYMPIQUES,

Pour Ergotèle, vainqueur à la course.

FILLE du Dieu juste & sévère
Qui protège la liberté,
Fortune, accorde aux vœux d'Himère (*a*)
La gloire & la prospérité.

(*a*) Himère, ville de Sicile, où Ergotèle s'établit après avoir quitté Gnosse sa patrie, ville de Crète.

Digitized by Google

Tu conduis les vaisseaux sur l'onde,
Tu gouvernes le sort du monde
Aux conseils & dans les combats;
Et nos espérances avides,
Dans des tourbillons toujours vuides,
Roulent sans ordre sous tes pas.

Pour nous, aveugles que nous sommes,
Il n'est point de signes certains,
Par où les Dieux montrent aux hommes
Quels seront un jour leurs destins.
L'avenir trompe notre attente;
Souvent dans sa marche inconstante
Il change en deuil notre bonheur;
Et souvent du sein des disgraces,
Il ramène encor sur nos traces
Les biens, les plaisirs & l'honneur.

Enfant de Philanor, ton courage intrépide
Languissoit vainement dans un obscur séjour;
Semblable au fier oiseau qui sur un chaume aride,
Renouvelle des chants, avant-coureurs du jour.
Proscrit dans ta patrie, honoré dans la Grèce,
Fameux par tes vertus, ta force & ton adresse,
Tu mérites nos plus beaux sons.
Les Nymphes dans leurs bains (a) reçoivent ton hommage;
Et des riches guérets, devenus ton partage,
Tes triomphantes mains recueillent les moissons.

(a) Les bains d'Himère étoient fameux.

Digitized by Google

V.

ODE IMITÉE DE LA XIV

DES OLYMPIQUES.

NYMPHES des bords où le Céphise
Abreuve les fougueux coursiers,
Qui conduisent aux murs de Pise
Les chars superbes des Guerriers;
Déités des champs d'Orchomène,
Vous sans qui le Dieu d'Hypocrène
Ne forme point d'accens vainqueurs,
Venez, Graces, montez ma lyre;
C'est vous dont la présence inspire
Les accords qui touchent les cœurs.

De la beauté, de la jeunesse
Vous relevez les agrémens;
La gloire même & la sagesse
Ont besoin de vos ornemens.
Les Immortels suivent vos traces;
Leurs jeux, leurs festins, sans les Graces
Paroîtroient moins délicieux;
Et le Souverain du tonnerre
Murmure en secret quand la terre
Vous arrache au séjour des cieux.

D'Aglaé

Digitized by Google

D'Aglaé la douceur divine
S'accorde avec les tendres airs ;
La majestueuse Euphrosine
Se plaît aux sublimes concerts.
Avec vos sœurs, jeune Thalie,
Sur un art, l'amour de ma vie,
Répandez vos charmes secrets :
Servez l'ivresse qui m'enchante,
Et dans les hymnes que je chante
Réunissez tous vos attraits.

Par vous brille dans mes ouvrages
Le feu qu'allument vos rayons ;
Vos mains ont tracé les images
Que j'imite avec mes crayons.
Je hais l'adresse mensongère
Du coloris qui vous altère
Par le faux éclat de ses fleurs ;
Toujours fidèle à la nature,
Elle est pour moi la source pure
Où je détrempe vos couleurs.

Et toi, Divinité légère
Des airs, des rochers & des bois,
Echo, dont la voix passagère
Répète les sons de ma voix,
Porte-les jusqu'aux rives sombres,
Et dis au Monarque des ombres,

Digitized by Google

Que malgré les decrets du sort,
Mes chants immortels font revivre
Les Héros que la Parque livre
Au triste empire de la mort.

Juge d'Horace & de Pindare,
Et leur émule quand tu veux,
Chaque Muse aujourd'hui se pare
Pour t'offrir son hymne & des vœux.
Au rang où le ciel t'a fait naître,
Apollon, Minerve & ton maître
Sur toi rassemblent leurs faveurs;
Arbitre & favori des Graces,
Né pour elles, tu les retraces
Dans tes écrits & dans tes mœurs.

VI.

ODE PREMIERE

DES PYTHIQUES,

A Hiéron de Syracuse, vainqueur à la course du char.

LYRE d'or, sceptre sonore
Des Muses & d'Apollon,
Toi, que nuit & jour honore
Le chœur du sacré Vallon;

Digitized by Google

Doux organe de la danse,
Le charme de ta cadence
Eteint la foudre dans l'air;
Et ta plainte harmonieuse
Endort l'aigle audacieuse
Dans les bras de Jupiter.

Mars s'arrache pour l'entendre,
A ses triomphes cruels.
Tu fais le Dieu le plus tendre
Du plus fier des Immortels.
Conduit par Apollon même,
De tes accords l'art suprême
Ravit la terre & les cieux;
Mais les écouter sans joie,
C'est le sort d'une ame en proie
A la vengeance des Dieux.

Tel fut le noir Typhon, que cent têtes horribles
Du Maître de l'Olympe ont rendu le fléau,
Lorsqu'autrefois sorti de son obscur berceau,
Il menaça le ciel de ses fureurs terribles.
Jupiter le retient dans un gouffre embrasé,
Sous l'Etna sourcilleux, que la neige environne,
Effroyable colonne,
Dont il est écrasé.

Des bouches étincelantes
De ce gouffre sulfureux,

Digitized by Google

Jusqu'au sein des mers tremblantes
Roulent des torrens de feux.
Typhon, dans son esclavage,
Mêle à cet affreux ravage
Les tourbillons qu'il vomit.
Couvert de flamme & de cendre,
Au seul bruit qu'il fait entendre
Tout s'éloigne & tout frémit.

Par des rocs ce monstre informe
Se sent toujours déchirer;
Suffoqué d'un poids énorme,
Il se meurt sans expirer.
Périsse tout téméraire
Qui sauroit ainsi déplaire
Au Dieu des Dieux & des Rois,
Protecteur de la Sicile,
Et du Monarque docile
A ses immuables loix.

Au Matelot content qui part avec Zéphire,
Le calme de Neptune annonce un sort heureux.
A la ville d'Ethna ses succès & nos vœux
Présagent en ce jour un immortel empire.
Répands-y, Dieu des arts, tes fleurs & tes lauriers;
Et qu'à jamais ses murs soient rendus mémorables
Par des Chantres aimables,
Et de vaillans Guerriers.

Digitized by Google

Aux Dieux arbitres des hommes,
Des vertus & des honneurs,
Nous devons ce que nous sommes,
L'esprit, les talens, les mœurs.
C'est par leur soin que ma lyre,
Pour le Héros qui m'inspire,
Surpassera mes rivaux.
Qu'il puisse, exempt de foiblesse,
Ignorer de la vieillesse
Et les ennuis & les maux.

Qui racontera l'histoire
De tous ses travaux guerriers,
Où la main de la victoire
Le couronna de lauriers?
S'arrachant de sa retraite,
Comme autrefois Philoctète,
Infirme, il vole aux hasards;
Effrayés de son courage,
De grands Rois rendent hommage
A ce favori de Mars.

Des déserts de Lemnos ramené par Ulysse,
Philoctète aux Troyens donna le coup fatal.
Le ciel alors tarit la source de son mal;
Qu'Hiéron comme lui de ses douleurs guérisse.
Toi, Muse, offre des chants par ton art embellis,
Au fils de ce Héros, digne d'un sort prospère;

Digitized by Google

Les triomphes du père
Sont la gloire du fils.

Consacrons à Dinomène (*a*)
Et des hymnes & des vœux.
Dans Ethna (*b*), du fils d'Alcmène
Qu'il gouverne les neveux :
Peuple dont les mœurs rigides
Des célèbres Héraclides
Ont conservé la fierté ;
Et qui, tel que ses ancêtres,
A retenu sous ses maîtres
Ses loix & sa liberté.

Jupiter, qui les protèges,
Fais que ce peuple & son Roi,
De leurs sacrés privilèges
Respectent entr'eux la foi.
Que le père au fils enseigne,
Que pour faire aimer son règne,
Il doit chérir ses Sujets.
S'il a leurs cœurs en partage,
Des Toscans & de Carthage
Il confondra les projets.

(*a*) Fils d'Hiéron.

(*b*) Ethna, ou Catane, rebâtie par Hiéron, qui la donna à son fils Dinomène.

Digitized by Google

Syracuse, l'effroi de ces ames hautaines,
A délivré les Grecs de tant d'usurpateurs.
Rendons un juste hommage à nos libérateurs;
Salamine à jamais sera l'orgueil d'Athènes;
Sparte aux champs de Platée a cueilli des lauriers;
Et Dinomène a vu les fils dont il est père,
S'illustrer sur l'Himère
Par leurs exploits guerriers.

Hiéron, que la prudence
Règle, abrège tes discours.
La jalouse médisance
Près des Rois veille toujours.
Les succès arment l'envie.
Veux-tu, pour troubler ta vie,
Que ses murmures soient vains?
Règne & gouverne en bon maître;
Sois vrai; c'est aux Rois de l'être
Plus qu'au reste des humains.

Tout est grave dans leur bouche;
Ils ne font rien sans témoins.
O toi, que la gloire touche,
Donne-lui tes premiers soins.
Brille, ami, par tes largesses,
Et méprise les richesses,
Source de cruels remords.
De l'Orateur, du Poëte,

Digitized by Google

L'éloquence & la trompette
Sont les vrais juges des morts.

La douceur de Crésus après lui vit encore ;
Nos vers seront toujours le prix de ses bienfaits.
Le nom de Phalaris ne remplira jamais
Les chants faits pour les noms que l'univers adore.
Au bonheur, à la gloire il est beau d'aspirer ;
Rarement un mortel en lui seul les rassemble.
Qui les possède ensemble,
Qu'a-t-il à desirer !

VII.

ODE DOUZIÉME

DES PYTHIQUES,

A la louange de Midas d'Agrigente, qui avoit remporté le prix de la flûte aux jeux Pythiens.

O REINE d'un climat fertile !
O la plus belle des cités !
Toi, qui sur des bords enchantés,
De Proserpine étois l'asyle,
Reçois les hymnes triomphans
Qui ramènent dans la Sicile
Un de tes illustres enfans.

Digitized by Google

Honore, ô divine Agrigente!
Avec les hommes & les Dieux,
Honore un mortel glorieux
Que la Victoire te présente.
Grace à tes sublimes leçons,
Sa flûte légère & savante
De la Grèce a vaincu les sons.

Il a remporté la couronne
De l'art dont Minerve autrefois
Inventa le charme & les loix,
Au bruit des pleurs d'une Gorgone,
Quand de lugubres sifflemens
Et d'Euryale & de Sténone (*a*)
Exprimoient les gémissemens.

De cette race dispersée,
Ce murmure formoit l'adieu;
Méduse, sous le fer (*b*) d'un Dieu,
Mourut par les coups de Persée;
Et du Héros plein de bonheur,
La force aux périls exercée,
De Danaé (*c*) vengea l'honneur.

(*a*) Sœurs de Méduse.

(*b*) L'épée de Mercure.

(*c*) Polydecte, Roi de Seriphe, l'avoit épousée par force; Persée le changea en pierre, ou le tua.

Digitized by Google

Euryale pleuroit encore
La famille du vieux Phorcus (*a*),
Et Pallas sur ses cris aigus
Méditoit l'instrument sonore,
Qui dans les jeux & les combats
Par ses sons enflamme & dévore
Les Athlètes & les Soldats.

Sur les bords rians & paisibles (*b*)
Des Graces éternel séjour,
La Déesse, le même jour,
Assembla des roseaux flexibles,
Où l'air par de secrets ressorts,
Pour les ames les moins sensibles
Se change en de brillans accords.

La peine aux mortels est commune;
Ils n'obtiennent rien sans travail.
Le Dieu qui tient le gouvernail,
Se rit de leur plainte importune.
Tel qui triomphe, est abattu;
Et tel autre dans l'infortune
Reçoit le prix de sa vertu.

Ainsi dans les jeux de la Grèce,
Maître inimitable en ton art,
Sous tes doigts un fâcheux hasard

(*a*) Père des trois Gorgones.
(*b*) Du fleuve Céphise.

Digitized by Google

Rompit ta flûte enchanteresse.
Mais tu confondis tes rivaux,
Et suppléés par ton adresse,
Tes sons n'en furent que plus beaux.

Nota. Cette dernière strophe n'eſt point dans le texte, quoiqu'elle soit nécessaire pour l'explication de la précédente, & pour l'intelligence entière du sujet. Le Scholiaste m'en a fourni l'idée. Pindare s'embarrassoit peu des Lecteurs à venir, pourvu que ses contemporains l'entendissent.

VIII.

ODE PREMIERE

DES NÉMÉENES,

A Chromius, de la ville d'Ethna, vainqueur à la course des chars.

FILLE aimable de Syracuse,
Sœur & rivale de Délos,
Isle charmante, où d'Aréthuse
L'Alphée amoureux suit les flots;
Mes vers sous ton brillant auspice,
Des coursiers vainqueurs dans la lice,
Vanteront les fougueux efforts.
Le char de Chromius m'appelle,

Digitized by Google

Et de ma trompette immortelle
Némée attend les fiers accords.

Sa vertu, des Dieux secondée,
Fut la source de son bonheur ;
Sa prospérité n'est fondée
Que sur la gloire & sur l'honneur.
Ma Muse aux Héros s'intéresse,
Et jamais sa sublime ivresse
Ne célèbre que leurs exploits.
Chantez donc, ô Muse divine,
L'heureux séjour où Proserpine
Etablit son trône & ses loix.

Jupiter, pour lui plaire, enrichit la Sicile,
Eleva des cités sur sa terre fertile,
La peupla de coursiers, de Soldats courageux ;
De Guerriers qui joindroient aux palmes de Bellone,
L'éclatante couronne
Des Olympiques jeux.

J'ai beaucoup loué, mais ma lyre
N'a point trahi la vérité.
Ma Muse au Héros qu'elle admire
Offre un hommage mérité.
Admis aux festins qu'il étale,
De son amitié libérale
J'ai vu tous les cœurs satisfaits ;
J'ai vu, lui servant de trophée,

Digitized by Google

L'envie elle-même étouffée
Sous ses innombrables bienfaits.

C'est la nature qui décide
Des divers emplois de nos jours.
L'un au combat est intrépide,
L'autre au conseil brille toujours.
Mais tu naquis vaillant & sage,
Et tu ne fais qu'un noble usage
Des trésors en tes mains remis.
Du sort tu préviens l'inconstance ;
Cher Chromius, ton opulence
Sert au bonheur de tes amis.

Tu réveilles en moi le souvenir d'Alcide,
De ce vengeur des loix, de ce vainqueur rapide,
Dont la vertu suprême excite notre amour.
Sans péril ni douleur enfanté par sa mère,
A peine avec son frère
Avoit-il vu le jour.

Déja l'impitoyable épouse
Du puissant Souverain des Dieux,
De son inimitié jalouse
Donnoit des signes furieux.
A sa voix deux serpens s'élancent,
Vers les deux berceaux ils s'avancent,
Instrumens d'un affreux malheur.
Mais Alcide éleyant sa tête,

Digitized by Google

A combattre aussi-tôt s'apprête,
Et fait l'essai de sa valeur.

Malgré leurs dards qui le menacent,
Il prend & serre dans ses mains,
Les deux monstres qui l'entrelacent
Pour lui porter des coups certains.
Leurs corps s'enflent, leurs yeux s'allument,
En vains efforts ils se consument,
Ils meurent enfin suffoqués.
Alcmène vole à demi-nue,
Ses cris s'élèvent dans la nue,
Et tous les Dieux sont invoqués.

Plus d'un Chef des Thébains accourt avec ses armes;
Mais Amphytrion seul sent de vives alarmes,
Il a tiré le glaive à l'aspect du danger.
C'est le transport du sang, c'est la douleur d'un père,
Plus forte & plus sincère
Que tout deuil étranger.

Cependant l'effroi l'abandonne,
Son cœur d'un doux calme jouit,
La force de son fils l'étonne,
Et son courage l'éblouit.
Leur histoire n'est plus secrète;
De Jupiter, sage interprète,
Tirésias est appellé.
De tous les Devins c'est le maître,

Digitized by Google

Et de l'enfant qui vient de naître
Par lui le sort est révélé.

Il dit que la nature entière
Seroit témoin de ses travaux;
Qu'il étendroit sur la poussière
Monstres, tyrans, Rois & rivaux;
Que par l'effort de sa vaillance
Il terrasseroit l'insolence
Des fils que la terre engendra,
Et de leurs cadavres difformes
Dresseroit des monceaux énormes
Dans les campagnes de Phlégra.

Il dit qu'après le cours de tant d'exploits pénibles,
Il goûteroit, pour prix de ces combats terribles,
Un repos éternel dans l'empire des Cieux;
Et dans les bras d'Hébé, conduit par la Victoire,
Partageroit la gloire,
Et les plaisirs des Dieux.

Digitized by Google

IX.

ODE HUITIÉME

DES NÉMÉENNES,

A Dinias, fils de Méga.

BEAUTÉ respectable, tes charmes
Annoncent le tems des amours ;
Esclave & fière de tes armes,
La jeunesse te suit toujours.
Son œil de tes feux se colore ;
En soupirant elle t'implore,
Et tu l'embrases de desirs.
Mais dans ce culte légitime,
Heureux qui t'adore sans crime,
Et n'avilit point tes plaisirs !

Telle est cette flamme divine
Que Vénus allume en nos cœurs ;
Tel fut l'amour dont pour Egine
Jupiter sentit les ardeurs.
Un fils naquit de leur tendresse ;
Par sa valeur & sa sagesse
Il surpassa les plus grands Rois :
Tous accouroient lui rendre hommage,

Et

Digitized by Google

Et sans essayer son courage,
Ses voisins recevoient ses loix.

Il vit à ses genoux Sparte & les Pélopides,
Roi parmi les humains, & leur Juge aux enfers.
Moi-même admirateur de ses vertus solides,
Je dépose à ses pieds le tribut de mes vers;
De ces vers Lydiens où d'une voix sincère
De Dinias & de son père,
Je célèbre le char dans nos stades vainqueur.
Eaque, protégez des Citoyens que j'aime;
C'est des Dieux la faveur suprême
Qui seule des mortels affermit le bonheur.

Les Dieux ont enrichi Cynire....
Mais où vais-je engager mes pas?
Permets qu'un instant je respire,
O ma Muse, n'avançons pas.
Dois-je imiter des chants vulgaires,
Ou par mes fougues téméraires
Armer des censeurs ténébreux?
Ils craignent ma sublime audace,
Et leur bassesse ne fait grace
Qu'à des esprits rampans comme eux.

L'envie a montré sa puissance
Contre le fils de Télamon,
Héros, qui n'eut d'autre éloquence
Qu'un cœur intrépide & son nom.

Digitized by Google

Ulysse, puissant en paroles,
Des Grecs, peuples vains & frivoles,
Gagna les suffrages secrets;
Et frustré des armes d'Achille,
Ajax plus vaillant, moins habile,
Mêla son sang à ses regrets.

Qu'ils étoient différens sous les remparts de Troye,
Soit lorsqu'ils immoloient ses pâles défenseurs,
Soit quand le corps d'Achille étoit déja la proye
Des efforts insolens de ses vils aggresseurs!
Alors, comme aujourd'hui, par une douceur feinte
L'art du discours portoit atteinte
Aux plus rares talens, à l'éclat le plus pur.
La médiocrité flatte, agit, sollicite;
Et des honneurs dûs au mérite
L'homme illustre est privé par un rival obscur.

Loin de moi ce lâche artifice,
O Dieux, préservez-en mon cœur.
Que dans l'amour de la justice
Il persévère avec honneur.
Que m'importe un vaste héritage?
Mes enfans auront en partage
Un nom qu'ils avoûront toujours.
Sans satyre, ni flatterie,
Puissé-je plaire à ma patrie,
Et terminer ainsi mes jours.

Digitized by Google

La vertu s'anime & s'élève
Par des éloges mérités,
Comme un arbre croît par la sève
Qui remplit ses flancs humectés.
Tout ami rend des soins utiles;
Mais dans les momens difficiles
Nous distinguons l'ami parfait.
Son zèle aux yeux de tous éclate,
Et d'une amitié qui le flate,
Il consacre à jamais l'effet.

Je ne puis, cher Méga, te redonner la vie;
Contre le Dieu des morts nos vers sont impuissans.
Mais je puis en dépit du sort & de l'envie,
Eterniser ton nom par d'immortels accens.
Je connois le pouvoir de mes chants pathétiques;
Depuis long-tems les sons lyriques,
Pour calmer la douleur, ont des charmes certains.
Aux mânes des Héros notre art rendoit hommage,
Même avant qu'un triste héritage
Armât les fils d'Œdipe, Adraste & les Thébains.

Digitized by Google

X.

ODE PREMIERE

DES ISTHMIQUES,

A Hérodote, Thébain, vainqueur à la course des chars.

TOI, qui m'as donné la naissance,
Thèbes, guerrière Déité,
Objet de ma reconnoissance,
Tu m'appelles, j'ai tout quitté.
O Délos, suspends ta colère,
Le devoir que je te préfère
Est un devoir de Citoyen.
J'offre un tribut à ma patrie;
Mais de Latone isle chérie,
Je te réserve aussi le tien.

Ma lyre sur les flots Egées
Célébrera le Dieu des vers,
L'Isthme & ses rives assiégées
Par l'enceinte de nos deux mers.
Isthme fameux par tes couronnes,
Ah! combien de fois tu les donnes

Digitized by Google

Aux Héros de ma nation !
Elle a produit le fils d'Alcmène,
Qui dompta la rage inhumaine
De l'effroyable Géryon.

D'Hérodote en ce jour je chanterai la gloire.
Lui-même sur son char, disputant la victoire,
Ne craindroit dans la lice Iolas ni Castor ;
Héros dont le dernier dans Sparte a reçu l'être,
Et l'autre, aussi célèbre, eut le bonheur de naître
Dans les remparts sactés des enfans d'Agénor.

La valeur, la force & l'adresse
Guidoient ces vainqueurs renommés.
Ils couroient aux yeux de la Grèce
Tantôt nus & tantôt armés.
Leurs triomphes les enrichirent ;
Leurs vastes palais se remplirent
De trépiés & de vases d'or ;
Leurs vertus sont toujours chantées ;
Et dans nos courses si vantées
Leurs noms retentissent encor.

Que d'une main forte & légère
Ils lançoient le disque & le trait !
Alors du Pentathle sévère
Nos jeux ignoroient le decret.
Chacun d'eux avoit son partage ;
Ces Guerriers ont eu l'avantage

Digitized by Google

De vaincre dans tous les combats ;
C'est par eux que sont illustrées
De Dircé les ondes sacrées,
Et les rives de l'Eurotas.

Du frère de Pollux Thérapne étoit l'asyle ;
A Thèbes Iolas couloit un sort tranquille ;
Qu'ils goûtent l'un & l'autre un éternel repos.
Et moi, portant mes vœux au Temple de Neptune,
Je dirai dans mes vers l'éclatante fortune
Du vertueux mortel, père de mon Héros.

Orchomène sur son rivage,
Le sauvant des flots courroucés,
De son déplorable naufrage
Reçut les débris dispersés.
Mais après de si tristes pertes,
Après tant de peines souffertes,
Son destin n'en fut que plus beau.
L'homme s'instruit par les disgraces ;
La prévoyance suit leurs traces,
Et l'éclaire de son flambeau.

Si la vertu se rend illustre
En n'épargnant ni biens ni soins ;
Ne dépouillons pas de leur lustre
Des faits dont nos yeux sont témoins.
Que tout sage qu'Euterpe inspire,
Leur rende à jamais sur sa lyre

Digitized by Google

Un témoignage solemnel,
Et par cette offrande légère,
Paye au mérite qu'il révère
L'honneur que lui doit tout mortel.

En différens emplois les humains se partagent;
Les besoins de la vie au travail encouragent
Le Laboureur, le Pâtre & le dur Nautonnier.
Mais le Guerrier, l'Athlète, amoureux de la gloire,
Ne cherchent qu'à remplir du bruit de leur mémoire
Et leur propre patrie, & l'univers entier.

Honorez donc le Dieu des ondes
Qui se plaît aux courses des chars,
Et du milieu des eaux profondes,
Les anime de ses regards.
Epoux d'Alcmène, nos hommages
Consacreront sur ces rivages
Le souvenir de tes enfans,
Et les jeux divers de la Grèce,
Où le Héros qui m'intéresse
Mena ses coursiers triomphans.

Il les conduisit jusqu'aux Temples
Elevés à Protésilas.
De lauriers que de moissons amples
Marquoient la route de ses pas!
Mais pour le suivre en sa carrière,
Dans leur audace la plus fière

Digitized by Google

Mes plus beaux hymnes sont trop courts ;
Et quand le mérite est extrême,
Bien souvent le silence même
Est plus flateur que le discours.

Puisse-t-il réunir dans un double trophée,
Les palmes de Pythie aux rameaux de l'Alphée,
Et de son nom fameux embellir mes accords.
Celui dont la bassesse & le honteux caprice
Aux vertus des grands cœurs préfère l'avarice,
Ne porte que sa honte au tribunal des morts.

Fin du Livre premier.

Digitized by Google

ODES.

LIVRE SECOND.

Digitized by Google

Digitized by Google

ODES.

LIVRE SECOND.

ODES TRADUITES OU IMITÉES D'HORACE.

I.

ODE PREMIERE

Du premier Livre.

Mœcenas atavis edite Regibus.

MÉCÈNE, enfant des Rois, cher soutien de ma gloire,
Le mortel qui triomphe aux Olympiques jeux,
Ne voit rien dont l'éclat ne cède à la victoire
Que remporte son char poudreux.

Ce Romain qui du peuple a fixé l'inconstance,
Croit que le Consulat l'égale aux Immortels.
Un autre a préféré la paix & l'abondance
De ses domaines paternels.

Digitized by Google

Les immenses trésors des plus grands Rois du monde
Ne le forceroient pas à quitter son hameau,
Pour confier ses jours aux caprices de l'onde
Dans le sein d'un frêle vaisseau.

Celui-ci sur les flots, traîné par l'avarice,
Regrette dans l'orage & sa ville & ses champs;
Il aborde, & répare, esclave de son vice,
Ses vaisseaux fracassés des vents.

Le buveur foule aux pieds les soucis & les peines,
En vuidant à longs traits des brocs toujours ouverts;
Couché nonchalament, tantôt près des fontaines,
Tantôt sous des feuillages verds.

La trompette de Mars, aux mères si terrible,
Pour les jeunes Guerriers a des sons pleins d'attraits;
Aux plaisirs de l'hymen le Chasseur insensible
Perce les nuits dans les forêts.

Pour toi, de qui notre art tire ses récompenses,
Tu t'élèves ainsi jusqu'aux honneurs divins;
Et moi, loin des mortels, j'aime à suivre les danses
Des Dryades & des Sylvains.

Euterpe & Polhymnie, objet de mon hommage,
M'inspirent des chansons pour Mécène & les Dieux.
Si ma lyre te plaît, guidé par ton suffrage,
Mon vol percera jusqu'aux Cieux.

Digitized by Google

II.

ODE SECONDE

DU PREMIER LIVRE.

Jam satis terris nivis....

JUPITER parmi les tonnerres ;
Les éclairs, la grêle & les eaux,
N'a que trop long-tems sur nos terres
Déployé ses fléaux.

Des feux de sa main foudroyante
Ses propres Temples ont brûlé ;
Rome en a frémi d'épouvante,
Le monde en a tremblé.

Le monde a craint de voir encore
Les élémens mêlés entr'eux,
Et de la fille de Pandore
Le siècle malheureux.

Jours de naufrages où les montagnes
Se peuploient de monstres marins ;
Où les chevreuils dans les campagnes
Nageoient avec les daims.

Digitized by Google

Le Tibre inondant ses rivages
A détruit palais & tombeaux,
Et de Vesta par ses ravages
Le Temple est en monceaux.

Les pleurs d'une épouse qu'il aime
Ont séduit ce docile époux;
Et c'est malgré Jupiter même,
Qu'il la venge sur nous.

Le peu d'enfans que nos querelles
Nous laisseront pour héritiers,
Maudiront nos haines cruelles
Dans leurs tristes foyers.

Ils sauront un jour que leurs pères
Ont fait grace au Parthe inhumain,
Pour souiller du sang de leurs freres
Leur criminelle main.

Quel Dieu de nos pertes fatales
Suspendra la rapidité?
Qu'obtiendront nos saintes Vestales
De leur divinité?

Par quel Ministre légitime
Jupiter touché de nos cris,
Fera-t-il expier le crime
Dont ces murs sont flétris.

Digitized by Google

Viens, Apollon, Dieu favorable,
Viens, nous implorons ton secours;
Ou toi, Vénus, Déesse aimable,
Que suivent les Amours.

Dieu farouche, dont la colère
Se repaît de combats affreux,
O Mars, jette un œil moins sévère
Sur tes tristes neveux.

Mercure, est-ce toi qui dans Rome,
Sous les traits d'un jeune vainqueur,
De César permets qu'on te nomme
Le fils & le vengeur?

Reçois ici-bas nos victimes,
Ne remonte que tard aux Cieux;
Et malgré l'horreur de nos crimes,
Habite encor ces lieux.

Les lauriers sous tes pas vont naître;
Que les Parthes craignent tes loix;
Et sur nous d'un père & d'un maître
Exerce tous les droits.

Digitized by Google

III.

ODE TROISIÉME

DU PREMIER LIVRE.

Sic te diva potens Cypri.

QUE l'étoile de Cythérée,
Que les frères d'Hélène, astres des Matelots,
Du haut de la voûte éthérée,
Sous l'aîle des Zéphirs te guident sur les flots.

Hâte ton cours, vaisseau fragile,
Qui vogues vers l'Attique, & dois à l'amitié
Répondre du sort de Virgile;
Et de mon ame ainsi conserve la moitié.

Il bravoit les Dieux & la Parque,
Il eut un cœur de pierre, environné d'airain,
Celui qui sur sa frêle barque
Aux ondes le premier voulut donner un frein.

Qui défia le choc terrible
Des vents impétueux de l'Afrique & du Nord,
Et le mugissement horrible
Qui du centre des mers retentit jusqu'au port.

Qu'eût-il

Qu'eût-il craint, ce mortel sauvage
Que n'épouvantoient point les monstres, les écueils,
Ni ces flots émus, dont la rage
Ouvre à tant de Nochers d'effroyables cercueils?

Eh! que servent ces eaux profondes
Qu'opposa Jupiter à nos efforts jaloux,
Si malgré lui, malgré les ondes,
Nous pénétrons aux lieux qu'il ne fit pas pour nous!

De nos desirs l'aveugle audace
Attaque sans remords honneur, justice, autels.
De Japhet l'insolente race,
Du larcin fait aux Dieux enrichit les mortels.

Les maux, la douleur violente
Accablèrent bientôt les humains dissolus,
Et la mort autrefois si lente,
Précipita son vol, & ne s'arrêta plus.

Avec des aîles empruntées
Dédale traversa la région des airs;
Et les ombres épouvantées
Ont fui devant Hercule au milieu des enfers.

Les Cieux n'ont plus de privilèges:
Jupiter eſt lui-même insulté des humains;
Et grace à nos mœurs sacrilèges,
Le tonnerre jamais n'est oisif dans ses mains.

Digitized by Google

IV.

ODE VINGT-DEUXIÉME

DU PREMIER LIVRE.

Integer vitæ scelerisque purus.

CELUI dont l'ame intègre & pure,
De la plus sévère censure
Soutient sans crainte les regards,
Armé de sa seule innocence,
N'empruntera pour sa défense
Ni carquois, ni flèches, ni dards.

Les mers que le soleil embrase,
Les sommets glacés du Caucase,
Et ses précipices affreux,
Les rives en périls fécondes,
Où l'Hydaspe roule ses ondes,
N'ont rien pour lui de dangereux.

L'autre jour au bois de Sabine
J'exerçois ma verve badine,
Loin des routes & loin du bruit;
Dégagé de soins & sans arme,

Digitized by Google

Je chantois l'objet qui me charme,
Un loup m'apperçut, & s'enfuit.

Jamais la guerrière Daunie,
Dans ses bois, d'où semble bannie
La vive clarté du soleil,
Jamais les campagnes Numides,
Des lions demeures arides,
N'ont produit de monstre pareil.

Placez-moi dans les champs stériles
Où l'été de ses feux utiles,
Ne mûrit jamais les moissons,
Région sauvage & lointaine,
Pour qui la nature inhumaine
N'a que des vents & des glaçons;

Qu'on me transporte dans ces sables,
Dans ces déserts inhabitables,
Que brûlent les célestes feux;
De Lalagé le doux sourire,
Ses tendres discours, & ma lyre
Suffiront pour me rendre heureux.

Digitized by Google

V.

ODE VINGT-QUATRIÉME

DU PREMIER LIVRE.

A VIRGILE.

Quis desiderio sit pudor, aut modus
Tam cari capitis!

SANS doute une tête si chère
Ne peut trop nous coûter de pleurs.
Du Dieu que le monde révère,
Fille harmonieuse & sévère,
Melpomène, sers nos douleurs.

Ainsi dans la nuit éternelle
Quintilius est endormi!
Sincère, modeste, fidèle,
Vertus, dont il fut le modèle,
Qui vous rendra donc votre ami?

Tous l'ont pleuré; mais, cher Virgile,
Tu lui dois sur-tout des regrets,
Pourvu qu'aux Dieux toujours docile,
Tu cesses la plainte inutile
Qui semble accuser leurs decrets.

Digitized by Google

Quand les bois de la Thrace entière
S'ébranleroient à tes accords,
Mercure sourd à ta prière,
Ne rendroit point à la lumière
Une ombre inscrite chez les morts.

Le sceau fatal du caducée
Pour jamais l'enlève à ton cœur;
Perte cruelle, mais forcée,
Dont ta patience exercée
Peut seule adoucir la rigueur.

VI.

ODE TRENTE-QUATRIEME

DU PREMIER LIVRE.

Parcus Deorum cultor & infrequens.

D'UNE sagesse insensée
J'abandonne enfin les loix.
Mon erreur est effacée;
Vérité, trop offensée,
Sur mon cœur reprends tes droits.

J'ai vu la foudre brûlante
Ouvrir dans un jour serein,

Digitized by Google

Des Cieux la voûte tremblante
Sous la course étincelante
Du char de leur Souverain.

La terre, la mer profonde
En ont mugi de terreur ;
Le Styx a craint pour son onde ;
Et sur les confins du monde
Atlas a frémi d'horreur.

Tout change quand Dieu l'ordonne.
La Fortune au vol léger,
Du Tyran qu'elle abandonne,
Jette en riant la couronne
Sur la tête d'un Berger.

VII.

ODE PREMIERE

DU SECOND LIVRE.

Motum ex Metello Consule civicum.

O TOI, dont les champs d'Illyrie
Ont vu les exploits généreux ;
Toi, le tuteur des malheureux,
Et le conseil de ta patrie ;

Digitized by Google

Pollion, tu veux dans tes vers
Tracer les maux de l'Hespérie,
Et la source de ses revers.

Quand tu peins nos armes fumantes
D'un sang non encore expié,
De nos Chefs la triste amitié,
Et leurs fortunes inconstantes;
Ta Muse marche sur des feux,
Cachés sous des cendres mouvantes,
Qui les rendent plus dangereux.

De nos cruautés domestiques
Interromps le sombre tableau,
Pour éclairer de ton flambeau
Le Dédale des loix publiques.
Travaille au bonheur des Romains;
Et par tes chef-d'œuvres tragiques
Etonne ensuite les humains.

Mais quoi! ta trompette guerrière
A déja sonné les combats;
Je vois les coursiers, les Soldats
Tomber sanglans dans la poussière,
César triompher de Junon,
Et subjuguer la terre entière,
Hors l'inébranlable Caton.

Digitized by Google

Les Dieux de l'Afrique outragée
L'abandonnoient malgré ses vœux ;
Ils y ramènent les neveux
Des Héros qui l'ont ravagée ;
Et par notre sang & nos pleurs,
L'ombre de Jugurtha vengée,
Se console de ses malheurs.

Quel pays lointain, quel rivage
N'est pas couvert de nos tombeaux !
Quelles terres & quelles eaux
N'a pas souillé notre carnage !
Tout a parlé de nos fureurs,
Et dans son empire sauvage
Le Mède en a su les horreurs.

Mais du Chantre plaintif de Cée,
La lyre est-elle sous tes doigts ?
Muse audacieuse, ta voix
Sur ce ton n'est pas exercée.
Suis Vénus dans sa jeune cour,
Et de tes efforts délassée,
Chante pour elle & pour l'Amour.

Digitized by Google

VIII.

ODE TROISIEME

DU SECOND LIVRE.

A DELIUS.

Æquam memento rebus in arduis
Servare mentem.

OPPOSEZ toujours la constance
Aux revers qu'ici-bas vous aurez à souffrir;
Soyez heureux sans insolence,
Et vivez, Delius, pour apprendre à mourir.

Vous mourrez, soit que dans les peines
Vous ayez consumé tout le cours de vos ans;
Soit que souvent à tasses pleines
Le doux jus de Falerne ait échauffé vos sens.

Je connois cette grotte obscure,
Ce gazon, ces berceaux, sans art entrelacés,
Et de ce ruisseau qui murmure
Dans leur cours incertain les flots embarrassés.

Dans ce lieu fait pour la mollesse,
Couvrez-vous de parfums, de couronnes de fleurs.
Employez ainsi la jeunesse,
Vos biens, & le fuseau des trois cruelles Sœurs.

Digitized by Google

Ce parc qui règne sur le Tibre,
Ces jardins, ce palais, & ce domaine entier,
Votre or enfin, devenu libre,
Passeront dans les mains d'un prodigue héritier.

Fils de Bergers ou de Monarques,
Chéris de la fortune ou victimes du sort,
Nous devons le tribut aux Parques,
Et tout homme en naissant appartient à la Mort.

Point de nom que l'urne fatale
Ne laisse tôt ou tard échapper de son sein;
Tôt ou tard la barque infernale
Nous jette dans l'exil qui n'aura point de fin.

IX.

ODE DOUZIEME

DU SECOND LIVRE.

A MÉCÈNE.

N'EXIGE pas que de Numance
Je chante ici le sort fatal,
Que je rappelle d'Annibal
Les victoires & l'insolence,

Digitized by Google

La Sicile en proie aux Romains,
Et ses ondes que la vengeance
Rougit du sang des Africains.

Je ne chanterai point la guerre
Du Centaure & de ses rivaux,
D'Alcide les fameux travaux,
Vainqueurs des monstres de la terre;
Ni ce Géant qui jusqu'aux cieux,
Eteignit presque le tonnerre
Dans la main tremblante des Dieux.

Ces tons si fiers, je les ignore;
Mais, cher Mécène, par ta voix,
L'histoire dira les exploits
Du Héros que le monde adore;
Ces Rois défaits par sa valeur,
Et dont l'œil nous menace encore
Dans les fers même du vainqueur.

Pour la charmante Licinie (*a*)
Ma lyre a réservé ses sons;
Je lui consacre mes chansons,
Mon esprit, mon cœur, mon génie,

(*a*) Dans l'original Licinie est la Maitresse de Mécène; dans ma version c'est la Maitresse d'Horace. J'avois mes raisons pour faire ce changement.

Digitized by Google

Je ne vois plus que ses beaux yeux,
Et je n'entends que l'harmonie
De ses accens délicieux.

L'air majestueux d'une Reine,
Des Graces la naïveté,
Des Nymphes la légéreté,
Le son de voix d'une Syrène,
Le badinage des Amours;
Telle est, ami, la souveraine
De mes desirs & de mes jours.

Fortune, garde tes richesses,
Licinie a comblé mes vœux.
Une boucle de ses cheveux
Est préférable à tes largesses;
Et j'ai plus de plaisir cent fois
A me voir lié dans leurs tresses,
Qu'à porter le sceptre des Rois.

Que j'idolâtre son caprice,
Ses doux transports & sa pudeur,
Soit qu'à mes baisers pleins d'ardeur,
Sa bouche en les fuyant s'unisse;
Soit qu'avec art son tendre amour
Attende que je les ravisse,
Ou me les dérobe à son tour.

Digitized by Google

X.

ODE PREMIERE

DU TROISIÉME LIVRE.

Odi profanum vulgus, & arceo.

QUE tout profane se retire;
Vous, jeunes Romains, accourez,
Faites silence & révérez
La Divinité qui m'inspire.
Prêtre des Muses, les accords
Que je prépare sur ma lyre,
Etoient inconnus sur ces bords.

Les Rois commandent à la terre,
Mais Jupiter commande aux Rois.
Les Géans vaincus autrefois
Fument encor de son tonnerre;
Tranquille, il retient dans les fers
Ou déchaîne à son gré la guerre,
Et d'un clin-d'œil meut l'univers.

Fier de ses vastes héritages,
Le riche aspire au plus haut rang;
Son rival, d'un illustre sang

Digitized by Google

Vante au peuple les avantages ;
Cet autre a pour lui ses vertus,
Et ceux-ci comptent les suffrages
Des cliens qui leur sont vendus.

Mais tous, dans leur marche incertaine,
Grands & peuple, d'un pas égal,
S'approchent du terme fatal
Où finit l'espérance humaine.
La mort fait son choix sans égard,
Et dans l'urne qui les entraîne,
Tous les noms roulent au hasard.

En vain la fête la plus belle
S'offre à ce mortel éperdu,
Quand un glaive en l'air suspendu,
Luit sur sa tête criminelle ;
Les festins, les concerts des Dieux
N'ont point de charme qui rappelle
Le sommeil banni de ses yeux.

Sommeil, les superbes portiques
Rarement fixent tes faveurs ;
Tu préfères un lit de fleurs
A des pavillons magnifiques :
Tu te plais au bord des ruisseaux,
Et parmi ces humains rustiques,
Dont tu soulages les travaux.

Digitized by Google

Celui qui sait avec prudence
Sur ses besoins régler ses vœux,
Voit d'un œil sec les vents fougueux
Sur l'onde exercer leur puissance,
La grêle abattre ses raisins,
Cérès tromper son espérance,
L'hiver détruire ses jardins.

Arraché du sein de la ville,
Un peuple d'artisans divers,
Loin des bords qu'assiégeoient les mers,
Chasse le flot qu'il rend docile;
Et l'art aux vagues insultant,
Elève un orgueilleux asyle
Aux dégoûts d'un maître inconstant.

Mais ces dépenses de Monarque,
Ce luxe qui le suit toujours,
Ne sauroient égayer des jours
Que file tristement la Parque.
Il traîne par-tout son ennui;
Avec lui le chagrin s'embarque,
Et sur son char monte avec lui.

Si l'abondance & la mollesse,
Si tant de riches bâtimens,
D'un cœur en proie à ses tourmens,
Ne bannissent point la tristesse;

Digitized by Google

Si le Falerne & les parfums
Ne ramènent pas l'alégresse,
Que chassent les soins importuns :

Pourquoi braverois-je l'envie
Sous des lambris d'or ou d'azur ?
Mon héritage de Tibur
Suffit au bonheur de ma vie ;
Et je renonce à des trésors,
Dont la jouissance est suivie
De noirs soucis & de remords.

XI.

ODE SECONDE

DU TROISIÉME LIVRE.

Angustam, amici, pauperiem pati &....

QUE dans leur sanglante carrière
Cet enfant suive ses ayeux,
Que dans la pauvreté guerrière
Il se rende illustre comme eux :
Que des Parthes pleins d'insolence,
Par les atteintes de sa lance,
Les fiers escadrons soient détruits ;
Et que dans ces durs exercices,

Digitized by Google

Il s'expose aux divers caprices
Des saisons, des jours & des nuits.

Qu'en le voyant dans les batailles
La mère & l'épouse du Roi,
Du haut des tours & des murailles
Poussent dans l'air des cris d'effroi.
Quel vaillant Guerrier, diront-elles!
Objet de nos frayeurs mortelles,
Cher Prince, reviens sur tes pas;
Et ne provoque point la rage
De ce lion que son courage
Entraîne au milieu des combats.

Heureux qui meurt pour sa patrie!
Le lâche en bute aux coups du sort,
Malgré son amour pour la vie,
Même en fuyant trouve la mort.
Heureux le mortel magnanime,
Dont la vertu mâle & sublime
Ne connut jamais les refus;
Et qui certain de plaire aux sages,
Dédaigne ces honteux suffrages
Dont le vrai mérite est confus.

Vertu sans tache, tu nous ouvres
Le Palais éternel des Dieux,
Et dans ton essor tu découvres
De nouveaux chemins vers les Cieux.

Digitized by Google

Tu fuis la terre, tu t'envoles
Loin des objets vains & frivoles
Où tant d'humains sont attachés;
Confidente modeste & sûre,
Tu gardes la foi la plus pure
Aux dépôts dans ton sein cachés.

Fidèle au secret, je déteste
Quiconque en a brisé le sceau.
Je fuirai comme un lieu funeste
Et ses foyers & son vaisseau.
Souvent un Dieu juste & sévère,
Joint l'innocent dans sa colère
Au coupable en poudre réduit;
Et tôt ou tard, quoiqu'un peu lente
La peine à le suivre constante,
Atteint le crime qui la fuit.

Digitized by Google

XII.

ODE QUATRIÉME

DU TROISIÈME LIVRE.

Descende cœlo, & dic, age, tibiâ,
Regina, longum, Calliope, melos.

VIENS, descends du céleste empire,
Calliope, Reine des sons;
Remplis-moi du bruit de ta lyre,
Ou de l'éclat de tes chansons.
L'entendez-vous? C'est la Déesse,
C'est elle; ou d'une sainte ivresse
L'aimable erreur sert mes desirs:
Je parcours vos routes tranquilles,
Bois sacrés, éternels asyles
Des Naïades & des Zéphirs.

Sur une montagne sauvage,
De mes ayeux obscur séjour,
Dans les jeux de mon premier âge
Le sommeil me surprit un jour.

Digitized by Google

Des ramiers sur moi descendirent,
Qui sans m'éveiller me couvrirent
De lauriers & de myrtes frais ;
Et ces feuillages tutélaires
Ecartoient les ours sanguinaires
Et les reptiles des forêts.

Des rochers de la Lucanie
Le bruit en fut porté soudain
Jusqu'aux vallons de la Daunie
Et dans les champs du Férentin.
Les peuples divers accoururent,
Et par eux-mêmes reconnurent
Ce prodige mystérieux.
Ils admiroient sur mon visage
La paix auguste & le courage
D'un enfant protégé des Dieux.

Soit que des hauteurs de Sabine
Je respire l'air calme & pur ;
Soit que j'habite la colline
Qu'embellit l'aimable Tibur ;
A Rome ou dans la solitude,
Muses, votre art fait mon étude,
Et c'est vous seules que je sers.
Vous accompagnez dans ses courses,
Le mortel qu'abreuvent vos sources,
Et que ravissent vos concerts.

Digitized by Google

Sans vous un vainqueur plein de rage
A Philippes (*a*) m'eût immolé.
Un arbre dans mon héritage
Sans vous m'eût jadis accablé.
Des mers où tomba Palinure (*b*)
Votre assistance toujours sûre
Combattit pour moi la fureur.
Avec vous, Nymphes que j'adore,
Sur les flots émus du Bosphore
Je m'embarquerai sans terreur.

Des rivages de l'Assyrie
Je verrai les brûlans sentiers,
Et le peuple de Cantabrie
Qui boit le sang de ses coursiers.
J'irai chez ces Bretons barbares,
Qui ne furent jamais avares
Du sang de leurs hôtes trahis;
Et je braverai dans les glaces
L'arc des Sarmates & des Thraces,
Et les gouffres du Tanaïs.

(*a*) La bataille de Philippes où Brutus & Cassius furent entièrement défaits. Horace servoit dans leur armée en qualité de Tribun, & ne s'y distingua pas. Voyez ce qu'il en dit lui-même, Ode VII du Livre II : *Relicta non bene parmula.*

(*b*) Palinure, Pilote d'Enée.

Digitized by Google

Quand César quitte le tonnerre
Qui foudroyoit les nations ;
Quand il rappelle de la guerre
Ses formidables légions ;
Des fatigues de ses conquêtes
Il se délasse dans vos fêtes
Où tout respire la douceur ;
A vos conseils il s'abandonne,
Et le succès qui les couronne,
Fait votre gloire & son bonheur.

L'univers se souvient sans cesse
Des triomphes de Jupiter,
Qui gouverne par sa sagesse
Le ciel, l'eau, la terre & l'enfer.
D'une révolte trop coupable
D'abord l'appareil redoutable
Etonna ce Maître des Dieux,
Quand il vit les roches lancées,
Ou l'une sur l'autre entassées,
Monter jusqu'aux portes des Cieux.

Mais de leur bruyante escalade,
Qu'attendoient ces cœurs forcenés ?
Que pouvoient Mimas, Encelade
Avec leurs troncs déracinés ?
Minerve d'une main rapide
Secoua sur eux son égide

Digitized by Google

Parmi les flammes de Vulcain ;
Les traits d'Apollon retentirent,
Et les Divinités s'unirent
Pour défendre leur Souverain.

Sans prudence la force eſt vaine,
Et d'elle-même se détruit.
Mais les Dieux l'assistent sans peine
Quand la sagesse la conduit.
Ils répriment la violence ;
Victime de son insolence,
Gyas expira sous leurs coups ;
Et d'Orion l'ardeur profane
De l'inexorable Diane
Éprouva le sanglant courroux.

La terre voit durer encore
Le supplice de ses Titans :
Le feu d'Ethna qui les dévore,
Ne s'éteint point avec le tems.
Pour prix de son audace extrême
Un des fils (*a*) de Jupiter même
Est déchiré par un vautour ;
Et le triste ami (*b*) de Thésée,
Lié d'une chaîne embrasée,
Déplore aux enfers son amour.

(*a*) Titye, qui voulut violer Latone.
(*b*) Pirithoüs, amoureux de Proserpine.

Digitized by Google

XIII.

ODE SIXIÉME

DU TROISIÉME LIVRE.

Delicta majorum immeritus lues,
Romane.

ROMAINS, des attentats commis par vos ancêtres,
Les Dieux vous puniront par cent fléaux divers,
Si vous ne réparez de vos augustes Maîtres
Les autels chancelans & les temples déserts.

Craignez-vous leur pouvoir; tout craint votre puissance,
N'attendez que d'eux seuls la force & les succès.
Négligez-vous leur culte? aussi-tôt leur vengeance
Accable l'Italie, & punit vos excès.

Déja dans l'Orient, lassés de vos injures,
Ils ont trahi deux fois vos projets mal conçus;
Et le Parthe couvert de vos riches armures,
Foule aux pieds les drapeaux d'Antoine & de Crassus.

Tandis que la discorde & le Dieu des batailles
Abandonnoient l'Empire aux plus tristes horreurs,
Le Dace & l'Africain menaçoient nos murailles,
Prêtes à succomber sous nos propres fureurs.

Digitized by Google

L'adultère, ô Romains, a commencé vos crimes.
Dans vos foyers impurs l'hymen n'a plus de droits;
Et le mépris public de ses nœuds légitimes,
Est la source des maux dont nous sentons le poids.

Aux mouvemens lascifs des danses d'Ionie,
Vos filles avec art s'instruisent tous les jours.
Leurs cœurs, d'où la vertu dès l'enfance est bannie,
Ne respirent déja que d'infâmes amours.

L'hymen ne contraint point les penchans de leur ame;
Adultère sans choix, amante sans pudeur,
Même aux yeux d'un époux, le feu qui les enflamme,
Assouvit les transports de sa lubrique ardeur.

De tant d'horreurs lui-même & souvent le complice,
Il livre son épouse à d'insolens desirs,
A ces vils débauchés, dont le hardi caprice
Achete au poids de l'or le crime & les plaisirs.

Ce n'est point d'un tel sang que naquit la jeunesse
Dont Pyrrhus éprouva l'indomptable valeur;
Qui vainquit d'Annibal le courage & l'adresse,
Et de Rome à Carthage effaça le malheur.

C'étoient des hommes durs, mais vertueux & justes,
Digne postérité de Laboureurs Soldats;
Enfans qui, sous les yeux de leurs mères robustes,
Au travail le plus rude avoient formé leurs bras.

Digitized by Google

Leurs mains par les hivers & par le soc durcies,
Ne dételoient les chars, ne quittoient les fardeaux,
Qu'alors que de la nuit les ombres épaissies
Les rappelloient des champs dans le sein des hameaux.

Mais que n'altère point le tems qui nous dévore!
Nos pères criminels, pires que nos ayeux,
Ont engendré des fils plus corrompus encore,
Que suivront des enfans encor plus vicieux.

XIV.

ODE TROISIÉME

DU QUATRIÉME LIVRE.

Qualem, ministrum fulminis alitem, &c....

TEL que l'oiseau du tonnerre,
Qui d'abord foible en naissant,
Ne pouvoit loin de la terre
Porter son vol languissant,
Bientôt d'un bouillant courage
Accru des forces de l'âge,
Suit l'essor impétueux,
Attaque une bergerie,
Ou s'élance avec furie
Sur des serpens monstrueux.

Digitized by Google

Ou tel qu'un lion rapide
A peine encore sevré,
Qui déchire un cerf timide
Dans les forêts égaré ;
Tel Drusus, rempli d'audace,
A franchi ces monts de glace
Qui défendent nos climats,
Traversé les champs Rhétiques,
Et chez leurs peuples antiques
Semé l'effroi de son bras.

Des haches dont l'Amazone
Portoit des coups si certains,
Ces fiers suivans de Bellone
Chargeoient leurs sanglantes mains.
Mais l'histoire des usages,
Formés dans la nuit des âges,
Est étrangère à mes vers ;
Je chante ici la vaillance,
Qui soumit cette puissance
Au Maître de l'univers.

Ces mortels si redoutables
Ont trouvé dans leurs vainqueurs,
Sous les traits les plus aimables
Les vertus des plus grands cœurs ;
La fermeté, la sagesse
D'une Cour où la jeunesse

Digitized by Google

Reçoit d'austères leçons ;
La valeur & le génie,
Et l'ame d'Auguste unie
Au plus pur sang des Nérons.

Toujours aux vertus des pères
Les enfans doivent les leurs ;
Avec le lait de leurs mères
Ils sucent aussi les mœurs.
A leur force, à leur audace
Notre œil distingue la race
Des taureaux & des coursiers ;
Et le ramier sans défense
Ne dut jamais la naissance
Aux farouches éperviers.

Mais aux dons de la nature,
A ce germe précieux,
D'une éducation pure
Joignons l'art officieux.
Si d'une doctrine sage,
Aux passions du jeune âge
Vous n'opposez le rempart,
Il n'est d'ame si bien née
Qu'une haleine empoisonnée
Ne corrompe tôt ou tard.

Les rivages du Métaure
Rougis du sang d'Asdrubal,

Digitized by Google

Nous entretiennent encore
De la fuite d'Annibal.
Le cruel brûloit nos villes,
Ravageoit nos champs fertiles,
Plus terrible en ses progrès,
Que l'Aquilon sur les ondes,
Ou les flammes vagabondes
Qui consument les forêts.

Précédés par la victoire,
Les ayeux de mes Héros
Nous ramenèrent la gloire,
Les plaisirs & le repos.
Rome de ses maux guérie,
D'un sang cher à la patrie
N'eut plus de champs abreuvés;
Et des Dieux exempts d'insulte,
Rétablit enfin le culte
Dans leurs Temples relevés.

Le plus perfide des hommes
Dit alors dans son courroux:
« Cerfs timides que nous sommes,
» Nous fuyons devant ces loups;
» Mais c'est vaincre dans sa fuite,
» Que de tromper la poursuite
» De ce peuple, Roi des Rois,
» Qui des Grecs & de Neptune

Digitized by Google

» Sauva jadis sa fortune,
» Ses Dieux, son trône, & ses loix.

» Ainsi vainqueur des injures
» Que reçoivent ses rameaux,
» Un chêne de ses blessures
» En reproduit de nouveaux;
» Ainsi l'hydre renaissante
» Fatiguoit la main puissante
» Qui livra tant de combats;
» Et la barbare Colchide
» Des dents d'un monstre homicide
» Formoit autant de Soldats.

» Cent fois, vaincu par nos armes,
» Malgré nos triomphes vains,
» Il prépare encore des larmes
» Aux femmes des Africains.
» Carthage, étouffe ta joye;
» N'attends plus que je t'envoye
» Des aigles ni des faisceaux;
» Tout périt avec mon frère,
» Et la fortune légère
» Fuit nos camps & nos vaisseaux.

» Toute entreprise est possible
» Aux efforts des Claudius;
» Nom pour moi bien plus terrible
» Que celui de Fabius.

Digitized by Google

» Les destins leur sont propices ;
» Ils marchent sous les auspices
» De Jupiter & de Mars ;
» Et leur sage prévoyance
» Sait toujours à leur science
» Assujettir les hasards ».

XV.

ODE TROISIÉME

DU LIVRE DES EPODES.

Horrida tempestas cœlum contraxit, & imbres, &c....

QUELS jours sombres ! les eaux & la neige s'unissent
Pour attrister nos champs déserts ;
Et du nord échappés, les Aquilons mugissent
Dans les forêts & sur les mers.

Trop prompte à s'éclipser, l'occasion nous presse ;
Il en faut jouir, chers amis :
Notre âge d'assez loin voit encor la vieillesse ;
L'amusement nous est permis.

Ce vin qui m'a vu naître, efface la mémoire
De l'infortune & des douleurs.

Digitized by Google

Les tems sont malheureux : je le sais ; verse à boire ;
Ils deviendront un jour meilleurs.

Répandons les parfums, prenons en main la lyre,
Et n'oublions pas la leçon,
Que le fameux Centaure, habitant du Philyre,
Donnoit à son cher nourrisson.

Aux rivages Troyens tu dois un jour descendre ;
Et par toi seront envahis
Les champs d'Assaracus, que baignent le Scamandre
Et les ondes du Simoïs.

C'est-là, jeune Héros, que loin de ta patrie
Les Dieux te priveront du jour ;
Et Thétis sur ton sort vainement attendrie,
N'a point de flots pour ton retour.

Mais bannis loin de toi dans ce lieu redoutable
Le mélancolique chagrin.
Oppose à ses langueurs les plaisirs de la table,
Les chansons, la joie & le vin.

XVI.

Digitized by Google

XVI.

ODE DERNIERE

DU LIVRE DES EPODES.

Phœbe, Sylvarumque potens Diana &c....

O DES Cieux clartés immortelles,
Dieu du jour, Déité des bois,
Vous, dont nos Citoyens fidèles
Observent le culte & les loix;
Exaucez un peuple docile,
Dans cette Fête où la Sibylle
Veut que nos plus chastes enfans,
Aux Dieux dont ces murs sont l'asyle,
Offrent l'hommage de leurs chants.

Toi, qui tour-à-tour rends au monde
Et lui dérobes ton flambeau,
Qui chaque jour du sein de l'onde
Sors le même & toujours nouveau;
Puisses-tu, Dieu de la lumière,
Eclairer l'Italie entière
Des plus purs rayons de ton char,
Et ne rien voir dans ta carrière
Qui ne serve Rome & César.

Digitized by Google

Venez, favorable Lucine,
Devant vous la douleur s'enfuit;
Par votre assistance divine,
Sauvez les mères & leur fruit.
Des soutiens de notre espérance
Protégez toujours la naissance;
Et secondez les saintes loix,
Que l'hymen doit à la prudence
Des conservateurs de ses droits.

Ainsi puissent après vingt lustres
Revenir ces jours fortunés,
Ces jours qu'à des Fêtes illustres
Nos ancêtres ont destinés.
Puisse Rome qui vous implore,
De siècle en siècle voir éclore
Trois nuits brillantes sur ces jeux,
Et trois fois attendre l'aurore
Qui les embellit de ses feux.

Et vous, Parques, dont les oracles
N'annoncent que des faits certains,
Ajoutez de nouveaux miracles
Aux prodiges de nos destins.
Que de leurs présens salutaires
Cérès, Bacchus, Dieux tutélaires,
Couvrent nos champs & nos côteaux;
Qu'un air pur, des eaux toujours claires
Engraissent nos jeunes troupeaux.

Digitized by Google

Le cri de ces enfans t'appelle,
Viens, Apollon, viens sans carquois :
Reine des nuits, chaste immortelle,
De nos vierges entends la voix.
O Dieux ! si Rome est votre ouvrage,
Si de la guerre & du naufrage
Sauvés par vos soins précieux,
Les Troyens n'ont vu ce rivage
Que par un ordre exprès des Cieux !

Si du sage & vaillant Enée
Dont vous-même guidiez les pas,
L'infortune fut terminée
Par les secours de votre bras ;
Si notre sort vous intéresse,
Donnez des mœurs à la jeunesse,
Aux vieillards un repos heureux,
A nos Maîtres pouvoir, richesse,
Et des successeurs dignes d'eux.

Que César dont les sacrifices
Sans cesse honorent vos autels,
Gouverne seul sous vos auspices
Le vaste empire des mortels ;
Héros divin, dont la mémoire
Durera toujours avec gloire
Chez les ennemis qu'il abat ;
Aussi doux après la victoire
Que terrible dans le combat.

Digitized by Google

Déja le Mède craint la foudre
Qui vainquit tant de nations ;
L'Inde même a pu se résoudre
A nous offrir ses régions.
La vertu long-tems délaissée,
Et la pudeur souvent blessée,
Avec la paix sont de retour ;
A nous rendre heureux empressée
L'abondance grossit leur cour.

Brillant de l'éclat de ses armes,
Que Phébus, l'amour des neuf Sœurs,
Qui par de salutaires charmes
Guérit nos maux & nos langueurs,
Soutienne à jamais le courage
D'un peuple à qui le ciel présage
Une longue prospérité ;
Et qu'il augmente d'âge en âge
Sa force & sa postérité.

Divinité du mont Algide,
Diane, appui du nom Romain,
Que la voix d'un sexe timide
Ne t'invoque jamais en vain.
Et toi, dans ta splendeur nouvelle,
Espère tout, Rome éternelle,
Des Dieux, maîtres de l'univers,
Que tu sers avec tant de zèle,
Que tu chantes en si beaux vers.

Fin du Livre second.

Digitized by Google

ODES.

LIVRE TROISIEME.

Digitized by Google

Digitized by Google

ODES.

LIVRE TROISIÈME.

ODE PREMIERE.

LA MORT DE ROUSSEAU.

QUAND le premier Chantre du monde
Expira sur les bords glacés,
Où l'Ebre effrayé dans son onde
Reçut ses membres dispersés,
Le Thrace errant sur les montagnes,
Remplit les bois & les campagnes
Du cri perçant de ses douleurs :
Les champs de l'air en retentirent,
Et dans les antres qui gémirent,
Le lion répandit des pleurs.

La France a perdu son Orphée ;
Muses, dans ces momens de deuil,
Elevez le pompeux trophée
Que vous demande son cercueil :

Digitized by Google

Laissez par de nouveaux prodiges,
D'éclatans & dignes vestiges
D'un jour marqué par vos regrets.
Ainsi le tombeau de Virgile
Est couvert du laurier fertile
Qui par vos soins ne meurt jamais (*a*).

D'une brillante & triste vie
Rousseau quitte aujourd'hui les fers,
Et loin du ciel de sa patrie,
La mort termine ses revers.
D'où ses maux ont-ils pris leur source?
Quelles épines dans sa course
Etouffoient les fleurs sous ses pas?
Quels ennuis! quelle vie errante,

(*a*) Henri de Lorraine, IIe du nom, Duc de Guise, fameux par son entreprise sur Naples, parle du tombeau de Virgile dans ses Mémoires : *On voit*, dit-il, *proche du tombeau de Virgile une chose assez remarquable. Il est de marbre blanc, fait en petit dôme, sur le haut duquel, de tems immémorial, un laurier a pris racine dans le marbre, sans qu'il y ait aucune terre pour le conserver. Un vieux même qui y étoit, étant mort depuis quelques années, la nature en a repoussé un nouveau, semblant vouloir éterniser la mémoire de ce grand homme par le prodige de ce laurier, dont les branches ont servi de tout tems à couronner les grands Poëtes, aussi bien que les Victorieux.....* Ce trait m'a paru assez singulier pour être cité. Au prodige près, il est beau de voir un grand Prince parler ainsi d'un grand Poëte.

Digitized by Google

Et quelle foule renaissante
D'adversaires & de combats !

Vous, dont l'inimitié durable
L'accusa de ces chants affreux,
Qui méritoient, s'il fut coupable,
Un châtiment plus rigoureux ;
Dans le Sanctuaire suprême,
Grace à vos soins, par Thémis même
Son honneur est encore terni.
J'abandonne son innocence ;
Que veut de plus votre vengeance ?
Il fut malheureux & puni.

Jusques à quand, mortels farouches,
Vivrons-nous de haine & d'aigreur ?
Prêterons-nous toujours nos bouches
Au langage de la fureur ?
Implacable dans ma colere,
Je m'applaudis de la misere
De mon ennemi terrassé ;
Il se relève, je succombe ;
Et moi-même à ses pieds je tombe
Frappé du trait que j'ai lancé.

Songeons que l'imposture habite
Parmi le Peuple & chez les Grands ;
Qu'il n'est dignité ni mérite
A l'abri de ses traits errans ;

Digitized by Google

Que la calomnie écoutée,
A la vertu persécutée
Porte souvent un coup mortel,
Et poursuit sans que rien l'étonne,
Le Monarque sous la couronne,
Et le Pontife sur l'autel.

Du sein des ombres éternelles
S'élevant au trône des Dieux,
L'envie offusque de ses ailes
Tout éclat qui frappe ses yeux.
Quel Ministre, quel Capitaine,
Quel Monarque vaincra sa haine,
Et les injustices du sort !
Le tems à peine les consomme ;
Et jamais le prix du grand homme
N'est bien connu qu'après sa mort.

Oui, la mort seule nous délivre
Des ennemis de nos vertus,
Et notre gloire ne peut vivre
Que lorsque nous ne vivons plus.
Le Chantre d'Ulysse & d'Achille
Sans protecteur & sans asyle,
Fut ignoré jusqu'au tombeau :
Il expire, le charme cesse,
Et tous les peuples de la Grèce
Entr'eux disputent son berceau.

Digitized by Google

Le Nil a vu sur ses rivages
De noirs habitans des déserts,
Insulter (*a*) par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers.
Crimes impuissans ! fureurs bizarres !
Tandis que ces monstres barbares
Poussoient d'insolentes clameurs,
Le Dieu poursuivant sa carrière,
Versoit des torrens de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

Souveraine des chants lyriques,
Toi que Rousseau dans nos climats,
Appella des jeux Olympiques,
Qui sembloient seuls fixer tes pas;
Par qui ta trompette éclatante
Secondant ta voix triomphante,
Formera-t-elle des concerts ?
Des Héros, Muse magnanime,
Par quel organe assez sublime
Vas-tu parler à l'univers ?

Favoris, élèves dociles
De ce Ministre d'Apollon,
Vous à qui ses conseils utiles
Ont ouvert le sacré Vallon;

(*a*) Diodore de Sicile.

Digitized by Google

Accourez, troupe désolée,
Déposez sur son mausolée
Votre lyre qu'il inspiroit ;
La mort a frappé votre maître,
Et d'un souffle a fait disparoître
Le flambeau qui vous éclairoit.

Et vous dont sa fiere harmonie
Egala les superbes sons,
Qui reviviez dans ce génie
Formé par vos seules leçons ;
Manes d'Alcé & de Pindare,
Que votre suffrage répare
La rigueur de son sort fatal.
Dans la nuit du séjour funèbre,
Consolez son ombre célèbre,
Et couronnez votre rival.

ODE SECONDE.

ADIEUX A L'AMOUR.

MON cœur, est-il vrai que j'aime,
Est-il vrai, cruel Amour ?
Suis-je encor, malgré moi-même
Humble esclave dans ta cour ?
Les maux qu'en mon premier âge

Digitized by Google

Plus d'un funeste esclavage
Me fit souvent ressentir,
Des périls où je m'engage
Devroient bien me garantir.

Un trait perçant me déchire,
Mon mal chaque jour s'aigrit;
Jusqu'à l'air que je respire,
Tout m'émeut & m'attendrit;
O trop perfides Maitresses!
Mon cœur se r'ouvre aux foiblesses,
Et l'Amour vient d'y rentrer,
Armé des fausses caresses
Dont il sut tant m'enivrer.

Que prétends-tu, Dieu barbare?
Laisse enfin mon ame en paix.
Permets que le tems répare
Tous les maux que tu m'as faits.
C'est en vain que je l'espère.
Enfant digne de ta mère,
Tu vois mes pleurs & tu ris;
Je tombe aux pieds de Glycère,
Applaudis-toi, je péris.

Jours pleins de trouble & de charmes,
De tendresse & de fureurs,
Jours de plaisirs & d'alarmes,
De jouissance & de pleurs!

Digitized by Google

Jours dont la nuisible ivresse
Ne présente à la sagesse
Qu'un douloureux souvenir ;
Orages de ma jeunesse,
Vous verrai-je revenir ?

Je dormois sur le rivage ;
Quel déplorable transport,
Pour faire un fatal naufrage,
M'arrache aujourd'hui du port !
Battu des Autans rapides,
Jouet des ondes perfides,
J'avois dressé près des flots,
De mes vêtemens humides
Un trophée au Dieu des eaux.

Ainsi quittant sa retraite,
Ce Soldat cicatrisé,
Arme au son de la trompette
Un corps de sang épuisé ;
Ainsi la mer écumante,
Dans sa fureur allarmante
Ne rallentit point l'essor
Du Nautonnier que tourmente
L'éternelle soif de l'or.

De mon désespoir timide
Glycère en secret rira.
Triomphe un peu moins, perfide,

Digitized by Google

Un autre me vengera.
Un autre ! Dieux, quel martyre !
Raison, reprends ton empire
Sur mon esprit abattu ;
Aux accès d'un vil délire
Pourquoi m'abandonnes-tu ?

Mais quelle auguſte harmonie
Remplit la voûte des airs !
C'eſt toi, sublime Uranie !
Je reconnois tes concerts.
Quel doux calme ! quel silence !
Quelle secrète puissance
Bannit ma triste langueur !
Chaste Nymphe, ta présence
Verse la paix dans mon cœur.

Je suis libre, je respire,
L'Amour a perdu ses droits.
Muses, rendez-moi ma lyre,
Ma trompette & mon hautbois.
Ce beau jour est votre fête ;
Lauriers, couronnez ma tête,
Dieux & mortels, écoutez :
Arbres, baissez votre faîte,
Et vous, Echos, répétez.

Ma voix va se faire entendre
Sur mille tons différens ;

Digitized by Google

Je ranimerai la cendre
Des Rois & des Conquérans.
Tantôt aux bords de la Seine,
Le glaive en main sur la scène
J'évoquerai des enfers
Les ombres que Melpomène
Voudra rendre à l'univers.

Tantôt du char de Pindare
Conducteur audacieux,
Sans craindre le sort d'Icare,
Je verrai de près les Cieux.
Souvent dans un bois tranquille,
Mon art aux François utile,
Par l'accord des plus beaux sons,
D'Hésiode & de Virgile
Embellira les leçons.

Ainsi dans ma solitude,
Sans besoins & sans desirs,
L'amitié, les arts, l'étude
Feront seuls tous mes plaisirs.
Beaux arts, talens que j'adore,
Le noir venin de Pandore
N'a point terni vos appas;
Jusqu'à ma dernière aurore
Semez de fleurs tous mes pas.

Par vous je goûte les charmes
D'un plus tranquille sommeil;

Vous

Digitized by Google

Vous écartez les alarmes
Qui m'attendoient au réveil.
Par vos soins je crois renaître ;
De mon cœur je deviens maître ;
Grace à votre heureux secours ;
Et ne sens le bonheur d'être
Qu'en vous consacrant mes jours.

ODE TROISIÈME.

*A M. LE MARQUIS DE M***.*

VOISIN des climats de l'ourse ;
Le Dieu qui brille dans l'air,
Visite encor dans sa course
Le dernier signe d'hiver ;
Le froid réveil de l'aurore
Ne vaut à la triste Flore
Que de dangereux frimats :
L'amant léger qu'elle adore
Fuit de ses humides bras.

Mais l'impitoyable guerre
Ne connoît plus les saisons ;
Bellone couvre la terre
De feux parmi les glaçons.
Dans la campagne éthérée ;

Digitized by Google

Sur les plaines de Nérée,
Tout s'enflamme en un moment ;
Et le souffle de Borée
Redouble l'embrasement.

Mars franchissant la barrière,
Le glaive & la torche en main,
Dans le sang & la poussière
Fait rouler son char d'airain ;
Il ensanglante les ondes,
Les rives les plus fécondes,
Et les plus stériles lieux ;
Tout lui cède, & des deux mondes
Il bannit les autres Dieux.

Sur ses pas il vous assemble,
Souverains des nations ;
L'univers alarmé tremble
Au bruit de vos légions.
Les forges de Vulcain fument,
Les foudres brûlans s'allument,
La mort épuise ses traits ;
Des torrens de feu consument
Les Temples & les Palais.

Rois, à quel terme aboutissent
Vos triomphes destructeurs ?
Les victoires affoiblissent
Les vaincus & les vainqueurs.

Digitized by Google

Votre ambitieuse rage
Commença par le ravage
Des Empires désolés,
Et finit par le partage
De leurs restes dépeuplés.

Ami, ton devoir t'entraîne
Loin du repos & des arts;
Un fier préjugé t'enchaîne
Dans le sentier des hasards.
Tu pars des lieux où ta Muse
Goûtoit, sagement recluse,
Les plaisirs de l'âge d'or.
Adieu, charmante Vaucluse,
Jusqu'au retour de Thabor (a).

Le Ciel par un dur contraste
Se plaît à te traverser.
Militaire Théophraste,
Que ton cœur va s'exercer!
Sage ennemi des chimères,
Tu vas des ames vulgaires
Plaindre en secret les erreurs!
Que de nouveaux caractères
Tout différens de tes mœurs!

(a) Thabor, Ville de Bohême, entre Budweis & Prague, bâtie & fortifiée en l'an 1419, par Ziska, Chef des Hussites.

Digitized by Google

Partisan de la juſtice,
De quel œil pourras-tu voir
La cruauté, l'avarice,
Le crime & le désespoir,
Pour des haines passagères
Tant de peuples, par leurs frères
Dans l'infortune plongés,
Et dans les bras de leurs mères
Les enfans même égorgés!

Citoyens d'un camp farouche,
Vous, que le sang doit nourrir,
Au sentiment qui me touche
Vos cœurs ne sauroient s'ouvrir.
Dans ma retraite tranquille,
Des emportemens d'Achille
Je suis toujours révolté;
La solitude eſt l'asyle
De la tendre humanité.

Pour toi, qu'une loi cruelle
Associe à tant d'horreurs,
Bellone te prive-t-elle
Des caresses des neuf Sœurs?
Non, non, d'une aimable ivresse
La douceur enchanteresse
Te suit parmi les hasards;
Tu retrouves le Permesse
Dans les champs affreux de Mars.

Digitized by Google

Si la féroce ignorance
De tes compagnons guerriers
T'opposoit que la science
Flétrit les plus beaux lauriers,
Dis à ce peuple sauvage
Qu'Apollon eut l'avantage
D'instruire de grands Héros;
Qu'il reçut souvent l'hommage
Des sceptres & des faisceaux.

Le Conducteur des dix-mille,
L'ami du jeune Cyrus,
Relève encor par son style
Les dangers qu'il a courus.
Lacédémone tremblante
Dans sa valeur étonnante
Trouvoit son plus ferme appui;
Et les Muses (a) sous sa tente
S'entretenoient avec lui.

Au Chantre heureux des abeilles,
Tu sais ce que doit Cérès;
Mars veut devoir à tes veilles
L'art profond de ses succès.
Par toi la valeur docile,

(a) On a dit de Xenophon que les Muses parloient par sa bouche.

Digitized by Google

D'un chef qui la rend utile
A pas réglés suit le char;
Tu mets (a) en vers de Virgile
Les préceptes de César.

ODE QUATRIEME,

Récitée dans la première Assemblée publique de l'Académie de Montauban, le 25 Août 1742.

ORNEMENT éternel des voûtes azurées,
Dieu des arts, Dieu du jour, toi qui dans ces contrées
Conduis sous un ciel pur ton char éblouissant,
Ame de l'univers, astre immense & durable;
Jette un œil favorable
Sur ce temple naissant.

De pampres & de raisins tu couvres nos montagnes,
Cérès te doit les fruits de nos riches campagnes,
Du Laboureur grossier tu reçois le tribut;
Il est tems que ces lieux plus dignement t'adorent;
Qu'à leur tour ils honorent
Ton plus noble attribut.

(a) L'Art de la Guerre, Poëme Héroïque & Didactique, en plusieurs chants.

Digitized by Google

Il m'entend. Nos efforts ont déja su lui plaire.
Vous qui briguez l'honneur d'orner son sanctuaire,
Vous, ses chers favoris, venez, heureux mortels;
Triomphez sans orgueil des complots de l'envie;
Apollon vous confie
Le soin de ses autels.

C'est lui qui nous inspire une audace nouvelle.
En vain de toutes parts la discorde cruelle
Oppose à nos accens d'effroyables concerts.
Nos champêtres hautbois & nos tendres musettes,
Au milieu des trompettes
Forment de nouveaux airs.

Ils ne sont plus ces tems où nos ayeux sauvages
Par de tristes fureurs & de honteux ravages,
Faisoient la guerre aux arts dispersés & tremblans.
O Nation polie, intrépide & savante,
Tes Guerriers sous la tente
Cultivent les talens.

Depuis le siècle illustre où parmi les alarmes,
François (a), malgré le bruit & la terreur des armes,
Des amans des neuf Sœurs ranima les transports,
Jamais l'horrible cri du fier Dieu de la Thrace,
Des Nymphes du Parnasse
N'étouffa les accords.

(a) François premier.

Rappellez-vous ces jours d'immortelle mémoire ;
Où tout servoit les lys, tout aidoit à leur gloire,
Condé par ses exploits, Corneille par ses vers :
A Rocroi nos drapeaux enchaînoient la Fortune ;
A Paris Rodogune
Etonnoit l'univers.

Le François qui combat & qui meurt avec joie,
Va sur les bords lointains que la guerre foudroie,
Secouer le flambeau de Bellone & de Mars ;
Tandis que parmi nous dans le sein de la France,
Règnent en assurance
Les plaisirs & les arts.

Ainsi lorsque le ciel obscurci de nuages,
Sur les champs inondés verse l'eau des orages ;
Jupiter d'une main lance au dehors ses feux ;
De l'autre il tient le sceptre, & dans sa cour tranquile,
Fixe à jamais l'asyle
De la paix & des jeux.

Sous un Roi dont le cœur ne veut rien que de juste,
Sous l'appui redouté de ce nouvel Auguste,
Chef, modèle & vengeur des enfans de Capet,
Les Muses de la Seine accompagnent nos Princes,
Dans les vastes Provinces
Que le sort leur soumet.

Digitized by Google

Riche présent des Dieux, tige heureuse & féconde,
Croissez pour les besoins & le bonheur du monde,
Etendez en tous lieux vos rejettons nouveaux:
Fertile dans la paix, fertile dans la guerre,
Vous couvrirez la terre
De vos nombreux rameaux.

O Destin, tu détruis les plus augustes races!
De leur pouvoir à peine il nous reste des traces,
Tu fais passer leur sceptre en de nouvelles mains,
Des dépouilles d'un Roi tes jeux font le partage,
Comme de l'héritage
Du dernier des humains.

Au plus puissant Empire, à l'Etat le plus ferme,
Tu marques sa durée & tu prescris un terme,
Le règne (a) des Bourbons a seul fixé tes loix.
Eternise, ô Destin, pour l'honneur des couronnes,
Sur le plus beau des trônes
Le plus beau sang des Rois.

(a) La Maison de France est sur le trône depuis plus de huit cens ans.

Digitized by Google

ODE CINQUIEME.

LES TOMBEAUX (a).

Mirabeau, 1745.

L'AUTRE jour sans inquiétude
Respirant la fraîcheur de l'air,
J'errois dans une solitude
Sur le rivage de la mer.

J'apperçus de loin des statues,
De vieux débris d'arcs triomphaux,
Et des colonnes abattues;
J'approchai : je vis des tombeaux.

C'étoit d'abord le mausolée
D'un de ces Conquérans vantés,
Par qui la terre désolée
Vit détruire champs & cités.

On y voyoit trente batailles,
Des Rois, des Peuples mis aux fers,
Des triomphes, des funérailles,
Et les tributs de l'univers.

(a) L'idée de ces stances a été prise de deux vers attribués à Sapho :

Τῷ γριπεῖ πελάγωνι πατὴρ ἀνεθῆκε μενίσκεα
Κὐρτεν ἀμ κώπαν, μνᾶμα κακᾶ ζοΐα.

Digitized by Google

Au pied de deux cyprès antiques
Un monument plus gracieux,
Par ses ornemens symboliques,
Attiroit l'œil du curieux.

C'étoit la tombe d'un Poëte
Admiré dans le monde entier.
Le luth, la lyre & la trompette
Pendoient aux branches d'un laurier.

Tout auprès en humble posture
Un Pêcheur étoit enterré;
Un filet pour toute parure
Couvroit son cercueil délabré.

Ah! dis-je, quel sort déplorable!
Cet objet aux passans offert,
Leur apprend que ce misérable
A moins vécu qu'il n'a souffert.

Et pourquoi, reprit en colère
Un Voyageur qui m'entendit?
La pêche avoit l'art de lui plaire:
C'étoit son métier, il le fit.

Tu vois par-là ce que nous sommes;
Le Poëte fait des chansons,
Le Guerrier massacre des hommes,
Et le Pêcheur prend des poissons.

Digitized by Google

ODE SIXIEME.

A MESSIEURS

DE L'ACADÉMIE DE MARSEILLE.

AINSI la Reine des Monarques,
Mère de peuples triomphans,
Dans ses fastes, vainqueurs des Parques,
Adoptoit de nouveaux enfans :
Patrie honorable & féconde,
Les divers habitans du monde
Aspiroient à ces doux liens ;
Le Nil, la Seine, le Pactole,
Sur leurs bords, pour le Capitole
Voyoient naître des Citoyens.

Tels & plus révérés, Beaux-arts, Dieux que j'encense,
Rois & Légiſlateurs de tout mortel qui pense,
Vous formez un Etat d'un peuple de rivaux ;
Empire indépendant qui n'a point de frontières ;
Où les hommes sont frères,
L'autorité commune, & tous les rangs égaux.

Des dons que votre main dispense
Le sage peut s'enorgueillir.
Dans les préjugés de l'enfance
Vous nous empêchez de vieillir.

Digitized by Google

Sans vous, sans vos Héros célèbres,
A nos yeux couverts de ténèbres
La raison n'auroit jamais lui;
Par vous l'homme eſt tel qu'il doit être;
C'est par vous seuls qu'il peut connoître
Ce que les Dieux ont fait pour lui.

En vain de toutes parts, au cri de Tisiphone,
La guerre a rassemblé près du char de Bellone,
Le fier Républicain, l'humble Sujet des Rois:
Ennemis au combat, amis dans notre empire,
Chacun d'eux y respire
L'amour de l'équité, de la paix & des loix.

Versez toujours votre lumière
Dans nos esprits & dans nos cœurs;
Muses, Beaux-arts, la terre entière
Vous doit le bon ordre & les mœurs;
Brillez, ne laissez plus renaître
Ces tems où l'on vit disparoître
Vos Ministres & vos autels;
Siècles proscrits, malheureux âge,
Dont l'histoire obscure & sauvage
Flétrit les fastes des mortels.

Mais du joug de l'erreur nos peuples s'affranchissent;
Triomphans à leur tour les arts nous enrichissent
De leurs biens, de leurs fruits plus précieux que l'or;

Digitized by Google

Et par-tout excités par d'utiles exemples,
Nous leur dressons des Temples
Que nos derniers neveux embelliront encor.

Sur le rivage où des deux mondes
Le commerce aux yeux eſt offert,
Dans le Palais du Dieu des ondes
Quel sanctuaire m'eſt ouvert ?
Que d'Aristarques & d'Orphées
Y consacrent aux chastes Fées
Leurs préceptes & leurs chansons !
Assise au trône du Génie,
J'y vois la savante Harmonie
Au Goût demander des leçons.

Enfans des Phocéens, recevez mon hommage ;
Chez vous, de nos François l'harmonieux langage
Dans la langue d'Homère a puisé ses trésors.
Nos premiers Amphions, sortis de vos asyles,
Ont porté dans nos Villes
Des concerts d'Apollon les sublimes accords.

Sœur de Rome, émule d'Athènes,
Mère & tutrice des Beaux-arts,
Toi, qui formois des Démosthènes
Pour le Tribunal des Césars,
Lève les yeux sur tes portiques,
Reconnois ces titres antiques,

Digitized by Google

Vains monumens de ta grandeur ;
Et rends grace au nouveau Lycée,
Qui seul de ta gloire éclipsée
Fera revivre la splendeur.

Les talens sont l'honneur, l'appui de la patrie ;
Du cœur le plus féroce ils calment la furie,
Leur pouvoir est sans borne, & leurs droits sont sacrés.
Dans les murs de Cadmus les neveux de Pindare,
Respectés d'un barbare,
Vivent sur les débris des Thébains massacrés.

O du Pinde immortels arbitres,
Envers vous puis-je m'acquitter ?
Vous me dispensez les seuls titres
Que je brûle de mériter.
Je laisse une foule importune
Briguer aux pieds de la Fortune
Des rangs, des bienfaits, des faveurs ;
L'amitié, seul trésor des sages,
La paix, l'étude, vos suffrages,
Voilà mes biens & mes honneurs.

Trop heureux le mortel que les Muses couronnent,
Que leurs soins ont formé, que les arts environnent.
Avec eux il résiste aux outrages du sort.
Il tient toujours son cœur dans un juste équilibre ;
Né sujet, il est libre ;
Il jouit de la vie, & survit à la mort.

Digitized by Google

ODE SEPTIEME.

En revenant de Barèges. Août, 1745.

JE vous quitte, froides montagnes,
Noir séjour de Guerriers perclus.
Puissent mes yeux ne vous voir plus
Qu'à l'horison de nos campagnes.

Disparoissez, objets affreux,
Rochers qui montez jusqu'aux nues;
D'un ciel humide & nébuleux
Impraticables avenues.

Torrens, dont les fougueux écarts
Se percent des routes bruyantes,
De vos cascades effrayantes
Ne fatiguez plus mes regards.

Renaissez, charmans paysages;
Renaissez, tableaux enchanteurs;
Ruisseaux, qui sans bruit, sans ravages,
Baignez nos moissons & nos fleurs.

Je t'apperçois, charmante plaine,
Où la Garonne épand ses eaux,
Non loin de cette longue chaîne
De vallons mêlés de côteaux.

Je

Je crois voir la vapeur légère
Qui s'élève de mes foyers.
Vers la demeure qui m'est chère,
Volez, trop paresseux coursiers.

Ramenez-moi dans ces asyles
Où de soi-même l'on jouit,
Où tous les esprits sont tranquiles,
Où tout me console & m'instruit.

C'est-là que paisible victime
D'ennemis publics ou secrets,
De la fortune qui m'opprime
J'apprendrai les derniers arrêts.

O Fortune, ton vain caprice
Ne m'a jamais humilié.
Ce que peut m'ôter l'injustice,
Je l'ai déja sacrifié.

Mais il me reste une retraite,
Quelques amis, le goût des vers,
L'amour des arts, la paix secrette
D'un cœur peu touché des revers.

Et vous, richesses de la vie,
Divine médiocrité,
Élégante frugalité,
Qui ne craignez rien de l'envie,

Digitized by Google

Vos trésors si purs & si doux,
Seront au moins mon appanage ;
Vous n'êtes dignes que du sage,
Et lui seul est digne de vous.

Les arts du luxe, leur folie,
N'ont jamais occupé mes soins.
L'opulence ne multiplie
Que les desirs & les besoins.

Dans le réduit le plus champêtre,
La nature comble nos vœux.
Tout mortel pourroit être heureux ;
Mais tout mortel ne sait pas l'être.

ODE HUITIÉME.

*A M. P***.*

Pompignan, 1745.

J'AI lu de l'ami de Mécène
Les vers par ta Muse imités,
Et suis jaloux que l'Hypocrène
Pour toi roule ses flots sans peine
Jusques dans l'ombre des cités.

Mais, hélas, ta paresse abuse
Des pinceaux remis dans tes mains,

Digitized by Google

Pour chanter les bords de Blanduſe,
Horace conduiſoit ſa Muſe
Dans les campagnes des Sabins.

La nature ne ſe découvre
Que dans les champs & les hameaux;
C'eſt-là qu'à nos yeux elle s'ouvre;
Tandis que l'habitant du Louvre
La voit à travers des rideaux.

L'ennemi des Zéphirs s'envole;
Un doux calme règne dans l'air:
Et le Printems vainqueur d'Eole,
Dans les gouffres voiſins du pole
Précipite le ſombre hiver.

Viens voir renaître les bocages,
Les jardins, les prés, les guérets,
Tout embellit nos paysages,
Juſqu'au prélude des orages
Qui font tant de peur à Cérès.

Ce ne ſont plus ces froides ondes
Dont le Verſeau, dans ſes fureurs,
Groſſit nos ſources vagabondes;
C'eſt l'heureux tribut d'eaux fécondes
D'où naiſſent les fruits & les fleurs.

Le ſoleil au bruit du tonnerre,
Nous annonce ainſi ſon retour;

Digitized by Google

Et le ciel abreuvant la terre,
Dans tous les germes qu'elle enserre,
Darde le feu de son amour.

Tout se ranime, tout s'épure,
L'univers s'arrache au sommeil.
Viens donc : c'est un trait d'Epicure,
Que de jouir de la nature
Dans le moment de son réveil.

Sur le gazon de ma terrasse,
Viens respirer l'air le plus pur.
Pour des citoyens du Parnasse,
Nourris des vers charmans d'Horace,
Tout est Lucretile & Tibur.

Mais peut-être quand je t'invite,
Veux-tu savoir ce qui t'attend
Dans ma retraite favorite ?
En premier lieu, de ta visite
Un cœur à coup sûr très-content.

Au logis rien de magnifique ;
Au dehors ni parc, ni forêts ;
Le jour, promenade rustique,
Le soir, propos joyeux, musique,
Quelques souvenirs indiscrets.

Poésie, histoire, morale,
Point d'importun, nul embarras ;

Digitized by Google

Vins assez bons, chère frugale,
Et dans ton hôte humeur égale,
Hors le jour que tu partiras.

ODE NEUVIÉME.

Caix, Novembre 1750.

LES derniers jours de l'automne
Ont fini dans nos vallons;
Vertumne emmene Pomone,
Des vergers qu'il abandonne
Au souffle des Aquilons.

Voyez ces monts dont le faîte
Par les frimats est blanchi,
Cette source qui s'arrête,
Et ces arbres dont la tête
Sous les glaçons a fléchi.

Le Berger laisse au Village
Sa musette & son hautbois;
Et des oiseaux de passage
Le cri perçant & sauvage
Retentit au fond des bois.

De ces jours mélancoliques
Bravons la froide pâleur;
Et de ces foyers antiques,

Digitized by Google

Qu'un tas de faisceaux rustiques
Entretienne la chaleur.

Près de ce feu secourable,
Dans ces fragiles crystaux,
Versons le nectar aimable,
Qui pour égayer ma table
A vieilli dans mes tonneaux.

Contre la rive prochaine
Laissons les eaux se briser,
Les vents ravager la plaine;
Le pouvoir qui les déchaîne,
Saura bien les appaiser.

Chaque jour donne ou prépare
Ce qu'exigent nos besoins.
Je plains un cœur qui s'égare
Dans un tourbillon bizarre
De vains desirs & de soins.

A l'Auteur de la nature,
Dans ses loix juste & constant
Demandons une ame pure,
Le bonheur avec mesure,
Un esprit calme & content.

Mais quand son amour signale
Sa puissance & ses bienfaits,

Digitized by Google

Qu'une sauvage morale,
De sa bonté libérale
N'altère point les effets.

Dans le rapide voyage
Que nous faisons ici-bas,
Pourquoi fuirions-nous l'usage
Du plaisir honnête & sage,
Qui suit quelquefois nos pas?

La terre avec abondance
Offre à l'homme ses tributs.
L'équitable Providence
En permet la jouissance,
Et n'en défend que l'abus.

ODE DIXIEME.

Caix, Novembre 1752.

ESPOIR naissant de ma culture,
Jeune vigne, dont les rameaux
Feront un jour de ces côteaux
Et la richesse & la parure;
Signale ton premier essor,
Et de la sève la plus pure
Rassemble un fertile trésor.

Tandis que l'oranger timide
Sous les voûtes que je construis,

Digitized by Google

Cachera ses fleurs & ses fruits
Qu'autrefois lui ravit Alcide,
Tes plants par la neige couverts,
Braveront l'inclémence humide
Des aquilons & des hivers.

Deux fois leurs bruyantes furies
Ont dépouillé ce bois épais,
Dont la solitude & la paix
Entretiennent mes rêveries.
Deux fois le retour du printems
A triomphé dans nos prairies,
De la froidure & des Autans:

Depuis qu'avec art disposées
Sur ces sommets pleins de cailloux,
D'un suc qui te fait des jaloux,
Tes racines sont arrosées,
Et qu'elles ont orné ces lieux,
Où de leurs tiges épuisées
De vieux chênes blessoient nos yeux.

Règne donc seule sur le faîte
Des monts que je t'ai destinés.
Que de tes pampres fortunés
Mes Vignerons ceignent leur tête;
Et qu'après un lustre du moins
Dans le caveau que je t'apprête,
Je cueille le fruit de mes soins.

Digitized by Google

J'entends déja de mes convives
Les applaudissemens joyeux,
Quand ton nectar délicieux
Nous rappellera sur ces rives.
Que de chants dictés par Cypris !
Et que de vérités naïves
Retentiront sous ces lambris !

Mais ce jus qui charme & console,
Nous le boirons à petits coups ;
Ou si tu cherches de ces foux
Qu'à son culte Bacchus immole ;
Du feu bouillant de tes vapeurs
Allume les cerveaux du pole ;
C'est assez d'égayer nos cœurs.

Armés de sanglans cimeterres,
Que les Scythes dans leurs festins,
Pour mieux faire honneur à nos vins,
Se lancent les pots & les verres ;
Nous n'en voulons qu'au sombre ennui
Et jamais nos bachiques guerres
Ne seront funestes qu'à lui.

Respectons toujours la sagesse
Au sein même de la gaîté.
Fuyons ce buveur emporté
Qui ne craint femme ni maitresse ;

TAYLOR INST. OXFORD
Digitized by Google

Et foulant aux pieds la raison,
Change au milieu de son ivresse
Le nectar du sage en poison.

ODE ONZIEME.

Caix, Décembre 1752.

DE quels sifflemens rétentissent
Ces montagnes & ce vallon !
L'affreux Borée & l'Aquilon
Dans les champs inondés mugissent.
La nuit augmente leur fureur,
Et des ombres qu'ils épaississent,
Leur choc a redoublé l'horreur.

Qu'ils signalent toute leur rage
Sur les chênes & les ormeaux,
Dont en été les verds rameaux
Couvrent ces murs de leur ombrage;
Qu'ils attaquent la vieille tour
Que construisit sur ce rivage
La main des vainqueurs d'Azincour.

Tandis que leur folle cohorte,
Pour nous effrayer de son bruit,
De ce solitaire réduit

Digitized by Google

Ebranle en vain l'antique porte,
Auprès d'un foyer petillant,
Bacchus & sa joyeuse escorte
Nous versent leur nectar brillant.

Que de nos flaccons dans nos verres
Il coule ce jus précieux,
Ce fruit de la chaleur des cieux,
Que l'Anglois envie à nos terres,
Et que, jaloux de notre rang,
Dans le cours de nos tristes guerres,
Il ne boit qu'au prix de son sang.

De ma retraite fortunée,
Amis, visitez les caveaux.
Choisissez parmi ces tonneaux,
Voulez-vous savoir leur année?
Leur vin mûrissoit quand mon Roi
Vainquit l'Angleterre étonnée,
Dans les plaines de Fontenoi.

Qu'en dis-tu, Guerrier magnanime,
Qui combattis alors si bien,
Et dont le crû dispute au mien
Un triomphe vraiment sublime?
De tes côteaux jamais vaincus,
L'orgueil n'est que trop légitime,
De l'aveu même de Bacchus.

Digitized by Google

Désormais dans ce lieu tranquille,
Oublie & la Meuse & le Rhin.
Célébrons la paix & le vin
Que nous trouvons dans cet asyle.
Tu n'as plus d'assauts à livrer;
Et tandis que la Parque file,
Buvons, mais sans nous enivrer.

D'une innocente raillerie
Que Lycaste lance les traits;
Qu'il nous charme par les attraits
De sa gaîté vive & fleurie;
Et que Damon dise tout bas
Le sujet de la rêverie
Qui l'occupe dans ce repas.

Ah! malheureux! quelle foiblesse!
Quelle amertume pour tes jours!
Appelle vîte à ton secours
Et ton Homère & ta sagesse.
D'un joug honteux délivre-toi;
Ris avec nous, plus de Maitresse;
Prends cette coupe, chante & boi.

Digitized by Google

ODE DOUZIEME.

Pompignan, 1754.

CROISSEZ, bosquets, trésor champêtre,
Dont je me hâte de jouir;
Croissez autour de votre Maître;
Mais que vous êtes lents à naître,
Et que mes jours sont prompts à fuir!

Vous rampez encor dans l'enfance,
Mes ans ont atteint leur midi.
Le tems de votre adolescence
M'annoncera la décadence
De mon âge alors refroidi.

Et toutefois de mes journées
Prodigue en des vœux superflus,
Pour voir vos têtes couronnées,
J'appelle & je perds des années
Qui pour moi ne reviendront plus.

Ainsi, dissipateurs peu sages
Des rapides bienfaits du tems,
Etres fragiles & volages,
Nos desirs embrassent des âges,
Et nous n'avons que des instans.

Digitized by Google

Heureux du moins dans mon asyle
D'être exempt de souhaits trompeurs;
Et content de mon sort tranquile,
De n'implorer du ciel facile
Que des feuillages & des fleurs.

Loin de moi tout espoir perfide
Que jamais le sort n'accomplit;
Je l'abandonne au cœur avide,
Qui sans cesse augmente son vuide
Du frivole qui le remplit.

Des bois, des eaux, de la verdure
Tour-à-tour fixent mes regards.
J'aime leur naïve parure,
Et j'y trouve au moins la nature,
Que l'art bannit de tous nos arts.

Tout l'arrache, hélas! tout l'efface
De nos cœurs & de nos esprits;
Et sous le nom d'heureuse audace,
Un goût bizarre la remplace
Dans nos mœurs & dans nos écrits.

O des Graces mère ingénue,
Nature, quel charme imposteur
Dans la France ainsi prévenue,
De ta beauté trop méconnue
Combat le pouvoir enchanteur?

Digitized by Google

Oublie en ces lieux les outrages
Que te font tant d'humains pervers.
Aux champs il eſt encor des sages ;
Viens avec eux sur ces rivages,
Orner mes jardins & mes vers.

Ici, malgré nos tems serviles,
La liberté fait son séjour ;
Et dans mes études tranquilles,
J'y fuis la contrainte des Villes,
Et l'esclavage de la Cour.

Ici de Virgile & d'Horace
La Muse à mes travaux sourit.
D'un beau ciel je parcours l'espace,
Et je recule avec audace
Les limites de mon esprit.

Mille routes me sont tracées,
Où je fais d'utiles écarts.
Que de merveilles dispersées,
Qui se partagent mes pensées,
Et se disputent mes regards !

J'aime à voir ces monts (*a*) où nos pères
Ont essuyé tant de malheurs ;
Et je dis : Puissent les Ibères
Des François devenus leurs frères,
Prendre des Rois, & non des mœurs.

(*a*) Les Pyrénées.

Digitized by Google

Quelquefois mon œil se promène
Parmi ces sommets inégaux ;
Et plus souvent je le ramène
Dans la riche & superbe plaine
Où la Garonne épand ses eaux.

Je la vois augmentant ses ondes
Des torrens par elle engloutis,
Pour le bien commun des deux mondes,
Unir sur ses rives fécondes
Le double empire de Thétis.

Coulez, fleuve, suivez la pente
Que vous traça le Dieu des Dieux.
Monts, que votre grandeur frappante
Rappelle à notre ame rampante
Le sublime chemin des Cieux.

Que vous m'offrez un beau spectacle,
Fontaines, fleurs, arbres, moissons !
Tout en vous est prodige, oracle,
Tout est preuve, tout eſt miracle
Pour qui médite vos leçons.

Ce Dieu que l'incrédule ignore,
Je l'entends, le vois qui m'inſtruit,
Dans ces gazons frais qu'il colore,
Dans les doux rayons de l'aurore,
Et dans les voiles de la nuit.

Par-tout

Digitized by Google

Par-tout de ses loix paternelles
J'apperçois d'éclatans miroirs ;
Et dans ces images fidèles,
Je lis en lettres immortelles
Sa providence & mes devoirs.

La folle joie & le murmure,
Par eux sont bannis de mon cœur.
Il ne faut pour une ame pure,
Que les présens de la nature,
Et les bienfaits de son Auteur.

ODE TREIZIEME,

Faite dans ma chaise de poste, en allant joindre ma femme aux Ormes, chez M. le Comte d'Argenson.

23 & 24 Décembre 1757.

EN vain dans ce triste jour,
Les frimats suivent mes traces ;
Je cours au milieu des glaces
Sous l'escorte de l'Amour.

Dans ces plaines inondées,
Roulez, torrens écumeux ;
Joignez-vous, ruisseaux fangeux,
Aux rivières débordées.

Digitized by Google

Rompez digues & chemins,
Rugissez avec Eole,
Et sous le char où je vole,
Ouvrez de profonds ravins.

Contre ma vitesse extrême,
Elémens, agissez tous;
J'arriverai, malgré vous,
Aux pieds de l'objet que j'aime.

Je reverrai ses beaux yeux,
Je reverrai tous ses charmes;
Et je confondrai mes larmes
Dans ses pleurs délicieux.

Et vous, peuples & contrées
Où l'on a vu ses appas,
Ah! montrez-moi de ses pas
Les empreintes adorées.

Montrez-moi l'humble réduit
Où les ondes l'arrêtèrent,
L'asyle où ses yeux trouvèrent
Les doux pavots de la nuit.

Mais j'approche, je respire
Un souffle moins rigoureux;
Le parfum de ses cheveux
M'est apporté par Zéphire.

Digitized by Google

J'apperçois l'heureux Palais
Qui va l'offrir à ma vue,
Et déja mon ame émue
S'élance vers ses attraits.

O jours ! ô nuits ! ô tendresses !
O nom précieux d'époux,
Sans cesse rappellez-nous
La plus sainte des promesses.

Que pour nos cœurs, chaque jour,
Un bonheur plus pur s'apprête.
Chaque jour, faisons la fête
De l'Hymen & de l'Amour.

ODE QUATORZIEME.

A MA FEMME,

Entre la Barrière de Sève & la Croix de Berny.

22 Septembre 1758.

POURQUOI cette brillante aurore
Paroît-elle triste à mes yeux ?
Pourquoi ces côteaux qu'elle dore,
Ne sont-ils plus si gracieux ?

Jardins, bois qu'arrose la Seine,
Des plaisirs éternel séjour,

Digitized by Google

Palais, qui couvrez cette plaine,
Vous étiez si beaux l'autre jour.

Je suivois alors ce que j'aime;
Hélas! je le quitte aujourd'hui.
Lieux embellis par l'Amour même,
Loin de vous l'Amour s'est enfui.

Quelle nuit douloureuse & tendre!
Quelle nuit d'ivresse & de pleurs!
Quels soupirs se sont fait entendre!
Quels transports embrasoient nos cœurs!

Que bientôt l'Amour nous les rende,
Ces momens si vifs & si doux.
Je pars; mais dis un mot, commande,
Je vole & tombe à tes genoux.

Adieu, je te laisse ma vie,
Mon existence, mon bonheur,
Ce qu'au Ciel je dois de génie,
Et pour tout dire enfin, mon cœur.

Ce sont des biens que je t'engage,
Et qu'à jamais tu garderas.
Je n'en demande que l'usage
Quand je reviendrai dans tes bras.

Digitized by Google

ODE QUINZIEME.

A LA MÊME,

Dans ma chaise de poste, entre Vierson & la Ferté.

22 Décembre 1758, à six heures du matin.

QUOI ! toujours l'hiver & Borée
M'attendront-ils à mon retour !
Toujours leur fureur conjurée
Combattra-t-elle mon amour ?
Je vois leurs efforts sans alarmes,
Qu'ils rassemblent toutes leurs armes,
Ils ne me rendront que plus doux,
Les plaisirs divins dont tes charmes
Enivreront un tendre époux.

L'Amour vole ; je suis ses traces,
Et je ne crains sous ses drapeaux,
Ni l'obscurité, ni les glaces,
Ni les tempêtes, ni les eaux.
Plus j'avance dans cette plaine,
Plus le Nord, tyran de la Seine,
M'annonce un climat refroidi.
Mais mon cœur embrasé t'amène
Toutes les flammes du midi.

Digitized by Google

Vainqueur des nuits, jour près d'éclore,
Parois, mais finis promptement:
Nuit, qui le chasseras encore,
Revien, mais fui rapidement;
Pressez tous deux votre carrière,
Je ne vois la nature entière
Que d'un œil distrait ou chagrin.
Les ténèbres ou la lumière,
Tout m'est égal jusqu'à demain.

Les ennuis dont je fus la proie,
Demain s'envoleront ailleurs.
Mes pleurs exprimeront ma joie,
Ma joie étouffera mes pleurs.
Dans le sort charmant qui nous lie,
Qu'à force de bonheur j'oublie
Les jours que sans toi j'ai passés;
Et que des fastes de ma vie
Par l'Amour ils soient effacés.

Digitized by Google

ODE SEIZIEME.

HEUREUX le Citoyen religieux & sage
Qui vit comme en un port au milieu de l'orage,
Sans brigue & sans emplois;
Et qui, dans nos malheurs, fruits de conseils sinistres,
N'a point à s'imputer les fautes des Ministres,
Ni les vices des Rois.

Plus heureux l'habitant de ces vallons champêtres,
Qui du vieux héritage où sont morts ses ancêtres,
Paisible possesseur,
Ne connoît que ses champs, préside à leur culture,
Craint Dieu, garde les Loix, jouit de la nature,
Et gouverne son cœur.

Les domaines voisins, plus que le sien fertiles,
N'excitent point en lui ces regrets inutiles
Qui rongent l'envieux.
L'opulence d'autrui fut toujours sa richesse;
Il sème avec espoir, cueille avec allégresse
Ce qu'il reçoit des Cieux.

Ne crains point, Laboureur, que sa fortune altière
Fonde sur les débris de ton humble chaumière,

Digitized by Google

Ses riches pavillons;
Ni qu'un ordre cruel de ses mains tyranniques,
Pour agrandir un parc ou des routes publiques,
Usurpe tes sillons.

Ne crains point qu'exerçant un pouvoir arbitraire,
Il refuse à tes cris le trop juste salaire
Qu'il doit à tes sueurs;
Ni qu'il ose enchaîner le pauvre qui soupire,
A des travaux forcés, la honte d'un Empire
Où règnent ces rigueurs.

Jamais pour soutenir des droits imaginaires,
Il n'achète au Barreau les clameurs mercenaires
D'un Orateur fougueux;
Mais de tous ses voisins arbitre incorruptible,
Il tient dans ses foyers le Tribunal paisible
Qui les accorde entr'eux.

Pour arrêter le cours des querelles naissantes,
Il n'interroge point les annales savantes
Des Grecs & des Romains.
Sans Edits de Préteurs son intégrité pure
Décide par les Loix que la simple nature
Fit pour tous les humains.

Suivons-le en ses vergers: que j'aime l'industrie
Qui dresse au joug de l'art & de la symétrie

Digitized by Google

Ses jeunes espaliers!
Voyez comme il prépare, au retour de l'automne,
Le nectar odorant qui murmure & bouillonne
Dans ses obscurs celliers.

Souvent dans ses vallons il dérive des sources,
Dont les flots réunis forment après leurs courses,
D'utiles réservoirs;
Et quand par les frimats la terre est attristée,
Ses oliviers touffus, de leur liqueur vantée
Inondent ses pressoirs.

Avant que de Cérès les trésors se moissonnent,
Sur des lits de feuillage & que des fleurs couronnent,
Il place loin du bruit,
L'insecte merveilleux dont la bouche déploie
Le duvet transparent & le tombeau de soie,
Que lui-même il détruit.

Amoureux du travail plus que de l'abondance,
Tous les biens qu'aux mortels donna la Providence,
Exercent son ardeur.
Sa culture assidue en consacre l'usage;
Moins pour s'en enrichir que pour en faire hommage
A leur unique Auteur.

Semblable aux habitans de l'heureuse Caldée,
Dont la pratique simple & des yeux seuls aidée,

Digitized by Google

Sans verres, ni compas,
S'élança jusqu'au ciel, connut ses phénomènes,
Et les assujettit, par des règles certaines,
Aux besoins d'ici-bas;

Il consulte les cieux, les astres, les nuages,
Voit leur vicissitude, en tire des présages
Qui ne sont point trompeurs;
Et de l'ordre des tems, comme de leurs contrastes,
Observateur habile, il compose les fastes
Qui règlent ses labeurs.

Mais soit que les saisons à leur emploi fidelles,
Dans le tableau mouvant qui les distingue entr'elles,
Gardent leurs traits divers;
Soit qu'un trouble apparent les change & les confonde,
Par-tout il reconnoît la sagesse profonde
Qui régit l'univers.

Souvent libre de soins, quand du haut des collines,
Il porte autour de lui sur les plaines voisines
Ses regards satisfaits;
Son cœur pur & riant comme le ciel lui-même,
Se plaît à réfléchir sur la beauté suprême
Des célestes bienfaits.

Tels pour se délasser de leurs travaux rustiques,
Du peuple élu de Dieu les fondateurs antiques,

Digitized by Google

Par la nature instruits,
Tantôt au fond des bois, tantôt au bord des ondes,
Contemploient l'Eternel dans ses œuvres fécondes,
Dont ils goûtoient les fruits.

Tel le fils d'Abraham méditoit ces merveilles,
Dont les secrets profonds au milieu de nos veilles,
Nous échappent encor;
Quand sur la fin du jour il vit dans la campagne,
Le sage Eliezer lui mener pour compagne
La fille (*a*) de Nachor.

Science inépuisable & toujours abondante,
Qui n'enfle point l'esprit par l'audace imprudente
D'un savoir imposteur;
Etude où de ses maux le sage se délivre;
Où sans écrits enfin l'homme est son propre livre,
Et Dieu son seul Docteur.

Trop fortuné mortel! ainsi dans sa carrière,
Des vices corrupteurs de la nature entière,
Il craint peu le poison.
D'un soin laborieux, & d'une ame attentive,
Soumis à ses devoirs, tour-à-tour il cultive
Ses champs & sa raison.

(*a*) C'est-à-dire, la petite-fille; cette expression est conforme au langage fréquemment employé en pareil cas dans les Livres saints.

Digitized by Google

La vieillesse pour lui n'est jamais importune;
Et quand l'heure fatale, à tout mortel commune,
L'appelle chez les morts,
Il meurt, & n'a compté dans le cours de sa vie,
Que des jours sans chagrin, des nuits sans insomnie,
Des plaisirs sans remords.

Fin du Livre troisième.

Digitized by Google

ODES.

LIVRE QUATRIEME.

Digitized by Google

Digitized by Google

ODES.

LIVRE QUATRIÈME.

ODES CHRÉTIENNES ET PHILOSOPHIQUES.

ODE PREMIERE.

LA POÉSIE CHRÉTIENNE.

TEL que l'astre brûlant dont la clarté féconde,
Du centre où le plaça le Créateur du monde,
Efface en renaissant tous les célestes corps;
Tel ce Roi, dont Dieu même échauffoit le génie,
De toute autre harmonie
Par ses divins accens étouffe les accords.

Et vous, dont les concerts autrefois si célèbres,
N'ont que trop retenti dans ces jours de ténèbres
Où la vérité sainte habitoit loin de nous,
Rougissez, s'il se peut, du fruit de vos délires,

Digitized by Google

Brisez vos foibles lyres,
David a pris la sienne, il chante; taisez-vous.

Ornemens de l'erreur, fictions criminelles,
Qui ternissez l'éclat des beautés immortelles,
Fuyez, n'infectez plus le terrestre séjour;
Qu'aux rayons des clartés dont les mortels jouissent,
Vos traits s'évanouissent,
Comme l'ombre légère aux approches du jour.

Ils étoient enfantés, ces hymnes mémorables,
De l'Esprit éternel; ouvrages adorables,
Où Dieu parle aux humains le langage du ciel:
Le guide des Hébreux, le saint Roi, les Prophètes,
Célestes interprètes,
Avoient chanté sa gloire aux enfans d'Israël.

Comment ces chants divins, ces concerts des Lévites,
N'ont-ils pu, de Sion franchissant les limites,
Annoncer leur auteur à cent peuples divers?
Et pourquoi n'ont-ils pas, pour servir sa puissance,
Du jour de leur naissance,
Volé de bouche en bouche & rempli l'univers?

C'est toi que j'en accuse, antique Poésie;
Toi, le plus beau des arts, qui d'abord fus choisie
Pour graver dans les cœurs d'utiles vérités;
Et qui perdant bientôt ces heureux privilèges,
Dans

Digitized by Google

Dans des chants sacrilèges
Rendis hommage aux Dieux par toi-même inventés.

Sainte aux bords du Jourdain, par-tout ailleurs impure,
Organe séduisant de l'adroite imposture,
Tu souillois le dépôt du culte & de la loi.
Du ciel où tu naquis aux enfers descendue,
Ta beauté s'est vendue
Aux vils profanateurs de ton auguste emploi.

Et que sont-ils enfin ces fruits de ton génie,
Qu'admiroient follement la Grèce & l'Ausonie,
Ces chef-d'œuvres vantés, & ces superbes sons?
Que sont-ils aux regards du fidèle & du sage,
Qu'un bizarre assemblage
De spectacles honteux & d'infâmes leçons!

Tu plaçois dans l'Olympe, au gré de tes caprices,
De cruels conquérans, des Rois chargés de vices,
Des Dieux imitateurs des forfaits des humains,
Trop dignes de périr sous ce même tonnerre,
Que l'erreur de la terre
Déposoit en tremblant dans leurs fragiles mains.

Ta voix pour embellir les fables de la Grèce,
A des mortels remplis de ta frivole ivresse,
Dicta des sons hardis, brillans, voluptueux;
Mais leurs soins redoublés & leurs travaux stériles,

Digitized by Google

De tes dogmes futiles,
Ne couvroient qu'à demi le tissu monstrueux.

Ainsi pour imiter les fleurs de la jeunesse,
Les prestiges d'un art que nourrit la mollesse,
En vain d'un front terni réparent les attraits.
Ce coloris trompeur n'efface point les rides,
Où de leurs mains livides,
La vieillesse & le tems ont imprimé les traits.

Loin donc ces vains tableaux où sous de faux emblêmes,
De l'Etre souverain voilant les droits suprêmes,
Un pinceau mensonger me cache sa grandeur.
Le livre auguste s'ouvre, & j'y vois les modèles,
Où des crayons fidèles
Ont peint de l'Eternel l'image & la splendeur.

Je le vois préparer le berceau des deux mondes,
De son souffle puissant mouvoir les eaux profondes,
Etablir du soleil le trône radieux,
Peupler l'air & la terre, & de sa ressemblance,
Honorer la substance
Qu'il créa pour régner avec lui dans les cieux.

Que l'horrible trépas d'Ajax réduit en poudre,
Ou du fier Salmonée accablé par la foudre,
Venge les Dieux menteurs qu'ils osoient insulter.
Les Ministres d'Achab, écrasés du tonnerre,

Digitized by Google

Diront mieux à la terre
Quel est le Dieu qui règne, & qu'il faut redouter.

Je peindrai, non des flots irrités par Eole,
Mais d'un Dieu foudroyant l'éclatante parole,
Qui déchaîne à la fois les mers & les torrens;
Qui livre au feu vengeur des nations infâmes,
Et sous l'onde & les flammes,
D'Israël fugitif engloutit les tyrans.

D'orgueilleux Souverains à leurs desirs en proye,
Par les fureurs des Grecs, ni les malheurs de Troye,
De leurs égaremens ne seroient point guéris;
Mais j'épouvanterai leurs amours adultères,
Par les fléaux sévères
Dont Dieu frappa les Rois qu'il a le plus chéris.

A ceux qui de leur peuple épuisent la substance,
Qui d'un sceptre de fer ont armé leur puissance,
Du jeune Roboam retraçons les conseils.
A ces Monarques durs que gouvernent des traîtres,
A ces injustes Maîtres,
Offrons pour les toucher le sort de leurs pareils.

Beaux jours de Salomon, jours de calme & de gloire,
Jours où la paix goûtoit les fruits de la victoire,
Où Sion ne formoit que de pieux concerts;
Cèdres, qui du Liban remplissiez les asyles,

Digitized by Google

Solitudes tranquilles,
Objets délicieux, renaissez dans nos vers.

Renaissez dans nos vers, spectacle qui m'enchante,
Rivages du Jourdain, nation florissante,
Cités qu'enrichissoient des habitans nombreux;
Champs fertiles, vaisseaux dominateurs de l'onde,
Temple, ornement du monde,
Roi, modèle des Rois, peuples qu'il rend heureux.

Qui me retracera dans ses chants énergiques,
Ces miracles vainqueurs de tant d'efforts magiques,
Le Rédempteur de l'homme expirant sur la croix;
Les Anges de la mort privés de leurs victimes,
Et le Roi des abîmes,
Chassé de l'univers qu'il tenoit sous ses loix?

Qui me rappellera ces siècles d'innocence,
Ces tems qui de l'Eglise ont suivi la naissance,
Marqués par les vertus & le sang des Chrétiens;
Tems où la charité triomphant des usages,
Rapprochoit tous les âges,
Egaloit tous les rangs, confondoit tous les biens?

De l'hospitalité jamais les droits antiques
Ont-ils lié les cœurs de nœuds plus sympathiques?
Du Chrétien, tout fidèle est le frère & l'ami.
Du Nil jusqu'à la Seine, & du Gange au Bosphore,

Digitized by Google

Sous le Dieu qu'il adore, ———
Du refus d'un Chrétien nul d'entr'eux n'a gémi.

Ces jours sont éclipsés : que de vives peintures
En retracent l'éclat aux nations futures ;
Rappellons des tyrans les cris & les fureurs :
Les vrais enfans du Christ, si constans dans leur voie,
Leur concorde & leur joie,
De la paix éternelle heureux avant-coureurs.

Puisse ainsi de notre art le charme salutaire,
Sans l'appui du mensonge instruire autant que plaire,
Allier l'agrément & la sévérité ;
Et puisse-t-il enfin ne consacrer ses rimes,
Qu'aux triomphes sublimes
De la foi, de la grace, & de la vérité.

Et vous, nés pour la paix, mais trop prompts pour la guerre,
Dans des rangs inégaux, citoyens de la terre,
Issus du même sang, sujets aux mêmes loix,
C'est pour vous que le ciel rend ma voix plus touchante,
C'est pour vous que je chante,
Rois, images de Dieu ; peuples, enfans des Rois.

Digitized by Google

ODE SECONDE.

RETOUR A DIEU.

Fuis, malheureux ange du crime,
Esprit rebelle & séducteur.
Fuis, laisse en paix une victime,
Que t'arrache un Dieu protecteur.
La grace a détruit ton ouvrage :
Remporte ta honte & ta rage
Dans ces abîmes ténébreux,
Dont mille fleurs empoisonnées,
Et dans un instant moissonnées,
Environnent les bords affreux.

Que dis-je, hélas ! & dois-je en croire
Un retour trop foible & trop vain ?
Mon cœur de sa malice noire
Ne garde-t-il plus de levain ?
Suis-je tel, grand Dieu, que doit être
Un mortel qui vient de renaître
Au culte de la vérité ;
Et des loix de ton Evangile,
Mon esprit léger & fragile
Soutiendra-t-il l'austérité ?

Digitized by Google

Mais quoi ! ma raison confondue
A déja peur de son devoir !
Pourquoi dans mon ame éperdue
Changer la crainte en désespoir ?
Ce Dieu dont les tristes vengeances,
Ne préparent à nos offenses,
Que des flammes & des carreaux,
N'est-il pas cet agneau propice,
Qui dans le plus honteux supplice,
Mourut pour ses propres bourreaux ?

La douceur ineffable & pure
Qu'il conserva dans les tourmens,
L'attendrit pour la créature
Dont il voit les égaremens.
Pasteur qui sait bien nous conduire,
Il tonne, il est prêt à détruire
Les blasphémateurs de sa foi ;
Et de la main qui les menace,
Souvent part le rayon de grace,
Qui les ramène sous sa loi.

Tel un tourbillon de nuages,
Sur le déclin d'un jour brûlant,
Du noir appareil des orages,
Remplit un ciel étincelant.
Mais ces foudres épouvantables
Se changent en eaux secourables,

Qui de l'été calment l'ardeur ;
Et ce vaste amas de tonnerres
Ne répand enfin sur nos terres,
Que l'abondance & la fraicheur.

Oui, mon Dieu, l'onde qui s'élance
Du sein fécond de ton amour,
Donne la vie à ta semence
Dans le plus stérile séjour.
Du champ pierreux où les épines
Etouffoient les plantes divines,
Tu fertilises le terrein ;
Et quand tu veux, la zizanie,
De ton héritage bannie,
Ne s'y mêle plus au bon grain.

Acheve donc, & dans ta voie
Affermis un mortel errant,
Long-tems le jouet & la proie
De son ennemi dévorant.
Joins à la terreur salutaire,
A la douleur la plus austère,
Les traits par l'amour aiguisés,
Les seçours constans de ta grace,
Et les sentimens qu'elle trace
Au fond des cœurs qu'elle a brisés.

Heureux celui qui persévère
Dans l'amour de tes saints decrets,

Digitized by Google

Et qui porte un regard sévère
Sur ses défauts les plus secrets.
Que son sort est doux ! que j'envie
La retraite obscure & la vie
D'un pénitent qui t'est rendu !
La paix est le fruit de ses larmes ;
Mais que de guerres & d'alarmes
Troublent l'ame qui t'a perdu !

Dans les plaisirs qui l'avilissent,
Amoureuse d'un faux honneur ;
Dans les desirs qui la remplissent,
Vuide de biens & de bonheur ;
Souvent à soi-même importune,
Triste au comble de la fortune,
Morne au sein de la volupté,
Et dans tous les objets qu'elle aime,
Ne trouvant, comme en elle-même,
Que solitude & pauvreté.

C'est ainsi que de la jeunesse,
Et de l'âge mûr qui la suit,
Dans le sommeil de son ivresse,
Elle perd les fleurs & le fruit ;
C'est ainsi qu'à ses vains caprices,
A ses passions, à ses vices,
Elle immole un tems précieux,
Et consume en folles chimères

Digitized by Google

Les jours, les heures passagères,
De son exil en ces bas lieux.

Semblable au voyageur frivole,
Qui sans objet & sans dessein,
Court du Boristhène au Pactole,
Des bords du Gange au Pont-Euxin;
Mais qui toujours foible & volage,
Change de ciel & de langage,
Sans changer d'esprit ni de mœurs,
Et de l'Inde ou de l'Ibérie,
Ne rapporte dans sa patrie
Que ses ennuis & ses erreurs.

Ah! c'est trop, citoyen futile
De ce monde tumultueux,
Fournir une course inutile,
Couler des jours infructueux.
O qui me donnera des ailes,
Pour fuir des routes infidèles,
Où j'errois parmi les méchans!
Quand pourrai-je, sûr de moi-même,
Consacrer au vainqueur suprême
La dépouille de mes penchans?

Toi, dont un regard nous enflamme,
Père, ami, sauveur des humains,
Par tes bienfaits fixe mon ame,
Prête à s'envoler de tes mains.

Digitized by Google

Malheureux le mortel rebelle,
Qui de ta bonté paternelle
Ne connut jamais les douceurs;
Plus malheureux le cœur parjure,
Qui te fait l'odieuse injure
De renoncer à tes faveurs.

ODE TROISIÉME.

SAINT AUGUSTIN (a).

CELUI qui pour venger la grace,
De Pélage fut la terreur,
Long-tems avoit suivi la trace
Du vice impur & de l'erreur:
Je vois les peuples de Carthage,
Des talens qu'il eut en partage,
Applaudir le funeste abus,
Et les Déïtés de la scène,
Souvent dans un spectacle obscène,
Recevoir ses lâches tributs.

Que de foiblesses & de crimes
Ont signalé ses premiers ans!

(a) Cette Ode est proprement un abrégé de la vie & de la doctrine de saint Augustin.

Digitized by Google

Au noir poison de ses maximes
Il joignit l'ivresse des sens.
D'une secte digne de haine,
Sa science aveugle, incertaine,
Adopta les sombres excès.
Le vainqueur de tant d'hérésies
S'étoit nourri des frénésies
Et des visions de Manès.

Il part; un plus vaste théâtre
Enflamme de loin ses desirs;
Déja Rome qu'il idolâtre,
Lui prépare tous ses plaisirs.
La nuit sombre le favorise;
La vanité qui tyrannise
Son cœur, jouet des passions,
A ses yeux éblouis étale,
D'une gloire aux vertus fatale,
Les frivoles illusions.

Mere tendre qu'il a trompée,
Vous remplissez de vos soupirs
Une solitude trempée
Du sang précieux des Martyrs (*a*).

(*a*) Chapelle dédiée en l'honneur de saint Cyprien. *Confes. Liv. V, Chap. VIII.*

Digitized by Google

Vous les invoquez avec larmes
Pour cet objet de vos alarmes,
Que vous croyez bientôt revoir.
Ah ! quittez le triste rivage,
Où ce fils rebelle & volage
A trahi le plus saint devoir.

Mais que l'amitié maternelle
A de courage & de bonheur !
Qu'une ame chrétienne & fidèle
Est puissante auprès du Seigneur !
Vous triompherez, mère tendre ;
Et toi, qui craignois de l'entendre,
Jeune insensé, fuis en tout lieu ;
Tu seras malgré ta chimère,
Moins fort que l'amour de ta mère,
Et que la grace de ton Dieu.

Déja cette superbe ville
Porte sur lui tous ses regards ;
Son nom remplit l'auguste asyle
Des sciences & des beaux arts.
Il jouit avec complaisance
De l'éclat de son éloquence,
Et de ses talens trop fameux ;
Dons admirés qu'un Dieu sévère
Fait quelquefois dans sa colère
A des hommes indignes d'eux.

Digitized by Google

Epris d'une gloire mondaine,
Il apprend qu'aux pieds des autels,
L'éloquence d'Ambroise enchaîne
Les plus insensibles mortels.
Il quitte Rome, il court, il vole;
Du charme seul de la parole
Son cœur incrédule est flatté.
Il admire ce beau génie,
Cède à sa brillante harmonie,
Et résiste à la vérité.

Mais une éloquence plus forte
Détruit ses préjugés hautains.
Dieu ne dit qu'un mot, & l'emporte
Sur tout l'art des discours humains.
La voix d'un enfant est l'oracle,
Qui triomphera sans obstacle
De ce rebelle anéanti.
Cette voix frappe son oreille;
Ses yeux s'ouvrent, son cœur s'éveille,
Et le pécheur est converti.

Seigneur, que ta grace est pressante
Pour les ames de tes élus!
Contre sa force bienfaisante
Augustin ne combattra plus.
Guéri de ses erreurs premières,
Détestant ses fausses lumières,

Digitized by Google

Tout son esprit est dans sa foi ;
Et ne connoît plus de science,
Que l'humble & docile croyance
Qui l'attache à ta sainte loi.

Tel fut l'arbrisseau sans culture,
Dont les ronces & les serpens
Déchiroient dans leur ligue impure,
Les rameaux foibles & rampans ;
Si par une heureuse industrie,
De sa feuille pâle & flétrie
L'art ressuscite les couleurs,
Aussi-tôt sa tige féconde,
Grace au travail qui la seconde,
S'enrichit de fruits & de fleurs.

L'enfer tremble pour son empire,
L'élève d'Ambroise est un saint.
Monique satisfaite, expire
Au but par ses desirs atteint.
Le Ciel à ses yeux se déploie,
Et son ame vole avec joie
Aux lieux qu'elle a toujours cherchés.
Son fils, ô frayeur d'un fidèle !
Immole cependant pour elle (a)
La victime de nos péchés.

(a) On s'exprime ici par anticipation, & l'on se conforme en cela aux propres paroles de sainte Monique, qui avoit recom-

Digitized by Google

Quel témoignage plus auguste
Du sacrifice des autels,
Et du tribut pieux & juste
Offert pour l'ame des mortels !
O mes frères, peuple volage,
Quelle autorité, quel langage
A ces titres opposez-vous ?
Si d'Augustin dans sa carrière
Les yeux n'ont pas vu la lumière,
Dans quel siècle la cherchons-nous ?

L'heureuse Afrique le rappelle,
Il part, il en revoit les bords.

---

mandé à son fils, en mourant, de se souvenir d'elle à l'autel du Seigneur, expression consacrée pour désigner le ministère du Prêtre dans la célébration des saints Mystères. Saint Augustin n'étoit point Prêtre alors ; mais sa mère prévoyoit bien qu'il le seroit. Il le fut en effet quatre ans après, c'est-à-dire en 391. Elevé au Sacerdoce, il ne manqua pas de prier pour Monique dans le saint Sacrifice des autels, & de demander les mêmes suffrages pour elle aux serviteurs de Dieu. On ne peut lire ce détail sans déplorer l'inconséquence ou le peu de sincérité des Protestans. Ils font profession de croire ce qu'on croyoit dans les cinq premiers siècles de l'Eglise ; ils reconnoissent l'autorité des Pères de ces mêmes siècles, & ils s'obstinent à rejetter ce que les écrits de ces Pères leur attestent formellement. Pour ne parler que des Confessions de saint Augustin, on y trouve en termes bien clairs la célébration de la Messe, l'invocation des Saints, le purgatoire, les prières pour les morts.

C'est-là

Digitized by Google

C'est-là que sa foi, que son zèle
Uniront leurs puissans efforts.
En vain sa piété modeste,
Pour cacher son trésor céleste,
Cherche un solitaire séjour;
Ses vertus montrent ses vestiges,
Et Dieu marque par des prodiges
Les premiers pas de son retour.

L'Eglise lui prépare un trône,
D'où ses oracles répandus,
Des rivages ardens d'Hippone
Seront jusqu'au Nord entendus.
Entouré de sectes diverses,
Contre leurs doctrines perverses
Ses écrits vengent tour-à-tour,
La juste autorité de Rome,
Les droits du Ciel, les droits de l'homme,
La grace, la crainte & l'amour.

Sa voix de l'humaine nature
Confond l'orgueil pernicieux,
Et de Dieu sur la créature
Défend l'empire précieux.
Il nous peint cette douce amorce,
Ces ressorts secrets, dont la force
Ne gêne point la volonté;
Mystères de la providence,

Digitized by Google

Où la parfaite dépendance
S'allie avec la liberté.

Grand Dieu, ta sagesse profonde,
Pour punir nos égaremens,
De tout tems a livré le monde
A nos foibles raisonnemens.
Je ne connois ni la matière,
Ni l'espace, ni la lumière,
Ni cet univers limité;
Et je veux, censeur de mon Maître,
Fixer, approfondir, connoître
Tes loix & ton immensité.

Mais d'une clarté suffisante
Tu répands en nous les rayons,
Et dans notre ame encor naissante
Tes mains impriment leurs crayons.
La voix qui m'avertit sans cesse
Que tout mon cœur n'est que foiblesse,
Et qu'il ne peut rien qu'avec toi,
Me dit aussi que je suis libre,
Et que si je perds l'équilibre,
Grand Dieu, ce n'est point malgré moi.

O profondeur de tes richesses,
Impénétrable à mes regards!
Abîme infini de largesses
Où se perdent mes vains écarts!

Digitized by Google

Notre science a ses limites.
Parvenue aux bornes prescrites,
Tous ses efforts sont superflus.
Mais si ta grace est un mystère,
Je sais que mon ame t'est chère,
Que voudrois-je savoir de plus?

ODE QUATRIÉME.

A M. RACINE,

SUR LA MORT DE SON FILS.

IL n'est donc plus, & sa tendresse
Aux derniers jours de ta vieillesse,
N'aidera point tes foibles pas!
Ami, ses vertus, ni les tiennes,
Ni ses mœurs douces & chrétiennes
N'ont pu le sauver du trépas.

Cet objet des vœux les plus tendres,
N'ira point déposer tes cendres
Sous ce marbre rongé des ans,
Où son ayeul & ton modèle
Attend la dépouille mortelle
De l'héritier de ses talens.

Digitized by Google

Loin de tes yeux, loin de sa mère,
Au sein d'une plage étrangère,
Son corps est le jouet des flots;
Mais son ame du Ciel chérie,
N'en doute point, dans sa patrie
Jouit d'un éternel repos.

O Loix saintes! ô Providence!
C'est bien souvent sur l'innocence
Que tombent tes coups redoutés.
Un enfant du siècle prospère;
L'homme qui n'a que Dieu pour père,
Gémit dans les adversités.

Cher Racine, sa main te frappe,
Tandis que le coupable échappe
Au déluge ardent de ses traits.
Quel cœur vertueux & sensible,
Ou quelle ame assez inflexible
Te refusera des regrets?

Quand l'infortune suit tes traces,
Autant que mes propres disgraces,
Mon amitié sent tes malheurs.
Mais que pourroit son assistance?
Dieu te donnera la constance,
Tu n'auras de moi que des pleurs.

Tu sais trop qu'un Chrétien fidèle,
Du sang & de la chair rebelle

Digitized by Google

Brave en héros l'assaut cruel.
Il étouffe leur triste guerre,
Et tout ce qu'il perd sur la terre;
Il le regagne pour le Ciel.

Mais vous, dont l'orgueilleuse vie,
De l'humaine philosophie
Tire sa force & son secours;
Si dans ce monde périssable
Un revers soudain vous accable,
Parlez, quel est votre recours?

Qui vous soutiendra dans vos pertes?
Quelles ressources sont offertes
A votre audace de géant?
Point d'avenir qui vous console,
Un systême impie & frivole,
Et l'espérance du néant.

Je les vois déja ces grands hommes,
Qui pour nous, peuple que nous sommes,
Parmi leurs disciples ravis,
Expliquent les causes sensibles
De ces phénomènes terribles
Qui te font regretter ton fils.

Des vents resserrés dans leurs chaînes,
Et des fournaises souterraines
Ils nous attestent les effets;
Et pas un seul d'entr'eux ne pense,

Digitized by Google

Que c'est peut-être la vengeance
D'un Dieu qu'irritent nos forfaits.

Ils écartent ses loix suprêmes,
Et s'efforcent par leurs problêmes
D'anéantir le vrai moteur :
Recherches pleines d'imposture,
Qui trouvent tout dans la nature,
Hors le pouvoir de son Auteur.

Tels, en leur école proscrite,
Les élèves de Démocrite
Forgeoient des Dieux, phantômes vains,
Qui, dans une langueur profonde,
Après avoir créé le monde,
Oublioient l'œuvre de leurs mains.

Laissons-lès ces mortels sublimes,
Traiter d'essais pusillanimes
Les traits de nos humbles crayons.
Qu'à leur essor ils s'abandonnent.
Ce sont des sages, qu'ils raisonnent ;
Nous, esprits vulgaires, croyons.

Croyons, c'est-là notre partage.
Que la foi dissipe ou soulage
Nos chagrins, nos ennuis mortels ;
Et n'attendons dans cette vie,
Qu'une fin qui sera suivie
De biens ou de maux éternels.

Digitized by Google

ODE CINQUIEME.

Etablissement, utilité & nécessité du culte extérieur; effort de l'impiété contre ce même culte; bonheur des campagnes qui le conservent encore avec la foi.

JE l'ai donc rétabli l'édifice champêtre,
Où des Rois de la terre habitera le maître,
A côté des lambris objet de mon amour;
Et je puis m'écrier, quand mon œil le contemple,
Benjamin près du temple
A marqué son séjour.

Ce côteau, ces jardins, ce fleuve & son rivage,
Ces champs sont du Seigneur le paisible héritage,
D'où l'orgueil des cités, d'où le vice est banni.
C'est ici que cherchant des esprits doux, tranquiles,
Il bénit les asyles
Où lui-même est béni.

C'est ici qu'au milieu de nos humbles fortunes,
Il aime à recevoir des offrandes communes,
Qu'embellit à ses yeux l'innocence des mœurs.
Tout séjour, s'il est pur, est fait pour ses oracles;
Ses plus beaux tabernacles
Sont bâtis dans nos cœurs.

Digitized by Google

Il y grava ses loix en nous donnant la vie.
Du sein de nos erreurs leur voix s'élève & crie,
Dans la diversité du culte & des climats :
De la foi primitive immortel caractère,
Qu'en nous le crime altère,
Mais qu'il n'efface pas.

Il falloit cependant que des mortels volages,
Un objet plus prochain rappellât les hommages
Au véritable Auteur de la terre & des cieux.
Il falloit qu'un autel & qu'un temple visible
Fît un effet sensible
Sur l'ame & sur les yeux.

Pour ramener à lui de foibles créatures,
Dieu traça de ses mains, sous diverses figures,
Le mystique tableau de son règne éternel.
De sa demeure sainte ordonnateur suprême,
Il descendit lui-même
Dans les camps d'Israël.

C'est-là qu'en leurs besoins le pauvre & le pupille,
La veuve, le vieillard, & l'épouse stérile,
S'approchoient de leur Maître, invoquoient son secours;
C'est-là que sa rigueur cédoit à sa tendresse,
Et qu'outragé sans cesse,
Il pardonnoit toujours.

Digitized by Google

Ainsi fut établi le lieu saint & propice,
Où touché de l'amour plus que du sacrifice,
Dieu reçoit dans ses bras des enfans révoltés :
Asyle où chaque jour entre lui-même & l'homme,
Sa clémence consomme
Tant de nouveaux traités.

Mais ni ce pavillon, mobile sanctuaire,
Ni cette arche terrible autant que salutaire,
Ni ce temple fameux, rempli de vases d'or,
Ni les riches tributs d'une terre féconde,
Au Rédempteur du monde
Ne suffisoient encor.

Israël & Juda perdent sa confiance.
Le sceau d'une nouvelle & plus longue alliance
Sur un autel plus pur des cieux fut envoyé ;
Et l'appareil nouveau d'un culte irrévocable,
Par une loi durable
Fut alors déployé.

Le vainqueur de la mort, le vrai Seigneur de gloire,
Pour monument certain de sa haute victoire,
D'une Eglise invincible éleva les remparts :
Ecueil où sont brisés les efforts de l'abîme,
Qu'une auguste victime
Confond de ses regards.

Digitized by Google

O Maison du Seigneur, que tes fêtes sont belles !
C'est un essai brillant des fêtes éternelles ;
Quelle pompe, quel ordre, & quelle majesté !
Je crois des cieux ouverts voir la magnificence,
Et je sens la présence
De la Divinité.

Et vous, qui des autels souillant les privilèges,
Des mystères divins spectateurs sacrilèges,
Repoussez loin de vous leurs effets tout-puissans ;
O si de leurs rayons les célestes lumières
Pénétroient les barrières
Que présentent vos sens !

Ingrats, dans l'instant même où votre oreille impie
Ecoute avec dédain les paroles de vie,
Qui consacrent le sang, pour vous prêt à couler,
Vous verriez dans les airs les troupes immortelles
Se cacher sous leurs aîles,
Adorer & trembler.

L'ennemi des humains a corrompu la terre.
Au Christ par des Chrétiens souvent il fit la guerre,
Mêlant aux vérités l'art d'un mensonge obscur.
Mais toujours quelque digue arrêtoit ses ravages ;
Il enfante des sages,
Son triomphe est plus sûr.

Digitized by Google

Et ce n'est point un feu qui, sorti de la cendre,
Avant que sa fureur puisse au loin se répandre,
Est bientôt étouffé par des soins vigilans;
C'est un volcan fougueux qui brûle, qui dévore,
Et qui s'accroît encore
Par le souffle des vents.

Nul frein, nulle pudeur ne retient cette audace.
L'impie encouragé se nomme, écrit, menace.
France, tu n'es donc plus le séjour de la foi?
Terre de saint Louis, quels changemens extrêmes!
Faut-il que tu blasphêmes
Le Dieu de ce grand Roi?

Quels dogmes insolens en tous lieux retentissent!
Les femmes, les vieillards, les enfans applaudissent,
Et boivent à longs traits ces poisons séducteurs.
Mais quelles sont enfin les utiles maximes
Et les leçons sublimes
De ces rares Docteurs?

Tout n'est que préjugé d'enfance ou de jeunesse;
Les remords sont les cris de l'humaine foiblesse;
Je dois sur mes besoins régler mes actions:
L'homme, esclave brutal de l'instinct qui l'enflamme,
Sans Dieu, sans loi, sans ame,
N'a que des passions.

Digitized by Google

Par de fausses lueurs imprudemment guidée,
Ma trop foible raison n'a qu'une vaine idée
Des plus saintes vertus, des forfaits les plus noirs.
Je suis fils, père, époux, sans chaîne qui me lie,
Citoyen sans patrie,
Et sujet sans devoirs.

Cet ordre merveilleux de la nature entière
N'est qu'un pouvoir aveugle, enfant de la matière,
Un concours incertain d'atômes ramassés.
De cent vieilles erreurs pitoyable mêlange!
Philosophie étrange
Qui fait des insensés!

Parlez, fameux mortels, prodiges de science,
Quand vous aurez détruit mes remords, ma croyance,
Vos systêmes hardis feront-ils mon bonheur?
L'homme que vous plaignez, cet homme si fragile,
S'il n'est plus d'Evangile,
En sera-t-il meilleur?

Mais si Dieu, l'Esprit-Saint, nous l'a dicté lui-même,
Et si de notre foi cette règle suprême
Doit vaincre au dernier jour vos trompeurs argumens;
Perfides, répondez, quel attentat égale
L'imposture fatale
De vos enseignemens?

Digitized by Google

Je vois déja des traits s'élancer de leurs bouches ;
Qu'ils redoublent leurs cris, ces ennemis farouches,
Que mon cœur ni ma voix n'ont jamais offensés.
Hélas ! je leur pardonne, & malgré leurs injures,
Oui, les races futures
Me vengeront assez.

Je pardonne aux transports de leur fougueuse haine,
Si, parmi les succès dont le vent les entraîne,
A la foi qui s'ébranle il reste des soutiens ;
Et si l'impiété qui subjugue nos Villes,
Du moins dans ces asyles
Laisse encor des Chrétiens.

Ne cessez point de l'être, ô vous, peuple fidèle,
Qui dans vos durs travaux, conservez avec zèle
Cette foi pure & simple, heureux présent des cieux,
Et n'abandonnez point pour d'absurdes chimères,
Du culte de vos pères
Le dépôt précieux.

Le Dieu qu'ils adoroient, est le Dieu qui vous donne
Les moissons de l'été, le nectar de l'automne,
L'herbe de la prairie & le lait des troupeaux ;
Le Dieu qu'ils adoroient, étend sa providence
Jusqu'à la subsistance
Des moindres animaux.

Digitized by Google

C'est lui qui vous exauce au tems de vos alarmes,
Qui fait tomber les flots que demandent vos larmes,
Quand un ciel trop brûlant dessèche nos vallons;
Ou qui retient les eaux dans le sein des nuages,
Quand de trop longs orages
Inondent vos sillons.

C'est lui qui vous apprend à supporter vos peines.
Si le Prince est injuste en ses loix souveraines,
Vous savez que le Ciel tôt ou tard l'en punit;
Vous pleurez en secret les triomphes du vice;
Vous plaignez la justice,
Dont le règne finit.

Au seul Juge infaillible abandonner le reste;
Opposer aux revers une douleur modeste;
Garder la paix du cœur dans les tems orageux;
Ne perdre aucun moment de cette courte vie,
C'est la philosophie
De qui veut être heureux.

C'est la vôtre, habitans de ces bords solitaires,
Qui n'êtes point encor les jouets volontaires
De l'erreur attachée au superbe savoir;
Et qui n'employez pas tant d'inutiles veilles,
A sonder des merveilles
Qu'il vous suffit de voir.

Digitized by Google

Puissent des sentimens que le siècle condamne,
En dépit des complots d'une secte profane,
Vous sauver pour toujours de ses coups meurtriers;
Puissent-ils de vos fils, riche & commun partage,
Habiter d'âge en âge
Vos toits & mes foyers.

Ah! si jamais ces lieux, dont le sort m'intéresse,
Rassemblent les objets de toute ma tendresse,
Une épouse, un enfant, doux trésors de mon cœur!
Quel plaisir de les voir avec vous dans ce temple,
Prendre, donner l'exemple
D'une tendre ferveur.

Nos vœux, nos chants unis retentiront ensemble;
Et le blasphémateur, qui menace & qui tremble,
Semera dans les airs le bruit de ses discours,
En attendant un siècle aux vertus moins funeste,
Qui proscrive & déteste
Les vices de nos jours.

Occupé cependant de mes travaux rustiques,
Dans ce port éloigné des tempêtes publiques,
Je vivrai sans soucis en vivant sans emploi.
Trop heureux que mes jours, si le Ciel me seconde,
Inutiles au monde,
Soient utiles pour moi.

Digitized by Google

ODE SIXIEME.

LA PROVIDENCE, ET LA PHILOSOPHIE.

ET qui ne sait que la nature
A des loix qu'elle suit toujours ;
Qu'une règle uniforme & sûre
Guide sa marche & ses détours :
Que ses plus tristes phénomènes,
Ecueil des recherches humaines,
Sont le jeu des ressorts divers,
Dont le combat & l'harmonie,
Fruits d'une sagesse infinie,
Forment le nœud de l'Univers ?

Qui doute que le seul prestige
D'un instinct superstitieux,
Ne métamorphose en prodige
Tout objet qui surprend nos yeux ?
Mais est-ce assez, esprit volage,
Toi, qui prétends au nom de sage,
Est-ce donc assez, réponds-moi,
Pour ôter à Dieu sa puissance,
Aux élémens l'obéissance,
Aux mortels la crainte & la foi ?

Quoi !

Digitized by Google

Quoi! de la mer épouvantée
Le Créateur, le Souverain,
Qui d'un peu d'argile humectée
A pêtri l'homme dans sa main;
Celui qui parsema d'étoiles
Ces vastes & superbes voiles,
Nocturne pavillon des cieux,
Qui fit ce globe de lumière,
D'où sort pour la nature entière
Un écoulement radieux:

Quoi! ce Maître, à présent esclave
De nos calculs & de nos loix,
Quand sa créature le brave,
Sur elle a perdu tous ses droits!
Du monde architecte peu libre,
S'il en a fixé l'équilibre,
C'est pour en dépendre à jamais;
Enchaîné dans son rang suprême,
Froid contemplateur de lui-même,
Et des ouvrages qu'il a faits.

Les vrais enfans de la sagesse
Pensoient avec moins de hauteur.
Ils connoissoient trop leur foiblesse,
Et la force de leur auteur.
Pour sa providence éternelle,
Pénétrés d'un respect fidelle,

Ils s'écrioient dans leurs transports,
Que plus elle est impénétrable,
Moins de cet abîme adorable
Nous devons sonder les trésors.

Ces ouvrages du divin Maître,
Tableaux que forment ses crayons,
Nous en parlons sans les connoître (a),
C'est de loin que nous les voyons.
Notre œil les distingue avec peine;
Que dis-je! ma vue incertaine
Craint du soleil les feux perçans.
Il faut, pour que je l'envisage,
Que l'art brise dans leur passage
Des rayons trop éblouissans.

Il n'est que le Chrétien docile
Qui soit philosophe avec fruit.
Il méprise un savoir stérile;
Sa propre ignorance l'instruit.
Errant dans une route obscure,
S'il en gémit, c'est sans murmure,
S'il doute, bientôt il se rend.
Sa foi n'en est point avilie;

(a) *Souvenez-vous que vous ne connoissez point ses ouvrages, dont les hommes ont parlé dans leurs Cantiques. Tous les hommes le voyent, mais chacun ne le regarde que de loin.* Job. Ch. XXXVI, V. 24 & 25.

Digitized by Google

C'est la raison qui s'humilie,
Et son triomphe en est plus grand.

Que ta science est déplorable,
Foible mortel, tu ne peux voir
L'essence d'un objet palpable,
Ni ton esprit la concevoir.
De ton corps la grossière argile,
A l'œil, au tact le plus habile,
A des ressorts qu'elle soustrait;
Et tu veux d'un être invisible,
Que l'essence incompréhensible
Te manifeste son secret!

Mais apprends-nous sur quoi se fonde
Ton raisonnement dépravé.
Le vaste édifice du monde
S'est-il de lui-même élevé?
Qui forma son architecture,
Et ces beautés de la nature
Où n'atteignit jamais notre art?
L'homme enfin, l'homme est-il l'ouvrage
D'un Dieu puissant, infini, sage,
Ou des caprices du hasard?

Non, réponds-tu, je n'ai pu naître
Que par l'œuvre d'un créateur;
Je reconnois ce premier Etre
Qui de l'univers est l'auteur.

Digitized by Google

Tu reconnois ! vaines paroles,
Quand tes opinions frivoles
Gênent sa force & son vouloir.
Est-ce avouer son existence,
Que de nier sa providence,
Et de combattre son pouvoir ?

Tu veux, s'il a créé les causes,
Qu'il observe dans leurs effets,
Les systêmes que tu proposes,
Les combinaisons que tu fais.
Tu ne veux pas que le ciel tonne,
Que des murs tombent, s'il l'ordonne,
Ni que les flots changent de lieu.
Ce sont des œuvres fantastiques,
Que des esprits géométriques
N'accorderont jamais à Dieu.

Il étoit donc moins difficile
D'enfanter l'abîme des eaux,
De rendre la terre fertile,
D'orner les cieux de leurs flambeaux,
Que d'entr'ouvrir les mers profondes,
Pour ensevelir sous leurs ondes
Les menaces de Pharaon ;
Ou d'arrêter dans sa carrière,
Le char brûlant de la lumière
Sur les plaines de Gabaon.

Digitized by Google

Mais quoi ! dans tes inconséquences,
Que me sert d'enfermer tes pas !
Ce n'est point-là ce que tu penses ;
Achève, & ne déguise pas.
Tes erreurs ne sont plus nouvelles ;
Des vieux dogmes que tu rappelles,
Le secret est trop éclairci.
Nos yeux ont percé le mystère,
Et si tu veux être sincère,
Que répondras-tu ? Le voici :

« (*a*) L'homme s'étoit donné des maîtres,
» Que ses rêves avoient formés.
» Des autels, un culte, des Prêtres
» Captivoient les cœurs alarmés.
» Suivant leur mystique langage,
» Un Dieu créa pour notre usage
» Cet univers obéissant ;
» Et l'ame humaine prévenue,

(*a*) Cette strophe & les trois suivantes sont la substance & l'abrégé de tout ce que Lucrèce a écrit contre la providence & la Religion, dans le premier & dans le cinquième Livre de son Poëme.

Humana ante oculos fœdè cum vita jaceret,
In terris oppressa gravi sub relligione....
Quippe etenim jam tum divûm mortalia sæcla
Egregias animo facies vigilante videbant,
Et magis in somnis mirando corporis auctu.... 5. v. 1171.

» D'une providence inconnue
» Servoit le fantôme impuissant.

» Mais un Grec découvrit les routes
» Où la vérité nous conduit ;
» Au-delà des célestes voûtes
» L'ardent philosophe la suit.
» L'esprit hardi qui nous éclaire,
» De l'opinion populaire
» A déchiré le vil bandeau :
» Du monde il connoît l'origine,
» Et de cette obscure machine
» Nos mains ont levé le rideau.

Et simul in somnis quia multa & mira videbant
Efficere, & nullum capere ipsos inde dolorem... 5. v. 1183.

Primùm graius homo mortales tollere contra
Est oculos ausus. . . .
Ergo vivida vis animi pervicit, & extra
Processit longè flammantia mœnia mundi ;
Atque omne immensum peragravit mente, animoque,
Unde refert nobis victor quid posset oriri,
Quid nequeat, finita potestas denique cuique
Quanam sit ratione, atque altè terminus hærens. 1. v. 67.

Ducere porro hominum causâ voluisse parare 5. v. 157 & seq.
Præclaram mundi naturam, propterea que
Id laudabile opus divûm laudare decere....
Sollicitare suis ullum de sedibus unquam,
Nec verbis vexare, & ab imo evertere summam ?

Digitized by Google

» Du soleil la sphère embrasée,
» Des nuits l'astre brillant & doux,
» Les vents, la pluie & la rosée
» Dans les cieux semblent faits pour nous.
» Aussi-tôt les mortels timides
» Ont mis, adorateurs stupides,
» La Divinité dans les cieux :
» Dignes préjugés de la terre,
» Qui croit au seul bruit du tonnerre
» Que l'air est le palais des Dieux.

» Nous avons délivré les hommes
» Du joug des superstitions,
» Et malgré la foudre nous sommes
» Les précepteurs des nations.
» La Religion subjuguée,
» Sur la terre trop fatiguée,

Cætera de genere hoc adfingere & addere, Memmi,
Desipere est; quid enim immortalibus atque beatis
Gratia nostra quæat largirier emolumenti
Ut nostrâ quicquam causâ gerere aggrediantur?

In cœloque deûm sedes & templa locarunt,
Per cœlum volui quia sol & luna videntur;
Luna, dies, & nox, & noctis signa serena,
Noctivagæque faces cœli, flammæque volantes,
Nubila, ros, imbres, nix, venti, fulmina, grando,
Et rapidi fremitus, & murmura magna minarum.

Digitized by Google

» Ne répandra plus ses excès.
» Comme le corps l'ame est mortelle ;
» Tout meurt, tout finit avec elle,
» Hors la gloire de nos succès ».

Telle est la doctrine perverse,
O sophistes pernicieux,
Qu'adroitement votre art disperse
Dans des écrits mystérieux.
Ainsi des Sybilles antiques,
Les délires énigmatiques
Enfantoient ces oracles vains,
Que sur des feuilles vagabondes,
Les vents sous des roches profondes,
Mêloient pour tromper les humains.

Mais ce n'est point assez d'instruire
Vos élèves respectueux ;
Ce n'est point assez de séduire
Des cœurs autrefois vertueux.
S'il vous reste quelque teinture
De ces sentimens de droiture,

O genus infelix humanum, talia divis
Cùm tribuit facta, atque iras adjunxit acerbas ! 5. v. 1190.

Quare religio pedibus subjecta vicissim 1. v. 78.
Obteritur. Nos exæquat victoria cœlo.

Digitized by Google

Dans votre école tant vantés,
Il faudroit au moins pour sa gloire,
Que votre exemple apprît à croire
Les dogmes par elle inventés.

Les croyez-vous ? Parlez sans feinte ;
Votre esprit est-il convaincu ?
Vos Lucrèces, exempts de crainte,
Meurent-ils comme ils ont vécu ?
Approchons de ces lits funèbres,
Où des incrédules célèbres
Vont enfin terminer leur sort.
Héros de la philosophie,
Voyons leurs adieux à la vie,
Et leur dernier pas vers la mort.

Où suis-je ! quels transports horribles !
Quels cris ! quels discours insensés !
Cherchons des objets moins terribles,
Celui-là nous en dit assez.
Ici, d'un mourant plus tranquile
Je vois sous un œil immobile,
Les remords cuisans & la peur ;
Mais il expire avec décence,
Et de la secte qui l'encense,
Il accroît l'orgueil & l'erreur.

D'une indifférence affectée
Un autre étale les apprêts.

TAYLOR INST. OXFORD
Digitized by Google

Que cette constance empruntée
Cache d'efforts & de regrets !
Aveugle & foible créature,
Qui croit par sa vaine imposture,
De la mort tromper le regard,
Et qui se trompant la première,
Arrive à son heure dernière,
Ouvre alors les yeux, mais trop tard.

O sainte & juste Providence,
Dans tous ces différens tableaux,
Tu nous dépeins de ta puissance
Les prodiges toujours nouveaux.
L'incrédule qui la blasphème,
Le Chrétien résigné qui l'aime,
Lui sont également soumis ;
Et de son pouvoir invincible,
Jamais l'effet n'est si visible
Qu'à la mort de tes ennemis.

Leur mort, leur vie & leurs ouvrages,
Tout contr'eux dépose pour toi.
Leurs sophismes sont des suffrages
Qui confirment encor ta loi.
La nature, ton interprète,
En cent langages leur répète,
Qu'un jour tes droits seront vengés ;
Et qu'il est un trône suprême,
Où par la sagesse elle-même
Les philosophes sont jugés.

Digitized by Google

ODE SEPTIEME.

LE TRIOMPHE DE LA CROIX.

VOICI les étendards du Souverain du monde,
Par qui l'enfer, la mort, le péché sont détruits:
Voici l'arbre sacré, dont la tige féconde
Nous promet tant de fruits.

O Croix, unique espoir dans le sein des disgraces,
Qui soutiens la foiblesse & dissipes l'effroi,
Le sang d'un Dieu, le sang dont tu portes les traces,
A donc coulé pour moi.

Jadis vil instrument des plus cruels supplices,
Aujourd'hui le plus noble & le plus grand des biens,
Tu calmes les tourmens, & tu fais les délices
Des cœurs vraiment chrétiens.

Si dans ces jours de deuil nous répandons des larmes,
Ton aspect consolant tempère nos douleurs.
Nous pleurons: mais hélas! que d'ineffables charmes
Nous trouvons dans ces pleurs!

Nous pleurons sur des maux qui ferment nos blessures;
La victime qui meurt, nous sauve de la mort.

Digitized by Google

Le Créateur s'immole, & veut des créatures
Subir le triste sort.

O Croix de mon Sauveur, à l'instant qu'il expire,
Le salut des mortels sur ton bois est écrit.
De ses sanglantes mains, en mourant, il déchire
L'arrêt qui nous proscrit.

C'est le trône sublime où son règne commence,
Règne qu'un Roi prophète annonçoit dans ses vers.
D'un esclavage affreux, c'est-là que sa puissance
Rachète l'univers.

Fidèle protecteur des captifs qu'il délivre,
Il nous aide lui-même à pratiquer ses loix;
Il marche devant nous: mais il faut pour le suivre,
S'attacher à sa Croix.

Gage de ses faveurs, Croix sainte, Croix auguste,
C'est à toi désormais que mon ame a recours.
Le pécheur se prosterne à tes pieds, & le juste
Réclame ton secours.

Heureux qui de la chair étouffant les murmures,
Vient chercher dans tes bras, d'un cœur humble & soumis,
Le frein des passions, le pardon des injures,
L'amour des ennemis!

Digitized by Google

Heureux qui, plein de foi, t'embrasse avec courage,
Au milieu de l'opprobre & des afflictions ;
Qui souffre sans aigreur l'injustice, l'outrage,
Et les dérisions !

Courbe mes volontés sous ton poids salutaire.
Qui mérite si peu ne sauroit trop souffrir.
Pour moi, dans mon exil, sois la Croix du Calvaire,
J'y dois vivre & mourir.

Mais deviens à ma mort un signe de victoire ;
Sois alors triomphante, ô Croix de mon Sauveur.
Ouvre-moi le séjour de l'immortelle gloire
Et du parfait bonheur.

ODE HUITIEME.

LE TRIOMPHE DE LA RELIGION,

AUX CARMELITES DE SAINT-DENYS.

QUELLE est cette illustre mortelle
Qu'environne tant de grandeur ?
Les lys de nos Rois autour d'elle,
L'embellissent de leur splendeur.
La terre admire, le Ciel s'ouvre,
Toute sa gloire se découvre

Digitized by Google

Aux yeux des mortels éblouis ;
Les voix des Anges se confondent,
Et du haut des airs nous répondent,
C'est la fille de saint Louis.

Mais que vois-je ! ces diadêmes
Qui sur son front étoient liés,
Les marques des honneurs suprêmes,
Les sceptres tombent à ses piés.
Est-ce un sacrifice, une fête
Qui pour elle en ce jour s'apprête,
Et qui l'appelle dans ce lieu ?
C'est son triomphe qu'on prépare :
Son triomphe ! hélas ! je m'égare,
C'est le tien plutôt, ô mon Dieu.

Elle ne vit que des couronnes
Quand elle entra dans le berceau ;
Mais de celle que tu lui donnes,
Combien l'éclat est-il plus beau !
Dans la demeure où tu l'enchaînes,
L'attrait des puissances humaines
A ses regards ne brille plus.
Son trône est dans le sanctuaire ;
Tu la couvres de ton suaire,
C'est la pourpre de tes élus.

C'est le voile de ton épouse,
Nom si cher & si glorieux.

Digitized by Google

Elle ne fut jamais jalouse
Que de ce titre précieux.
Son cœur dès sa tendre jeunesse,
En secret s'immoloit sans cesse
Dans les délices de la Cour.
C'est l'écueil d'une ame chrétienne,
Et ce fut le Temple où la sienne
Se vouoit à toi sans retour.

Ce n'est point à vous, Vierge auguste,
Que j'ose adresser mes accens.
Quel hommage seroit plus juste !
Quels devoirs plus intéressans !
Mais tout éloge vous offense ;
Je dois respecter en silence
L'humilité de votre cœur.
Autrefois fille de mon Maître,
Désormais vous ne voulez être
Que la servante du Seigneur.

C'est à vous que parle mon zèle,
Chrétiens, que cet exemple instruit,
Peuple encor foible, mais fidèle,
Hâtez-vous d'en tirer le fruit.
Mortels, qui n'êtes qu'à l'aurore
Du jour que le ciel fait éclore
Pour guérir vos infirmités :
Et vous, qui soumis à la grace,

Digitized by Google

Suivez moins lentement sa trace,
Accourez, voyez, imitez.

Que ce trait de la providence
Relève les cœurs abattus.
Quel miracle de sa puissance,
Pour encourager les vertus !
Dans un siècle qui les condamne,
Dans un siècle ennemi profane
Des maisons saintes, de leurs loix,
Malgré la Cour, malgré la Ville,
Un Cloître obscur devient l'asyle
De la fille de tant de Rois.

Roi si chéri, père si tendre,
Le Ciel la dérobe à vos vœux.
Mais l'un à l'autre il veut vous rendre
Dans un séjour bien plus heureux.
Pendant que vos longues années,
Toujours paisibles, fortunées,
Nous feront aimer votre loi,
A la souveraine Justice,
Elle offrira son sacrifice
Et pour la France & pour la foi.

La foi, cette foi de nos pères
Depuis Clovis jusques à vous,

De

De ses larmes les plus amères
Arrose aujourd'hui vos genoux.
Gravée avec des traits de flamme,
Elle vit au fond de votre ame,
Et vous suivra dans le tombeau.
Ne souffrez pas qu'en votre empire,
Par-tout on se ligue, on conspire,
Pour en éteindre le flambeau.

De l'horrible philosophie
Qui fait des ravages mortels,
Le système se fortifie
Sur la ruine des autels.
Sappés par des projets sinistres,
Bientôt privés de leurs Ministres,
Ils n'ont que vous seul pour appui.
Dieu vous a remis son tonnerre;
Vous régnez par lui sur la terre,
Mais vous devez régner pour lui.

Digitized by Google

PARAPHRASE

DE L'ORAISON DOMINICALE.

ETERNEL & céleste Roi,
Qui veux être appellé du tendre nom de père,
Juge encor plus doux que sevère,
Je me jette en tes bras, seul asyle pour moi.

Sous ton auguste nom que la terre fléchisse;
Que ton royaume s'ouvre aux pénibles efforts
Des cœurs guidés par ta justice;
Et que ta volonté comme au Ciel s'accomplisse
Sur les vivans & sur les morts.

Si tu permets, hélas! que l'injuste & l'impie
Méconnoissent tes loix, profanent tes autels;
Si de leur audace impunie
Le succès doit long-tems aveugler les mortels:

Adorons tes desseins dans un humble silence;
La douceur te fléchit, le murmure t'offense.
Ces maux qu'avec effroi nous voyons s'aggraver,
Sont des coups de ta providence
Pour punir nos forfaits ou pour nous éprouver.

Digitized by Google

Mais que ta grace au moins ranime & fortifie,
De ton culte outragé, les soutiens généreux.
Donne à leurs besoins, à leurs vœux
Ce pain qui nourrit l'ame (a) & qui la purifie;
Ce pain, gage assuré d'une immortelle vie,
S'il trouve dans nos cœurs, par un juste retour,
La foi, le repentir & le sincère amour.

Seigneur, à ta pitié mon ame s'abandonne :
Fais grace aux attentats qu'envers toi j'ai commis.
Je pardonne à mon tour, oui, mon Dieu, je pardonne
A mes plus cruels ennemis.

De tant d'hommes pervers je ne crains point la haine.
Je crains une fureur cent fois plus inhumaine,
Un monstre dévorant qui veille autour de moi.
Dans les rudes combats qu'il me livre sans cesse,
Dans les embûches qu'il me dresse,

(a) Plusieurs Pères de l'Eglise ont pensé que ces mots de l'Oraison dominicale, *donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien*, signifioient la communion fréquente ou quotidienne. Saint Cyprien, expliquant ces mêmes mots dans son livre de l'Oraison, dit *qu'ils se peuvent entendre simplement du pain ordinaire, & spirituellement de Jesus-Christ qui est notre pain de vie.*

Digitized by Google

Soutiens, ô Dieu puissant, mon courage & ma foi.
Qui me guérira s'il me blesse ?
Sans toi je ne suis que foiblesse,
Je n'ai de force qu'avec toi.

Fin du Livre quatrième.

Digitized by Google

ÉPITRES.

LIVRE PREMIER.

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉPITRES.

LIVRE PREMIER.

ÉPITRE PREMIERE.

A POLHYMNIE.

AINSI tu m'accusois des lenteurs de ma Muse ;
Ainsi, des bords heureux où tout plaît, tout amuse,
Tu pensois que le charme étendu jusqu'à moi,
M'inspireroit encor des vers dignes de toi.
Hélas ! ce tems n'est plus, aimable Polhymnie,
Où le son de ta voix allumoit mon génie.
Des longs ennuis du cœur l'esprit se sent toujours ;
L'esprit comme le corps a besoin de beaux jours.

Pour toi, dont le printems sans ombre & sans nuage,
D'un calme invariable est l'assuré présage,
Qui goûtes sous les loix de l'hymen le plus doux,
Le bonheur de charmer & d'aimer ton époux ;
Suis le noble penchant qui t'entraîne & t'inspire ;
Gouverne le pinceau, le compas & la lyre ;

Digitized by Google

Et qu'aux lieux fortunés qu'éclairent tes regards,
Chaque jour qui te luit, soit la fête des arts.

Que ne puis-je avec toi, libre d'inquiétude,
Aux portes de Paris chercher la solitude !
Là, tu vois sous tes yeux ce séjour si vanté,
Pays de l'esclavage & de la liberté.
Temple dont l'intérêt est la première idole;
Assemblage confus d'utile & de frivole;
Mer féconde en écueils, & qui du même effort
Engloutit une barque, & conduit l'autre au port.

Je serois ce Berger, qui des monts de Sicile,
Contemple sur les flots d'une mer indocile,
Ce peuple d'insensés, dont les destins errans
Suivent le cours de l'onde & le souffle des vents.

Heureux qui près de toi, dans un champêtre asyle,
Se nourrit des douceurs d'une étude tranquile,
Et qui peut avec art, ménageant ses loisirs,
Associer ses goûts à tes savans plaisirs !

Quel transport te conduit dans ce bois solitaire ?
Euterpe t'accompagne & trahit le mystère;
Accourons, admirons ces sublimes concerts.
Ta voix & tes accords forment de nouveaux airs,
Cet instrument sonore, ame de l'harmonie,
Fait briller sous tes doigts la France & l'Ausonie;

Digitized by Google

Et c'est-là que..... paré de tes attraits,
Renaîtra dans tes mains pour ne mourir jamais.
Mes vers suivront tes chants au Temple de mémoire,
Et j'ai dans tes succès les garans de ma gloire.

Mais la nuit de son voile a couvert ce séjour;
Comus répand ses dons & t'appelle à son tour.
Quels feux ont éclairé ce sallon délectable!
La liberté, les ris environnent la table.
Que d'entretiens charmans! Une aimable gaîté
Rend plus vive, embellit la tendre volupté.
L'esprit, les traits légers volent de bouche en bouche,
La dispute bruyante & son aigreur farouche,
La satyre au front noir, au regard furieux,
De la société poison contagieux,
Dans les amusemens des fêtes les plus vives,
N'infectèrent jamais le cœur de vos convives.

Et toi, dont la présence anime ce repas,
Nouvel Anacréon, que tes vers ont d'appas!
Vas-tu pour nous ravir, dégagé de ta chaîne,
Soupirer, en buvant, la perte de Clymène?
Quel charme pour des cœurs dont les nœuds sont rompus,
De s'attendrir des maux qu'ils ne ressentent plus!

Dieu des buveurs, voici le moment de ta fête;
Le signal est donné, ton triomphe s'apprête
Au bruit de ce bouchon qui vient de s'envoler.
Dans ce cristal brillant, que j'aime à voir couler

Digitized by Google

Ce vin limpide & frais que la Marne a vu naître,
Sa mousse petiller, blanchir & disparoître!
De ton nectar fameux ne vante plus le prix,
Philosophe entouré des Amours & des Ris;
Aï (*a*) mieux que Falerne eût égayé ta veine:
La Champagne manquoit aux soupers de Mécène.

Enfin, l'Orient brille, & de la sombre Nuit,
Loin des portes du Jour l'humide char s'enfuit.
Déja dans nos jardins éveillé par l'Aurore,
Le Zéphir rend la vie & les couleurs à Flore,
Terminez vos plaisirs dans les bras du repos;
Le sommeil vous attend sur des lits de pavots.

O des plus beaux objets agréables images,
Pourquoi me suivez-vous dans ces climats sauvages (*b*)?
Fuyez; de mon destin je dois subir la loi:
Polhymnie est heureuse, & c'est assez pour moi.
Triomphe, Polhymnie, & goûte sans allarmes
Ces jours dus à ton cœur, ces jours dus à tes charmes;
Ils se suivent sans cesse, & malgré les jaloux,
L'Aurore les ramène & plus purs & plus doux.
Pour toi, mon amitié n'a plus de vœux à faire.
Que le sort désormais me soit toujours contraire;
C'est en vain qu'il se plaît à me persécuter;
Ton bonheur est un bien qu'il ne sauroit m'ôter.

(*a*) Petite ville de Champagne, connue par l'excellence de son vin.

(*b*) Les montagnes d'Auvergne.

Digitized by Google

ÉPITRE SECONDE.

A M. L. D***.

..... Heu steriles veri quibus una quiritem
Vertigo facit! Pers. Sat. 5.

AU milieu de la Cour, tu penses donc à moi ;
Tu connois l'amitié, tu respectes sa loi ;
Ton cœur de tes pareils ignorant les caprices,
Ne suit point leur exemple & déplore leurs vices.
Quoi ! cet âge bouillant, ces jours où la raison
Dans un esprit trop jeune est loin de sa saison,
De tant de soins divers les changemens rapides,
Te permettent des goûts plus purs & plus solides !
De la sincérité fidèle partisan,
Tu conserves l'ami sous l'air du Courtisan ;
Dans le sein des plaisirs tu jouis de toi-même,
Vertueux sans effort, & sage sans système.

Je sais que la Nature avare en ses présens,
Ne t'a point épargné ses regards bienfaisans.
Mes yeux ont vu l'éclat de ta première aurore ;
J'ai vu de ton printems les premiers fruits éclore.
Mais combien de mortels furent favorisés
De ces dons précieux à d'autres refusés !

Digitized by Google

Combien dès le berceau flattoient notre espérance,
Dont l'indigne jeunesse a démenti l'enfance ;
Et qui, grace aux efforts de leurs adulateurs,
Changent en un seul jour d'esprit, d'ame & de mœurs !
La vertu chez les Grands est souvent étrangère ;
C'est un fruit transplanté qui bientôt dégénère ;
Une fleur qui n'est plus sous l'aîle du Zéphir,
Et que les Aquilons se hâtent de flétrir.

Le jeune Ligdamis commence sa carrière.
De l'école bruyante il quitte la poussière ;
De Rollin, de Porée élève renommé,
Quel sera le succès des soins qui l'ont formé ?
Bientôt aux vifs transports d'un âge frénétique,
Se joignent les travers de l'orgueil domestique.
D'abord à ses regards on offre les tableaux
D'une suite d'aïeux véritables ou faux.
Vous sortez, lui dit-on, du sang le plus illustre.
A sa seule noblesse un homme doit son lustre ;
La vôtre cède à peine à celle des Bourbons.
Qui sait si sur la foi d'un vain rapport de noms,
Tel n'ose point porter ses folles conjectures,
Jusques à comparer des chimères obscures,
Et le fatras douteux de ses vieux parchemins,
Aux fastes éclatans de trente Souverains ?

Que ce peuple est sensé, chez qui de vaines fables
Ne font point la grandeur de mortels méprisables !

Digitized by Google

Auprès de ses Sultans un fat impérieux
N'usurpe point le rang des Visirs ses aïeux.
Malheureux les Etats où les honneurs des pères
Sont de leurs lâches fils les biens héréditaires.
De moins tristes abus armoient ta sombre humeur,
O des vices de Rome implacable censeur !
Quel trésor pour ta verve, & quel champ pour médire !
Je laisse à tes pareils la mordante satyre ;
Jamais son fiel cuisant, versé sur mes pinceaux,
N'a terni les couleurs dont je peins mes tableaux.
Mon cœur n'est dévoré de haine ni d'envie.
Et qu'importe après tout à ma philosophie,
Que l'honneur des Guerriers, morts dans les champs d'Ivri,
Par des neveux sans gloire ici-bas soit flétri ?
Respectons le repos de leurs cendres sacrées ;
Et laissons aux enfers leurs ombres révérées,
Par des cris impuissans, par d'inutiles pleurs,
Reprocher au destin de pareils successeurs.

Arrête, me dis-tu, tes plaintes sont amères ;
Ta Muse pour ce siècle a des mœurs trop sévères,
Attends des jours plus purs & des tems plus heureux.
On peut être sincère, aimable, généreux,
Fidèle à ses amis, sans forcer des murailles,
Sans coucher au bihouac, ni gagner des batailles.
D'accord, pour un mortel né dans l'ordre commun.
Mais la haute naissance est un rang importun ;

Digitized by Google

Elle impose aux grands noms un tribut difficile.
Il faut être Pyrrhus, quand on est fils d'Achille.

Si le fils d'un héros n'en a pas la valeur ;
S'il s'abandonne au luxe, & renonce à l'honneur,
Croirai-je, quand il perd le soin de sa mémoire,
Qu'il donne à l'amitié ce qu'il ôte à la gloire !
Cherche-t-on la franchise & la solidité
Dans un esprit frivole, & dans un cœur gâté !
C'est vouloir qu'un terrein, dont l'arène légère
N'a su produire encor que la triste fougère,
Se change tout-à-coup en des sillons dorés,
Où brillent de Cérès les dons inespérés.

Un Courtisan sans doute est maître en l'art de plaire.
Grand aux yeux des petits, idole du vulgaire,
Il étale avec grace & dans leur plus beau jour,
Les charmes séduisans des héros de la Cour,
Ce langage, ce ton singulier & facile,
Qu'imitent sans succès les cercles de la Ville.
Mais cet extérieur, dont notre œil est ravi,
Des qualités de l'ame est-il toujours suivi ?
Non : ne vous fiez pas à de vaines caresses ;
Fuyez des cœurs ouverts à toutes les foiblesses.

Vains conseils ! l'homme est né victime de l'erreur,
Il ne touche, ne voit que l'écorce ou la fleur.
Neptune compteroit sur les humides plaines
Peu d'Ulysses vainqueurs des chansons des Syrènes.

Digitized by Google

Ce jeune nourrisson des Muses & des arts,
Va bientôt du Public attirer les regards;
Dans un âge ingénu, trop facile à séduire,
Quel ami bienfaisant prend soin de le conduire?
De brillans protecteurs l'appellent à la Cour.
Ah! que je crains pour lui ce dangereux séjour!
Là, prodiguant les noms de Colbert, de Mécène,
Sa Muse qu'éblouit le succès de sa veine,
Répand à pleines mains dans de profanes lieux,
Le parfum d'un encens qui n'appartient qu'aux Dieux.

Non que jamais l'esprit, les talens, la science,
Doivent nous inspirer une sotte arrogance.
Je méprise ce fou (*a*), dont l'orgueil sans pareil,
Au vainqueur des Thébains dispute le soleil;
Ou ce pédant grossier (*b*), dont le faste sauvage
Veut qu'un fils d'Empereur vienne lui rendre hommage.

Les devoirs sont le nœud de la société,
Et ce nœud par le sage est toujours respecté.
Reconnoissez des Grands le pouvoir légitime.
S'ils ont par leurs vertus subjugué votre estime,
S'ils sont sensibles, vrais, s'ils ne sont point ingrats,
Aimez-les, j'y consens, mais ne les servez pas.

(*a*) Diogène.
(*b*) Apollone de Chalcis.

Digitized by Google

S'ils veulent des autels, en serez-vous les Prêtres?
Ne multiplions pas le nombre de nos Maîtres;
Et c'est assez pour l'homme, esclave audacieux,
D'obéir à des Rois, & d'adorer des Dieux.

Je t'entretiens, ami, de tes propres pensées,
Que mes crayons peut-être ont foiblement tracées.
Ton illustre naissance, & le rang que tu tiens,
Ne sont, même à tes yeux, que de stériles biens.
Le sort les distribue, un revers les enlève.
Notre course ici-bas si promptement s'achève!
Qu'importent des honneurs un instant possédés,
Des rangs par le caprice & sans choix accordés?
Qu'ajoutent-ils à l'homme? Un fardeau qui l'accable,
Des desirs dont l'excès le rend plus misérable,
Un esprit sans douceur, une ame sans pitié,
L'orgueil & le dédain, fléaux de l'amitié.

N'ayons que des amis qui soient flattés de l'être,
Qui sachent nous aider, nous servir, nous connoître.
Je plains ces hommes vils, au cœur foible, impuissant,
Que la nature fit esclaves en naissant;
Dont les Grands sont les Dieux, les Rois & les arbitres,
Malheureux de n'aimer que des noms & des titres.
La grandeur est dans l'ame, & qui la cherche ailleurs,
Dispute à la vertu ses droits & ses honneurs.
La vertu seule exige un hommage fidelle;
L'homme n'est estimable & n'est grand que par elle.

ÉPITRE

Digitized by Google

ÉPITRE TROISIEME.

A DAMON.

Nullius addictus jurare in verba magistri,
Et mihi res, non me rebus submittere conor.
Horat. Epist. 1, Lib. 1.

D'UN cynique mortel que l'audace fut vaine !
De fou présomptueux j'ai traité Diogène ;
Il l'étoit en effet ; mais ce fou quelquefois
Donnoit à la raison de la force & du poids.
Oublions un moment le ridicule asyle
D'où sur le monde entier il exhaloit sa bile,
Et courons avec lui, la lanterne à la main,
Chercher un homme seul dans tout le genre humain.

Réponds-moi, lui dit-on, Philosophe bizarre,
Quel est donc ce mortel si précieux, si rare ?
Est-ce un Roi sans flatteurs, un Guerrier modéré,
Un Juge incorruptible, un Prélat éclairé ?
Non ; leurs pareils encor nous offrent des modèles
De cœurs droits, vertueux, à leur devoir fidèles.
Celui que nous cherchons, c'est l'homme dégagé
Des vulgaires erreurs, des loix du préjugé ;
Qui dans ses passions garde un sûr équilibre ;
Dont l'ame est immuable, & l'esprit toujours libre.

Digitized by Google

Ce portrait t'intéresse, il t'émeut, je le voi.
Enfin, l'homme est trouvé. Quel est-il donc? C'est toi.
Toi, qui dans les douceurs d'une volupté pure,
Ris des traits émoussés de la satyre obscure;
Ennemi des méchans, mais sans fiel ni courroux;
Juge sans passion des sages & des fous,
Et qui pèses les biens & les maux de la vie,
Au poids toujours égal de ta philosophie.
Les arts & les talens partagent tes loisirs.
Dans ta propre raison tu puises tes plaisirs.
Les sentimens d'autrui ne font pas ta science;
Et tu plains ces mortels, dont la triste indigence,
Pour connoître & pour voir, pour sentir, pour juger,
Emprunte le secours d'un organe étranger.

Que le nombre en est grand! & quelle multitude
D'esprits étroits, rampans, nés pour la servitude!
Le préjugé vainqueur est leur loi, leur flambeau.
Des mains de la nature il les prend au berceau,
Abuse leur enfance, éblouit leur jeunesse,
Les trompe en l'âge mûr, les berce en la vieillesse,
Et les remet enfin dans les bras de la mort,
Enfans, comme ils l'étoient en commençant leur sort.
Ah! quand finira-t-il cet empire frivole?
Quand tombera l'autel de cette vieille idole?

Quoi! me dit ce censeur, qui d'un œil envieux
Voit l'essor du génie, & le perd dans les cieux,

Digitized by Google

Compterons-nous pour rien, novateurs que nous sommes,
L'unanime concours des écrits & des hommes ?
Tu crois anéantir des préjugés reçus ?
Laissons-là des projets que l'orgueil a conçus,
Marchons avec la foule, & suivons les usages.
Pourquoi se distinguer ? Nos pères étoient sages ;
Ils ont pensé pour nous, & tout est éclairci.
On a pensé pour toi, que fais-tu donc ici ?
Va brouter l'herbe aux champs, homme indigne de l'être,
Des autres animaux, va, tu n'es plus le maître ;
De leur instinct grossier suis l'appétit honteux ;
Bois, mange, dors, végète, & meurs après comme eux.

Aveuglement fatal ! quoi ! ton ame insensible
Aux traits de la lumière est-elle inaccessible ?
Dans la plaine des airs quand l'aurore te luit,
Au fond d'un antre creux vas-tu chercher la nuit ?
Si toujours l'univers, de ses erreurs esclave,
Eût langui comme toi dans leur ignoble entrave,
Quel progrès parmi nous eût donc fait la raison ?
Le Noble à peine encor sauroit tracer son nom.
Des Docteurs ignorans, des Prêtres incommodes
S'armeroient d'anathême au seul nom d'antipodes,
Et ce globe de feu, dont les rayons divers
Se répandent par-tout du sein de l'univers,
Loin du centre commun, planète reculée,
Tourneroit à nos yeux sous la voûte étoilée.
La nature se plaît à former quelquefois

Digitized by Google

Des esprits fiers, hardis, nés pour donner des loix,
De la seule raison reconnoissant l'empire,
Ils ont la force & l'art de penser & d'instruire.
C'est par eux que le monde, en ce tems moins obscur,
Sort de sa longue enfance, & touche à l'âge mûr.
Tout esprit endormi dans un vil esclavage,
Perd de ses attributs le pouvoir & l'usage;
C'est l'avare qui craint d'entamer son trésor,
Et qui meurt indigent parmi des monceaux d'or.
Sais-tu conduire un char? vole dans la carrière;
Laisse le peuple oisif attendre à la barrière.
O combien de talens dans la foule éclipsés,
De vertus dans la fange, & d'hommes déplacés!
Aux champs de Mars ton père a montré son audace,
Toi, son fils, mais poltron, tu dois suivre sa trace.
Ce Juge a consumé ses jours au cabinet,
On veut que ses enfans arborent le bonnet.
Non, la nature est libre, & tout mortel s'abuse,
Qui voudroit la plier au joug qu'elle refuse.
Vous voyez ce Guerrier, qui dans un choc ardent,
Eluda la mêlée en homme très-prudent,
Il auroit au Palais signalé sa droiture;
Et ce beau Sénateur à blonde chevelure,
Qui sur les fleurs de lys a toujours sommeillé,
Sous Villars, sous Barwich peut-être auroit brillé.
Traîner avec ennui sa pénible existence,
Fouler sans cesse aux pieds vertu, devoir, décence,
C'est l'écueil d'un état où l'on fut engagé,

Digitized by Google

Moins par son propre choix que par le préjugé.
De tous les maux qu'il fait, cher Damon, c'est le pire.

Loin de nous la bassesse & l'orgueil qu'il inspire.
Soyons de notre esprit les seuls législateurs.
Vivons libres du moins dans le fond de nos cœurs :
C'est le trône de l'homme ; il règne quand il pense.
L'ame est un être pur, fait pour l'indépendance ;
Qui veut l'assujettir en brise les ressorts,
Et lui fait partager les disgraces du corps.
Jugeons, examinons, c'est-là notre appanage.
Cherchons la vérité dans son épais nuage ;
Mais que par la raison nos doutes soient bornés
Aux objets que le ciel nous a subordonnés.
Qu'ils ne s'élèvent pas jusqu'au Maître suprême.
Dans l'audace ou l'effroi l'homme est toujours extrême.
Hardi dans ses discours, & prompt à se troubler,
Tel ne croit pas en Dieu qu'un rêve a fait trembler.
Que dis-je ! ne croit pas, il voudroit ne pas croire.
Ton Lucrèce (*a*) à la main, tu vantes ta victoire,
Philosophe superbe ; ah ! malgré tes efforts,
Dans le fond de ton cœur, va, je lis tes remords.

(*a*) Lisez cette tirade, dont les vers sont si beaux, & l'impiété si outrée.

Humana ante oculos fœdè cum vita jaceret....
Quare relligio pedibus subjecta vicissim
Obteritur : nos exæquat victoria cœlo.

Lucretius, Lib. 1.

Digitized by Google

Tu plains arrogamment du haut de ta sagesse,
De nos esprits trompés la crédule foiblesse.
Mais d'un mortel docile à la divine loi,
Et qui sans raisonnner soumet son cœur, sa foi,
Qui baise avec respect les traces de ses pères,
L'humble simplicité fait honte à tes chimères.
Si c'est un préjugé dans l'enfance conçu,
Puissions-nous, tel qu'alors notre esprit l'a reçu,
Conserver ce dépôt jusqu'à l'heure dernière,
Qui sur nos préjugés portera la lumière.
Nous saurons dans ce jour à quoi l'esprit nous sert,
Ce que l'on gagne à croire, ou bien ce qu'on y perd.

J'aimerois mieux ce fou qui dans ses doctes songes,
Change des faits certains en autant de mensonges,
Anéantit histoire, écrits, autorités,
Détruit également erreurs & vérités.
De ses rêves, dit-on, l'assemblage baroque
N'attaque rien de grave, une ville, une époque,
Un type de médaille, un vers grec ou latin;
Le chantre de Turnus fut un Bénédictin:
Nous trouvons des Romains le prétendu lyrique
Sous le froc noir & blanc que portoit Dominique.
C'est de problêmes vains étourdir son Lecteur,
Des petites-maisons c'est être le Docteur,
Je l'avoue. Eh! qu'importe, au prix de ces blasphêmes,
Dont les sages du tems ont orné leurs systêmes;

Digitized by Google

Au prix de ces écarts que le peuple confond
Avec les fruits plus mûrs d'un jugement profond ?

O mortels, ô François, quelle philosophie
Vous prête le secours de sa lumière impie !
Quelle doctrine affreuse infecte vos écrits,
Et de quels préjugés guérit-on nos esprits !
Celui-ci de la foi veut que je m'affranchisse ;
Celui-là, que mon ame avec mon corps périsse ;
Cet autre a découvert pour réformer nos cœurs,
Une morale neuve, & de nouvelles mœurs.
Et vous, à nos autels qui déclarez la guerre,
Trop fameux Ecrivains, précepteurs de la terre,
Ne croyez pas qu'un zèle inquiet ou jaloux,
Par la haine échauffé, m'anime contre vous.
J'admire vos talens en leur donnant des larmes ;
Vos vers ont de l'éclat, votre prose a des charmes ;
L'amour du genre-humain par vous est enseigné.
Mais, cruels, quel amour ! de sang il est baigné.
Vous portez le poignard dans le sein de vos frères ;
C'est par vous, inhumains, qu'au fort de leurs misères,
Ils perdent le seul bien qui pût les soutenir,
Le calme du présent, l'espoir de l'avenir.
Ce Dieu que votre erreur invente ou défigure,
Ce Dieu ressuscité des cendres d'Epicure,
N'a point fait les mortels pour invoquer son nom.
Il a vu du même œil saint Louis & Néron.
L'un est sans châtiment, l'autre sans récompense.

Digitized by Google

Vaines illusions de crainte ou d'espérance,
Dé culte, d'équité, de justice, de loi !
Vertueux ou méchant, tout finit avec moi.
Le vol, l'assassinat, l'inceste & l'adultère,
La probité sans tache, & la pudeur austère,
Le crime & l'innocence auront un sort égal,
Le néant, digne prix du bien comme du mal.
C'est où vous menez l'homme, & c'est pour votre élève,
Le terme consolant où sa course s'achève.

Non, trop foible mortel, j'entends tes désaveux;
Tu vas dans ton essor plus loin que tu ne veux.
La soif d'un nom célèbre égara ton génie;
La raison quelque jour guérira ta manie.
Pour tes adorateurs tu n'as que du mépris,
Et je te crois plus sage au moins que tes écrits.

ÉPITRE QUATRIEME.

A M. LE MARQUIS DE....

Toi, que pour mon bonheur les destins ont fait naître,
Dans l'art brillant des vers mon élève & mon maître,
Héros de l'amitié, dans tes charmans portraits,
Ton ami trop flatté ne connoît point ses traits.
D'un éloge enchanteur je dois craindre l'amorce.
Je sais des vrais talens jusqu'où s'étend la force.

Digitized by Google

Un heureux coup d'essai, dont l'éclat nous séduit,
D'un génie éminent n'est pas toujours le fruit :
Souvent la confiance est un dangereux guide.
Tel crut s'asseoir en maître au trône d'Euripide,
Qui retourne confus aux tréteaux de Thespis.
L'art est prostitué, peu remportent le prix.
Melpomène autrefois fit grace à ma jeunesse,
Je sentis du succès l'éblouissante ivresse ;
Mais rentré par prudence au rang des spectateurs,
J'abandonne la scène a de plus grands Acteurs.

Pour toi, disciple aimable & d'Ovide & d'Horace,
Toi, qui d'un pas léger cours les bois du Parnasse,
Les lauriers que ta Muse assemble sur ton front,
Du tems qui flétrit tout, ne craignent point l'affront.
Mais hélas ! tu connois la fâcheuse influence
Qu'un astre malfaisant entretient sur la France.
Tout se croit Bel-esprit : & la prose & les vers
Dans ce siècle fertile inondent l'univers.
Le rapide Lecteur ne sauroit plus suffire
Aux livres enfantés par la fureur d'écrire.
Un seul mois fait éclore une foule d'Auteurs ;
Un beau jour de printems étale moins de fleurs :
Et peut-être à la fin ce mal épidémique
Perdra-t-il des Beaux-Arts l'utile république.
Ce goût si pur, ce goût parmi nous conservé,
Du naufrage prochain peut-il être sauvé ?

Digitized by Google

Rousseau vieillit (a), Rollin termine sa carrière :
De ces astres brillans l'âge éteint la lumière,
Tel est l'ordre du sort, tel est le cours des ans.
La nature s'épuise ou retient ses présens.
Un siècle sans éclat suit un siècle de gloire,
Et le beau n'a qu'un tems ainsi que la victoire.

Le trône des Césars succomba sous l'effort
Des tyrans de l'Asie, & des brigands du Nord.
Des modernes Etats la forme invariable
Affermit tous les jours leur fondement durable.
Mais le pays des arts est toujours menacé,
Triomphant quelquefois, & souvent renversé.
Il est pour eux des Goths, des Huns, & des Vandales,
Des ennemis secrets, des nations rivales,
Des Scythes plus cruels que ceux du Tanaïs.
Nous-mêmes à notre tour nous serons envahis ;
L'incursion menace, & le trouble commence.
Les oracles du goût sont forcés au silence.
Oui, nous verrons bientôt de petits conquérans,
Du Parnasse François audacieux tyrans,
De leurs maîtres fameux proscrire les merveilles,
Et leur orgueil briser le sceptre des Corneilles.

Tels on vit les Romains dans des jours ténébreux,
Du second des Césars dégrader l'âge heureux,

(a) Cette Epître fut faite en 1739.

Digitized by Google

Ensevelir Horace & déterrer Lucile;
Préférer la Pharsale aux beaux vers de Virgile,
Vanter l'esprit guindé du maître de Néron,
Et bâiller sans pudeur en lisant Cicéron.

Déja même la langue, & moins nette, & moins pure,
Rougit de se prêter à la simple nature.
Cette heureuse clarté, son plus solide appui,
Et que l'étranger même admiroit malgré lui,
Cet ordre lumineux, le nombre & la cadence
Semblent abandonner nos vers, notre éloquence.
Le style devient sec, moins nerveux que tendu,
Et pour vouloir trop dire on n'est plus entendu.
Le public désormais fasciné par ses guides,
Ne veut qu'être ébloui par des éclairs rapides;
Amoureux du bizarre, avide du nouveau,
Et pour comble d'erreur, ennemi du vrai beau.

Un Souverain d'Egypte, après de longs voyages,
Voulut à ses Sujets, à ces peuples si sages,
Que le faux merveilleux n'a jamais prévenus,
Présenter deux objets jusqu'alors inconnus.
C'étoit un chameau noir de superbe encolure;
Un homme dont la peau, vrai jeu de la nature,
Réunissoit en soi la blancheur du Germain,
Et l'épais coloris du plus noir Africain.
Le théâtre est orné pour la fête nouvelle;
Le peuple accourt en foule où son maître l'appelle.

Digitized by Google

Que devint ce spectacle à grands frais étalé?
La bête fit horreur, & l'homme fut sifflé.
O Nation sensée, & digne que la Grèce
Ait pris chez toi son goût, ses loix, sa politesse!
Je connois par malheur un siècle & des pays,
Où l'homme & le chameau vaudroient encor leur prix.

Tu vas donc l'habiter ce séjour de prestiges,
Où tant de riens brillans tiennent lieu de prodiges!
D'orgueilleux connoisseurs voudront te pervertir.
A leur goût dépravé crains de t'assujettir.
Ecarte loin de toi ces frivoles systêmes,
Que Dacier & Boileau traiteroient de blasphêmes.
Sois plus doux; mais comme eux, donne aux Grecs, aux Latins,
Le rang qu'il faut céder à leurs écrits divins.
Lis, admire tout haut Virgile, Homère, Horace,
Et ceux qui parmi nous ont marché sur leur trace.
Qui se forme sur eux, peut seul les égaler.
Eux seuls t'enseigneront l'art de leur ressembler.
Eux seuls font leurs pareils. Crois-moi, sans l'Iliade,
Nous aurions Alaric, mais non la Henriade.

Mille autres, des talens ennemis plus grossiers,
Méprisent à la fois l'œuvre & les ouvriers.
N'accusons jamais l'art des fautes de l'artiste;
Le sage est insensible au mépris du sophiste.

Digitized by Google

En dépit des rieurs, en dépit des jaloux,
A la cour, à la ville, ose afficher tes goûts.
La naissance à tes vers ajoute un nouveau lustre;
Mais tes vers à leur tour te rendront plus illustre.
Caresse dans la paix les Muses & les arts,
Nous reverrons trop-tôt le règne affreux de Mars.
Apprens-leur à te suivre au milieu du carnage;
L'Inde avec Camoëns les vit sur son rivage.
Que l'ignorance en vain fasse entendre sa voix;
Un ouvrage admiré vaut les plus beaux exploits.
Sans les vers immortels, les héros de la guerre
Se verroient effacés des fastes de la terre.
Moissonnés par la mort, que laissent après eux
Ces conquérans si fiers, ces Monarques fameux?
Un nom craint dans leur siècle, abhorré dans le nôtre,
Fameux dans leur empire, inconnu dans un autre,
Des exploits contestés, des vices éclatans,
Et des tombeaux détruits par l'injure du tems.
Des chaînes de la mort l'esprit seul nous délivre,
Nous donne un nouvel être & nous aide à revivre.
Oui, je crois que le Dieu qui forma les humains,
Abandonne au néant les œuvres de leurs mains,
Et n'aime à conserver dans son plus bel ouvrage,
Que les traits plus marqués de son auguste image.
Les hommes, qu'il doua des plus rares talens,
Tiennent de lui le droit de triompher des ans.
De la Divinité vive & pure étincelle,
Leur génie échappé de sa prison mortelle,

Digitized by Google

Trente siècles après vit encor parmi nous,
Fait notre étonnement, nos plaisirs les plus doux,
Tout peuple policé reconnoît leur empire.
Les Rois ont beau périr, les hommes se détruire,
En tous lieux, en tout tems, ils trouvent des lecteurs,
Des amis, des sujets (*a*) & des admirateurs.
Ovide respecté dans les déserts de Tomes,
Fait adorer l'esprit aux plus cruels des hommes;
Son autel parmi nous est encore encensé,
Et de son Empereur le trône est renversé.

Poursuis donc sans rougir, vole dans la carrière;
Laisse la sombre envie & l'ignorance altière,
Gémir de tes succès, en rire avec orgueil:
L'animant de la voix, je te suivrai de l'œil.
Tel plus d'un tendre ami, sur les bords de l'Alphée,
Aux Dieux de l'amitié promettoit un trophée,
Et pour le prix des jeux faisoit retentir l'air
De cris à son ami, de vœux à Jupiter.

(*a*) Les grands hommes consacrés par l'admiration unanime de toutes les nations & de tous les siècles, jouissent après leur mort d'une véritable royauté.

Digitized by Google

ÉPITRE CINQUIEME.

A M. L'ABBÉ DE ***,

Missionnaire Apostolique dans les Indes & à la Chine.

O Toi qui meurs au monde & qui vis pour ton Dieu,
Illustre & cher ami, dont je reçois l'adieu,
Toi dont l'esprit sublime à la grace s'immole,
Qui du siècle profane aurois été l'idole,
Et qui veux pour la foi devenir un héros,
La Croix luit dans les airs, tu voles sur les flots;
Je te perds sans retour : déja la mer profonde
A mis entre nous deux les noirs gouffres de l'onde.

O sagesse divine! ô decrets éternels!
Sources d'étonnement pour les foibles mortels!
C'est donc toi, V***, qu'au printems de ta vie,
J'ai vu si plein de feu, d'audace & de génie,
Du démon des combats suivre les étendarts,
Adorer les talens, idolâtrer les arts!
Des folles passions esclave volontaire,
Les goûts qui te charmoient ont cessé de te plaire;
Sous les drapeaux du Christ le soldat s'est rangé,
Et le rival d'Horace en Apôtre est changé.
Le Chinois foule aux pieds le Dieu de ses ancêtres;

Digitized by Google

En vain pour t'effrayer par la main de leurs prêtres,
Les Anges de l'abyme & le Roi de l'enfer
Ont dressé les bûchers, ont aiguisé le fer;
J'entens sur leurs autels le cri de l'Evangile;
Tu confonds du lettré le savoir indocile.
Que de nouveaux Chrétiens sur tes pas vont courir!
Que de peuples divers ta foi va conquérir!

Mais pourquoi, nous privant du zèle qui t'enflamme,
Enrichir l'Indien des trésors de ton ame!
Au fond de l'univers dois-tu porter tes soins,
Toi qui sais nos erreurs, nos vices, nos besoins?
Tu vois de quels poisons l'Europe est abreuvée;
Tu vois par quels assauts l'église est éprouvée.
Le Moine de Mansfeld (*a*), l'apostat de Noyon (*b*),
Portèrent moins de coups à la Religion.
Aveuglement horrible! étrange frénésie!
Le déisme aujourd'hui succède à l'hérésie.
Evoqués par les cris de nos maîtres nouveaux,
Lucrèce, Spinosa sortent de leurs tombeaux.
Admirons en effet l'heureux tems où nous sommes;
Le vulgaire est instruit par la voix des grands hommes,
Le siècle est philosophe, & nous ouvrons les yeux
Sur la stupidité de nos tristes ayeux.

(*a*) Luther, natif d'Islèbe, dans le Comté de Mansfeld.
(*b*) Calvin.

Croire,

Digitized by Google

Croire c'est préjugé, foiblesse, vil scrupule,
Et la force d'esprit n'est que pour l'incrédule.
Ainsi donc parmi nous règne l'impiété,
Fière de ses progrès dûs à l'impunité.
Ah, que ton zèle ici répandroit de lumière!
Pour toi, pour ta vertu, quelle immense carrière!
Le flambeau de la foi s'éteint de toutes parts;
Tu peux le rallumer, tu nous plains & tu pars.
Mais adorons du Ciel la volonté suprême.
Est-ce à toi de sonder les secrets de Dieu même!
La providence ordonne, elle a changé ton cœur;
Elle en doit disposer: va, cours à ton bonheur.

Rois du feu, Rois de l'eau (*a*), tyrans de ces contrées
Où les œuvres de Dieu sont encore ignorées,
O vous qui sous le poids d'une vaine grandeur,
Dormez profondément dans la nuit de l'erreur,
Ouvrez les yeux, voyez des voûtes éternelles,
L'Ange de vérité vous couvrir de ses aîles.
Peuples que le soleil, sortant du sein des mers,
Avertit les premiers que Dieu fit l'univers,
Courez au bord des flots, recevez avec joie
Le Ministre du Ciel que le Nord vous envoie.

Et vous, qui redoutant nos dangereux efforts,
Aux crimes de l'Europe avez fermé vos ports;

(*a*) Deux Rois tributaires de celui de Tonquin.

Digitized by Google

Insulaires prudens (a), gardez vos loix rigides;
Contre ces étrangers, ces ennemis perfides,
Dont l'infâme avarice & les arts séducteurs
Enlèvent vos trésors & vous laissent nos mœurs.
Appellez V**** sur vos rives tranquilles;
Qu'il parcoure à son gré vos campagnes, vos villes;
Offrez-lui vos grandeurs, présentez-lui vos biens,
Nations, vous saurez quels sont les vrais Chrétiens;
Vous saurez qu'ennemis du luxe & des richesses,
Ils instruisent leur ame à vaincre les foiblesses,
Les desirs séduisans, les besoins superflus;
Pauvres des biens du monde, & riches en vertus.

L'Inde l'attend, il vole, & les mers s'applanissent.
Les citoyens du Ciel à l'envi l'applaudissent.
Trop heureux ces humains si long-tems ignorés,
Des rayons de la grace à leur tour éclairés!
Dieu ramène pour eux l'aurore consolante
Des jours qu'il fit briller pour l'Eglise naissante;
Jours de salut, hélas! jours aux Chrétiens si doux,
Jours dont le souvenir dépose contre nous.
Le zèle étoit ardent, la foi pure & sincère.
Quels hommes remplissoient le sacré ministère!
Des triomphes nouveaux marquoient tous leurs momens;
Un peuple entier voloit du baptême aux tourmens:

(a) Les Japonois.

Digitized by Google

Le matin idolâtre, & le soir néophyte;
Tout étoit dans l'Eglise, Apôtre ou prosélyte.
Les biens & les périls étoient communs entr'eux;
Les frères sont unis par de moins tendres nœuds.

Dans ces vastes pays devenus ton partage,
De notre antique Eglise, ami, tu vois l'image.
L'Inde la fait renaître, elle en est le berceau;
L'Europe la détruit, elle en est le tombeau.

Si toutefois le Ciel permettoit que l'Asie
Te rendît quelque jour aux vœux de ta patrie,
Viens ici concourir à l'œuvre de la foi,
Sous un pasteur formé du même sang que toi.
Viens, d'un dogme imposteur, désabuser nos frères,
Rappeller les enfans au culte de leurs pères,
Et vainqueur des faux Dieux que sert le Mandarin,
Effacer de nos murs jusqu'au nom de Calvin.

O qu'alors les ennuis dont mon cœur fut la proie,
Céderoient aux douceurs de la plus vive joie!
Les arts, qui sur ces bords manquoient à nos besoins,
Ces beaux arts faits pour l'homme & dignes de ses soins,
Dans leur temple nouveau, prompts à te reconnoître,
Voleroient avec nous au-devant de leur maître:
Ils n'oublîront jamais que tu les as chéris;
Dans le fond de ton cœur les aurois-tu proscrits?

Digitized by Google

Jérôme, ce soutien, ce flambeau de l'Eglise,
Citoit souvent Virgile en traduisant Moïse.
Par tes rares talens tu pouvois l'égaler;
Mais par des traits plus saints tu veux lui ressembler.
Ah! du moins, comme lui pénitent inflexible,
La fidèle amitié t'éprouvera sensible;
Ses plaisirs innocens te seront bien permis.
Les saints avec transport revoyoient leurs amis.

ÉPITRE SIXIEME.

A M. HEERKENS.

Premier Janvier 1756.

QUE m'annoncent ces traits, que tes pleurs ont mouillés,
Ces vers pleins de tristesse & de nerf dépouillés?
Tu parois accablé du fardeau de la vie;
Tu fuis avec terreur, tu fuis de ta patrie.
Quel Sylla, quel Octave, arbitre de ton sort,
A dévoué tes jours au glaive de la mort?
Qui t'a proscrit? J'achève, & de ton mal funeste,
Ton écrit douloureux m'apprend enfin le reste.
C'est un coup de l'amour qui terrasse ton cœur:
Pardonne; j'ai pour toi craint un plus grand malheur.
Quoi! ce vif désespoir, cette douleur affreuse,
N'étoit que d'un amant la plainte langoureuse!

Digitized by Google

Un esprit mâle, fier, à l'étude immolé,
Devient du Guarini le pasteur désolé!
Dans les frimats du Nord, que de mollesse habite!
Depuis quand un Batave est-il un Sybarite?
Dans l'école des arts par la vertu nourri,
D'Hippocrate & d'Horace illustre favori,
Crois-moi, de leurs leçons fais un plus digne usage,
Un revers de l'amour n'est point la mort d'un sage.
Non qu'un tendre penchant soit un crime à mes yeux,
L'amour, quand il est pur, est un rayon des Cieux.
Mais qu'il n'altère pas sa brillante origine;
Qu'il verse dans nos cœurs son essence divine;
Maître de leur destin, qu'il y règne à ce prix,
Et de l'honneur mourant y sauve les débris.
Ainsi la raison même avoûra la tendresse
Et les secrets transports d'un amant sans foiblesse.

Je t'entens me répondre, hélas! j'ai tout perdu;
Hélène étoit l'objet de mon culte assidu;
L'hymen me promettoit de m'unir avec elle.
O feux trop mal payés! ô promesse infidèle!
Le Ciel, en me l'ôtant, me condamne à périr;
Elle vit pour un autre. Hé bien, dois-tu mourir?
Mourras-tu quand le tems, de sa main meurtrière,
Des auteurs de tes jours fermera la paupière;
Quand la Parque, exerçant son empire cruel,
Frappera tes amis, seul trésor d'un mortel?
Mourrois-tu si la terre, ou les mers, ou la foudre

Digitized by Google

Dévoroient tes foyers ou les mettoient en poudre?
Tu dirois : Je suis homme, & voyage ici bas
Pour subir des revers qui ne m'abattront pas.
Tu le dirois sans doute, & la philosophie
L'inspire aux malheureux que sa voix fortifie.
Soutiens donc une perte indigne de tes pleurs :
Car, répons-moi ; ces cris & ces tristes langueurs,
Ces lugubres adieux d'une muse expirante,
Quel outrage du sort dans tes vers les enfante?
Quel changement soudain renverse ton espoir?
Est-ce dans ton Hélène inconstance ou devoir?
Si l'infidelité t'enleve ta maîtresse,
Vis pour la mépriser ; la plaindre, c'est bassesse.
Mais si c'est le devoir qui l'arrache à tes vœux,
Vis pour la respecter ; & tu seras heureux.

Ah ! si tu dois pleurer, si ton ame est sensible,
Pleure des nations l'infortune terrible ;
Pleure sur ces monceaux de cendres & de morts
Qui roulent dans le Tage & couvrent tous ses bords.
Non, des calamités les funestes annales
N'offrent point à nos yeux d'histoires plus fatales,
De signes plus certains du céleste courroux ;
Nous voyons un fléau qui les surpasse tous :
Deux vastes continens, l'Afrique & l'Ibérie,
De la même tempête éprouvant la furie,
Dans un jour, dans une heure, en cent lieux différens,
Et le trône & l'autel, & le peuple & les grands,

Digitized by Google

Les temples du Seigneur, les murs de l'infidèle,
Par la terre engloutis, ou submergés comme elle.
Quel coup! & quels climats ne l'ont pas ressenti!
Les champs en ont tremblé, l'onde en a retenti,
Des lieux que le soleil voit de près dans sa course,
Jusqu'aux bords attristés des froids regards de l'ourse.
De ce globe terrestre, objet de notre amour,
Telle est la destinée, & tel est le séjour.
Que ce désastre au moins serve d'exemple au monde;
Qu'il pénétre à jamais d'une terreur profonde,
L'esprit même des Rois, le cœur du citoyen,
L'orgueil du philosophe & la foi du chrétien.

ÉPITRE SEPTIEME.

A NOTRE SAINT PÈRE LE PAPE CLÉMENT XIII.

TOI qui soutiens l'honneur du plus saint diadême,
Chef des Pasteurs élus par le Pasteur suprême,
Permets que des accens qu'étouffent tant de cris,
S'élèvent jusqu'au trône où Pierre fut assis;
Permets que ce tribut, que ce timide hommage
De mes respects profonds à tes pieds soient le gage.
Je t'offre un cœur docile, animé par la foi;
S'il passe dans mes vers, ils sont dignes de toi.

Digitized by Google

L'épouse à qui le Ciel unit ma destinée,
Voit son humble vertu de tes dons couronnée;
Ce prix qu'elle reçoit de tes augustes mains,
Est le signe éclatant du salut des humains;
A son heure dernière il lui promet les graces,
Qui du lion terrible écartent les menaces :
Don sacré! mais hélas! qui présente à mes yeux
L'instant où finiront des jours si précieux,
Des jours qui font l'espoir, non d'un époux fidèle
Que les coups de la mort frapperont avant elle,
Mais d'un trop foible enfant dont l'âge & les besoins
De sa mère encor jeune, implorent tous les soins.

Pardonne, saint Pontife, aux soupirs d'un cœur tendre;
Le Ciel les autorise, & tu peux les entendre;
C'est la crainte d'un père & l'effroi d'un époux,
Dieu consacra des noms & si purs & si doux.
Leur force utile au monde & long-tems respectée,
Dans ce siècle d'horreurs n'est que trop insultée:
On brise tous les nœuds qui formoient les vrais biens;
L'interêt, le plaisir, voilà nos seuls liens;
Le reste est préjugé, systême vain, foiblesse.

Grace au Ciel, cette impie & ridicule ivresse
N'a pas, de ma compagne, égaré la raison;
Elle aima ses devoirs dès sa jeune saison.
Les filles d'un Pasteur (*a*) que l'Eglise révère,

(*a*) Saint François de Salles, Evêque de Genève, Fondateur de l'Ordre de la Visitation.

Digitized by Google

Ont par leur piété douce autant que sévère,
Elevé son enfance à l'école des mœurs,
Préservé son esprit du poison des erreurs,
Instruit son ame à fuir les frivoles délices
Qui précédent le crime & sont l'appât des vices;
Elle apprit sous les yeux des Vierges du Seigneur,
Qu'il n'est point, sans vertu, de paix ni de bonheur;
Que la religion nous soutient, nous console;
Que le monde est trompeur, que Dieu seul tient parole;
Que son fils en naissant nous apporta sa loi;
Que le siège de Rome est celui de la foi;
Qu'il n'est rien qu'un faux sage & n'immole & n'oublie,
Justice, honneur, sermens, Roi, famille & patrie;
Qu'il est sa propre idole, & que le seul Chrétien
Sait être père, fils, époux & citoyen.

Puisse-t-elle à son tour, cette mère adorée,
Transmettre à ses enfans sa croyance épurée,
Guider leurs premiers pas, en diriger l'essor,
Et de son ame enfin leur laisser le trésor!
Soutenu cependant des feux de son courage,
Je résiste avec elle au plus terrible orage;
Jusqu'au milieu du port la tempête nous suit;
Le mensonge est vainqueur, & la vérité fuit.

Tu sais trop, grand Pontife, & ce récit t'accable,
Jusqu'où vont les transports d'une ligue exécrable.
Sans doute il fut toujours des ennemis du Ciel,

Digitized by Google

Et toujours les méchans ont prodigué le fiel;
Mais jamais leurs fureurs n'ont été si hardies,
Leurs criminelles voix jamais tant applaudies.
Jadis l'impiété se déroboit au jour,
Craignoit également & la ville & la cour;
Ses Apôtres cachoient leur mission funeste,
Leur doctrine perverse étoit au moins modeste.
Quelques écrits obscurs en secret répandus,
Nétoient pas des poisons publiquement vendus.
L'incrédule effrayé prêchoit dans les ténébres;
Il n'avoit ni docteurs ni partisans célèbres.
Malheur à l'écrivain qui, dans un fol excès,
Eût de son pyrrhonisme affiché le succès.
Thémis contre l'impie alors s'armoit du glaive;
Des blasphèmes rimés conduisoient à la Grève (a).
Dieu n'avoit pas encore ce peuple d'ennemis,
Et le plus grand génie étoit le plus soumis.

Quel changement! l'erreur n'a plus de voix secrettes;
Prose & vers, orateurs, historiens, poëtes,

(a) Allusion à deux vers de l'Art poétique, sur lesquels on lit dans les Commentaires de Brossette la note qui suit: *Un jeune homme fort bien fait, nommé Petit, fut surpris faisant imprimer des chansons impies & libertines de sa façon. On lui fit son procès, & il fut condamné à être pendu & brûlé, nonobstant de puissantes sollicitations qu'on fit agir en sa faveur.*

Digitized by Google

Tout se dit philosophe, & chacun sous ce nom,
Outrage impunément Dieu même & la raison.
Contre nos vérités des écrits dogmatiques,
Contre leurs défenseurs des sarcasmes cyniques,
Des libelles menteurs par la haine forgés,
Sont tolérés, permis, peut-être encouragés.
L'enfer sous les tyrans égorgeoit les fidèles;
D'horribles échaffauts, des tortures cruelles,
Vengeoient sur les Chrétiens l'injure des faux Dieux.
Le fer, les chevalets ne sont plus sous nos yeux.
L'Ange persécuteur, l'Ange des noirs abymes
Par des coups moins sanglans attaque ses victimes.
Déja de sa victoire il recueille le fruit;
Jadis il massacroit, maintenant il séduit (*a*);
Si toutefois hélas! sa ruse a pu séduire.
Quelles mœurs pour tromper! quels hommes pour instruire!
Des Sotades (*b*) impurs qu'on lit avec horreur,
Des Porphires (*c*) nouveaux, pleins d'orgueil & d'aigreur,

(*a*) M. Bossuet, dans son Commentaire sur l'Apocalypse, croit que la persécution de l'Antechrist sera une persécution de séduction, c'est-à-dire, d'écrits faussement philosophiques & d'ouvrages corrupteurs dans tous les genres.

(*b*) Sotade étoit un Poëte satyrique & licencieux que Ptolemée Philadelphe, Roi d'Egypte, fit enfermer dans un coffre & jetter dans la mer.

(*c*) Porphire, déserteur du Christianisme, étoit un Philosophe atrabilaire & orgueilleux, qui voulut souvent se tuer de désespoir. Il n'avoit étudié les Livres Saints que pour les critiquer. Il les

Digitized by Google

Des sophistes armés d'audace & de blasphême,
De vils censeurs des loix & du pouvoir suprême,
Des esprits turbulens, des cœurs doubles & faux,
Trop bas, trop envieux pour n'être que rivaux.
Telle est, le croira-t-on? cette Ecole insensée
Qui voit de toutes parts sa doctrine encensée,
Qui subjugue, asservit sous un honteux lien,
L'univers étonné de n'être plus chrétien.

Et vous le souffrirez, terre & cieux qu'ils outragent;
Peuples qu'ils veulent perdre, empires qu'ils ravagent!
O Rome! ô Capitole! ô murs chers au Seigneur!
Jusqu'en vos fondemens frémissez de douleur.
Qu'au bruit tumultueux que les enfers excitent,
Des Saints dans leurs tombeaux les ossemens s'agitent;
Que l'arène, témoin de leurs derniers combats,
Retrace à vos regards l'empreinte de leurs pas;
Que ces Martyrs au Ciel présentent leur couronne;
Que leur sang précieux se ranime & bouillonne;
Qu'il redemande encore à couler à grands flots
Pour cette foi, l'objet de tant de noirs complots.

---

lisoit & les censuroit en ignorant, comme a fait de nos jours l'Auteur du Dictionnaire Philosophique, de la Tolérance Chrétienne, de la Philosophie de l'Histoire, & de tant d'autres productions pleines de mensonges, de sottises, de blasphêmes, d'obscénités.....

Digitized by Google

Que le sang, que la voix de ces divins athlètes
Parlent pour l'univers, & soient vos interprètes.

A ce concours puissant joins tes pleurs & tes vœux,
Toi, père des Chrétiens, & qui veilles pour eux.
Tes agneaux sont en proie à des monstres avides,
Que dis-je ! à des Bergers ou tremblans ou perfides.
L'impie a tout flétri de son venin mortel.
Il entre au sanctuaire, il profane l'autel;
La chaire a retenti de sa fausse éloquence.
Tu peux seul réprimer cette indigne licence.
Le flambeau de la foi reprendra sa clarté,
Si contre les erreurs ton zèle est imité;
Si les Ministres saints, les Prêtres de nos Temples
Brûlent de ta ferveur, & suivent tes exemples.
Ils les suivront; j'en crois leur devoir, leur vertu.
Pour la foi leurs pareils ont toujours combattu.
Quel aiguillon pour eux ! pour nous quelle espérance !
L'homme sème, & le Ciel arrose la semence;
Il amollit les cœurs comme il brise un rocher.
Par ta voix salutaire il saura les toucher.
Le Vicaire du Christ, l'oracle des fidèles
Confondra d'un seul mot des apostats rebelles.
Moi-même, instrument foible, & prêt à succomber,
Je verrai sous mes traits le blasphème tomber :
Non que j'ose à leur force imputer la victoire;
Au Dieu que je défends j'en donnerai la gloire.
Quand la cause du Ciel a besoin de vengeurs,
Tous Chrétiens sont soldats, tous soldats sont vainqueurs.

Digitized by Google

Que si de nos forfaits la mesure est remplie,
S'il faut voir du Seigneur la vengeance accomplie,
Et souffrir les revers par sa bouche annoncés,
Adorons des arrêts justement prononcés:
Adorons. Mais qu'au moins sa bonté paternelle
Des Pasteurs parmi nous laisse encor le modèle.
Pontife, imitateur des plus illustres Saints,
Ta vie est nécessaire au salut des humains.
Malgré tous les assauts livrés à ta vieillesse,
Que tes ans par nos vœux se prolongent sans cesse;
L'Eglise est ta famille, & t'implore toujours:
Tu dois à tes enfans ton exemple & tes jours.

ÉPITRE HUITIEME.

A M. LE MARQUIS DE ***,

SUR L'ESPRIT DU SIÈCLE.

Toi, qui par des travaux, où tu n'as point de maître,
Rendrois les Rois heureux, s'ils vouloient jamais l'être,
Toi, qui connois si bien la nature & ses droits,
Qui n'enseignes que l'ordre, & la paix & les loix,
Dis-moi, cher Mirabeau, si le siècle où nous sommes,
Est celui que ton cœur desiroit pour les hommes;
Dis-moi, si leur ami, qui ne vit que pour eux,
Trouve dans nos destins le succès de ses vœux.

Digitized by Google

Ton ame généreuse est-elle satisfaite ?
Réponds : la vérité t'a fait son interprète.

Quel tableau, quel spectacle offre à nos yeux surpris,
Ce siècle tant prôné par tant de Beaux-esprits !
De sentimens pervers quel monstrueux mélange !
De modernes Docteurs quel assemblage étrange !
L'un par l'autre vantés, l'un de l'autre jaloux,
Unissant leur orgueil, leurs mensonges, leurs coups ;
Ils réforment le ciel, la terre, Dieu lui-même ;
Ils ont de la nature éventé le système ;
Son secret aux mortels fut trop long-tems caché :
Il paroît au grand jour, le voile est arraché.
L'univers retentit de nouvelles maximes.
La vérité, l'erreur, les vertus & les crimes,
Et les mœurs & le goût, l'esprit & la raison,
Tout a changé de face, & de rang & de nom.
Tout prend de nouveaux traits, de nouveaux caractères,
Et nous ne sommes plus les enfans de nos pères.

O siècle si vanté, quel démon t'a séduit ?
En es-tu plus heureux, plus sage, mieux instruit ?
Parcourons les effets de ta philosophie ;
Quels sont-ils ? le faux goût, l'ignorance & l'envie.
De-là, quels jugemens ! quels problêmes hardis !
Quels sarcasmes grossiers sottement applaudis !
Le sublime vieillard, tuteur de Melpomène,
Créateur parmi nous & maître de la scène,

Digitized by Google

Voit de lauriers couverts, ses Ecoliers ingrats,
Insulter à leur guide en bronchant sur ses pas.
De son fameux rival les chef-d'œuvres tragiques,
Sont en butte aux dédains de nos jeunes critiques.
Fénelon des bons Rois l'instituteur divin,
Dans sa prose traînante est un foible Ecrivain;
Par grace à la Fontaine on laisse quelques Fables.
Nos Orateurs chrétiens sont froids ou détestables.
Massillon, Bourdaloue en deux ou trois Discours,
A peine ont de quoi plaire aux Lecteurs de nos jours.
De l'immortel Pascal on attaque la gloire.
Le vengeur de la foi, le flambeau de l'histoire,
Des plus parfaits écrits l'incomparable Auteur,
L'éloquent Bossuet n'est qu'un déclamateur.
On accable Boileau d'invectives rimées;
On le déchire en prose. O troupe de Pygmées!
S'il pouvoit un moment revenir parmi nous,
Comme un effroi soudain vous disperseroit tous!
Au feu de ses éclairs, sous le bruit de sa foudre,
Que bientôt à ses pieds vous tomberiez en poudre!
Vos maîtres ne sont plus, mais leurs écrits vivront;
Ils vivront à jamais, les vôtres périront.

Profitez du moment, jouissez du prestige;
Le bon sens en gémit, la raison s'en afflige.
Qu'importe à des tyrans? Ils règnent, c'est assez.
Par eux les vrais talens semblent être éclipsés.
Philosophes du jour, & précepteurs du monde,
Enflés

Digitized by Google

Enflés de la faveur dont le vent les seconde,
Ils troublent à l'envi par leurs cris assidus,
Et tout ce qui respire, & tout ce qui n'est plus.
C'est peu que les vivans éprouvent leur furie.
Leur sombre vanité, qui de fiel s'est nourrie,
Portant dans les tombeaux ses odieux efforts,
Se fait un aliment de la cendre des morts.

Et cependant, ami, ces mortels téméraires,
Ces esprits envieux, méchans, atrabilaires,
Aux yeux de l'univers, nous font avec fierté
De leurs rares vertus l'étalage affecté.
Chez eux tout est parfait, & leur bouche l'atteste.
La vérité sans doute a le ton plus modeste.
Mais leur ame, crois moi, qui cherche à nous tromper,
A ses propres regards ne sauroit échapper.
Ils se connoissent mieux qu'on ne peut les connoître;
Ils ne furent jamais ce qu'ils voudroient paroître.
Ils savent bien, ces cœurs doubles & tortueux,
Que nul d'entr'eux n'est grand, ni bon, ni vertueux;
Contre leurs jugemens qu'eux-mêmes ils réclament,
Qu'ils approuvent tout bas ce que tout haut ils blâment;
Que loués l'un par l'autre en de nombreux écrits,
L'un pour l'autre en secret ils n'ont que du mépris;
Que leur gloire est le fruit des plus vils artifices,
Leur vertu, l'art trompeur qui sait masquer leurs vices;
Qu'ils se cachent envain sous ce foible bandeau,
Et que du Philosophe ils n'ont que le manteau.

Digitized by Google

De faux sages unis sont toujours de faux frères.
Eux-mêmes tôt ou tard découvrent leurs mystères.
Il ne faut qu'un caprice, une rivalité,
Qu'un succès trop brillant, un écrit trop vanté,
Qu'un refus de louange, injuste ou légitime,
C'en est fait, il n'est plus d'amitié ni d'estime;
Il n'est plus de liens entre ces cœurs jaloux,
Et l'intérêt d'un seul vend le secret de tous.
Le bien ne sort jamais du sein de la malice.
Est-ce l'humanité, l'amour de la justice,
Est-ce le goût du vrai qui forme des complots,
Qui traite les humains d'ignorans ou de sots,
Qui fronde, qui détruit, qui ment, qui calomnie,
Qui n'épargne ni rang, ni vertu, ni génie,
Et qui par cent canaux secrètement ouverts,
Du venin de sa rage infecte l'univers?

Ami, le vrai mérite abhorre ces intrigues.
Il ne subsiste point par le secours des brigues;
Opprimé pour un tems, il triomphe à son tour,
Et ne doit qu'à lui seul ce trop juste retour.

Mais admire avec moi les travers où s'égare
De ces hommes altiers l'injustice bizarre.
Un seul mot qui les blesse est un crime odieux.
Veulent-ils se venger, tout est juste à leurs yeux.
Boileau qui d'Apollon régloit si bien l'empire,
Cet unique Boileau qu'en vain l'on veut proscrire;

Digitized by Google

Et dont les vers heureux, sans cesse répétés,
Par ses propres censeurs sont toujours imités,
Qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait dans ses divins ouvrages,
Qui dût à sa mémoire attirer tant d'outrages ?
Il se plut à fronder les Pradons, les Cotins ;
Il traduisit les Grecs, imita les Latins ;
Ce sont de grands forfaits : mais a-t-il dans ses rimes,
De l'exacte décence oublié les maximes ?
Des méchans Ecrivains a-t-il noirci les mœurs,
Inondé le public d'injures & d'horreurs,
D'écrits licencieux amusé les ruelles,
Rempli d'obscénités des feuilles criminelles ?
A-t-il enfin souillé par de honteux écarts,
Ses talens, ses succès & la gloire des arts ?

Tel fut donc ce Boileau. Quels sont ses adversaires ?
Des sages, nous dit-on, qui des esprits vulgaires
N'ont jamais adopté le goût ni les erreurs.
Quels sages ! ou plutôt quels sophistes menteurs !
Ils blâment la satyre, & forgent des libelles ;
Ils prêchent la concorde, & vivent de querelles.
Mais dans tous ces combats ils affichent en vain
Un faux air de mépris, un insolent dédain.
Leur dépit orgueilleux se décèle & transpire :
Le chagrin les dévore, & quand ils semblent rire,
Ce n'est qu'un ris forcé, qui par de vains éclats,
Peint dans un furieux la gaîté qu'il n'a pas.

Digitized by Google

Mais comment dans un siècle où nous parlons sans cesse
De mœurs, d'humanité, de douceur, de sagesse,
Termes si rebattus, que l'écho des déserts
Est las de les entendre & d'en remplir les airs;
Comment, dis-je, en un siècle & si doux & si sage,
Au mensonge, aux noirceurs donne-t-on son suffrage!
N'en soyons pas surpris: ce siècle trop flatté
Est le siècle du luxe & de la volupté.
Tu connois mieux que moi les archives du monde;
Le luxe est des grands maux la semence féconde.
Ses charmes n'ont jamais adouci les mortels:
Les corps sont amollis, & les cœurs sont cruels.
Quand le luxe, aux Romains plus fatal que la guerre,
Se fut emparé d'eux pour mieux venger la terre,
Les arts dont il abuse irritant leurs desirs,
Livrèrent ces vainqueurs à d'infâmes plaisirs.
Le sang humain coula dans les amphithéâtres;
De ce spectacle affreux devenus idolâtres,
Les neveux de Camille & du censeur Caton,
Rioient à ces combats qu'abhorroit Cicéron.
Les danses, les festins, les amours adultères,
Se mêloient tour à tour à leurs jeux sanguinaires.
Rome sévère & sobre eut des enfans humains;
Elle changea de mœurs & n'eut plus de Romains.
Nous-mêmes descendus d'ayeux un peu rustiques,
Sommes-nous ces François dont nos fastes antiques
Célébroient les vertus & les nobles travaux?
Terribles au combat, gais dans leurs vieux châteaux,

Digitized by Google

Sur des airs villageois ils chantoient leurs prouesses,
Leur Prince, leur pays, quelquefois leurs maitresses;
Et malheur à quiconque en des vers pleins de fiel,
Eût outragé son frère ou blasphêmé le Ciel.
De ces bons chevaliers, l'ame franche & loyale
Auroit mal accueilli cette verve brutale.
Ils n'étoient point savans, encor moins beaux esprits;
Mais des devoirs de l'homme ils connoissoient le prix.
L'union des époux, le bonheur domestique,
Le respect des autels, l'honneur, la foi publique,
De la société resserroient le lien;
Ce fut notre âge d'or, car tout peuple eut le sien.

Tu reconnois, ami, le portrait de nos pères;
Tu reconnois ces mœurs qui te sont toujours chères,
Ces mœurs que tu peignis avec tant de chaleur,
Dans cet heureux volume, ouvrage de ton cœur.
De nos preux devanciers tu ranimes la cendre;
On croit, en te lisant leur parler, les entendre.
Flatteuse illusion! leur ame & leurs vertus
Vivent dans tes écrits, ailleurs n'existent plus.
Que diroient-ils, ces morts, l'honneur de notre empire,
Les Gaston, les Bayard, & Dunois, & Lahire,
S'ils voyoient aujourd'hui leurs neveux délicats,
Dans des chars élégans promener leurs appas,
Et de petits guerriers sous de hautes frisures,
Dormir dans leurs boudoirs sur un tas de brochures?

Digitized by Google

Quel changement! nos arts affoiblis, énervés,
Prêtent leur ministère à des goûts dépravés.
Leurs travaux réunis se consacrent au vice;
D'un monde enthousiaste ils servent le caprice.
Le luxe est leur Mécène; il forme les talens;
Il les rend comme lui, frivoles, insolens;
Il donne aux méchans vers, des fleurons, des vignettes,
D'ornemens fastueux enrichit des sornettes,
Y répand la licence, en exclud la pudeur,
Corrompt l'art du poëte & l'esprit du lecteur;
Et pour mieux cimenter tous les maux qu'il fait naître,
Ce luxe est philosophe, ou du moins prétend l'être.

Cet insigne travers nous étoit destiné.
L'homme à ses passions le plus abandonné,
Aux sermens de l'hymen l'époux le moins fidèle,
L'épouse à ses devoirs publiquement rebelle,
Le jeune efféminé, le vieillard scandaleux,
Le Publicain nourri des pleurs du malheureux,
Le Magistrat qui vend le glaive & la balance,
Le Prélat dont le pauvre a maudit l'opulence,
Le Ministre ennemi du Prince & de l'Etat,
Et le Prêtre incrédule, & le Moine apostat,
Tous suivent l'étendart de la philosophie,
Et font de ses leçons la règle de leur vie.

Leurs maîtres cependant par de faux désaveux,
Cherchent à repousser les traits lancés contr'eux.

Digitized by Google

On sème, disent-ils, de ridicules craintes.
Cette philosophie, objet de tant de plaintes,
Ce complot dangereux dont on fait tant de bruit,
N'est qu'un phantôme, un nom qu'un zèle amer poursuit.
Ils prennent à témoin de cette haine extrême,
Les Rois, les nations, la terre, le ciel même.

Mais que prouvent enfin ces discours & ces cris?
Interrogeons les mœurs, consultons les écrits;
Et jugeons par les faits, jugeons par les ouvrages,
Si le siècle présent est le siècle des sages.

ÉPITRE NEUVIEME.

AU MÊME,

SUR LA SCIENCE ÉCONOMIQUE.

Ami, le sort t'éprouve, il attaque ton cœur.
De ce triste combat tu sortiras vainqueur;
Ta vertu me l'annonce, ainsi que ton courage.
Ces armes sont toujours le bouclier du sage.
Une invisible main en protège l'effort.
Mais ce puissant secours qui te rendra si fort,
N'est point, tu le sais trop, le fruit d'un vain système,
Qui dans tous ses revers livre l'homme à lui-même,

Digitized by Google

Et pour le consoler par des objets flatteurs,
Lui promet le néant au bout de ses malheurs.

Non, non, cher Mirabeau, l'ame dans ses blessures
Doit chercher le remède en des sources plus pures.
Que peut-elle espérer de ces affreux écrits,
Dignes également d'horreur & de mépris,
Qui bravant la raison, les loix & le tonnerre,
Montrent avec audace aux regards de la terre,
La Bible & l'Alcoran mis au même niveau,
Et parlent aussi mal de Dieu que de Boileau?
C'est-là que tant de fous ont puisé leur sagesse.
La tienne est différente, & même en ta jeunesse,
Je t'ai vu préparer, par de brillans essais,
De ton âge plus mûr les illustres succès.
Tes écrits font par-tout chérir l'ami des hommes.
Déja de plus d'un Prince ils sont les économes;
Qu'ils le soient de ton ame & de tes actions.
Ton cœur s'est toujours peint dans tes productions.
Dès l'enfance ennemi de tous les plans sinistres,
Le culte révélé, nos autels, leurs Ministres,
Ces cloîtres renommés qu'on renverse aujourd'hui,
Ont trouvé dans ta plume un vigoureux appui.
Ton éloquence alors justement indignée,
A nos Réformateurs arrachoit la cognée (a).

(a) *O Réformateurs à coups de cognée!* Expression de l'Ami des hommes.

Digitized by Google

Des Comices François tu réclamois les droits,
Et la stabilité de nos antiques loix.
Du caprice fiscal tu plaignois les victimes.
N'abandonne jamais de si saintes maximes.
Que des préceptes vrais soient bien ou mal suivis,
Un homme tel que toi ne change point d'avis.
Veille sur ton école, & sauve ton ouvrage.
Socrate des mortels fut nommé le plus sage;
Mais ce divin Socrate, honneur de l'univers,
Eut aussi quelquefois des disciples pervers.
La vertu, le savoir, les mœurs, tout dégénère.
Cette plante étoit bonne, un mauvais champ l'altère.
Le soc du Laboureur ne fertilise pas
Les cailloux, le gravier, ni les terreins ingrats.
Combien de sauvageons élevés sous ton ombre!
De tes admirateurs tel grossissoit le nombre,
Tel venoit aux mardis pour y faire son cours,
Et de l'Economiste empruntoit le discours,
Qui nourrissant dès-lors sa mauvaise doctrine,
De nos propriétés méditoit la ruine.
Un mot au meilleur sens peut devenir fatal;
Un mot qu'on falsifie, ou qu'on explique mal,
D'une foule d'erreurs est la cause féconde:
Toujours l'abus du vrai mit le faux dans le monde.
Du texte le plus pur la glose est le poison;
La folie a souvent imité la raison.
Oui, peut-être du fisc un agent mercenaire,
Embrouillant tes leçons par un sot commentaire,

Digitized by Google

Y verra malgré toi le germe ou le levain
Des dogmes dangereux si chers au Publicain.
Il feindra d'ignorer que tes règles utiles
Prescrivent des devoirs, mais non des droits serviles,
Et dira lâchement qu'il n'est point d'autres loix
Que la volonté seule ou le clin-d'œil des Rois.
Que c'est connoître mal leur dignité sublime,
Et le zèle constant qui pour eux nous anime !
Nous servons en sujets, & nous aimons en fils
Le pouvoir paternel que Dieu leur a commis.
Le langage des loix n'est point un cri de guerre;
Leur silence est funeste aux Maîtres de la terre.
L'esclave sous le joug se taît, mais il trahit:
Le François opprimé se plaint, mais obéit.

Ami, tout peuple libre a le droit de suffrage;
Il doit de ses tributs faire au moins le partage.
Ce fut de nos aïeux l'inviolable loi:
Tes écrits immortels en feront toujours foi.
Pour les siècles futurs, comme au tems où nous sommes,
Tu dois à ces écrits le nom d'Ami des hommes.
Conserve donc ce titre à jamais précieux,
Appanage divin d'un envoyé des Cieux;
Il émousse à tes pieds tous les traits de l'envie.
Il assure ta gloire, il embellit ta vie;
Il vole, il retentit en des climats déserts,
Et me remplit du feu qui m'inspire ces vers.
Riche par tes bienfaits de l'estime publique,

Digitized by Google

Tu sentiras bien moins le malheur domestique ;
Tu couleras encor des jours pleins de douceur,
Et qui fait des heureux jouit du vrai bonheur.

Mais que dis-je ! tes biens, tes vastes héritages
De tes instructions goûtent les avantages ;
Les arbres & les fruits croissent par tes leçons :
Des champs abandonnés se couvrent de moissons.
Un tribunal champêtre, au sein de tes domaines,
Termine sans débats les procès & les haines.
Tes travaux & tes soins, du préjugé vainqueurs,
Changent du Limousin le terroir & les mœurs.
L'habitant du Bignon bénit ton industrie,
Dont le progrès s'étend jusques dans ta patrie.
Ces bords où de Florenee illustres exilés,
Tes ancêtres jadis par la France appellés,
Choisirent la demeure où ta foible paupière
Pour la première fois s'ouvrit à la lumière ;
Ces bords que la nature & son plus doux regard
Favoriseroient peu sans le secours de l'art,
De l'ange économique éprouvent l'influence,
Et des Cultivateurs relèvent l'espérance.
Ce ne sont plus des champs, des monts inhabités ;
Tu bâtis des hameaux en des lieux écartés,
Des celliers, des pressoirs, de larges édifices,
Qu'un Fermier vertueux occupe avec délices.
On voit rouler des chars & bondir des troupeaux.
La chèvre & la brebis, les coursiers, les taureaux,

Digitized by Google

S'engraissent des guerêts qu'à leur tour ils fécondent ;
Ils forment divers cris, les rochers leur répondent.
Parmi ce bruit confus le jeune Vigneron
Mêle aux chants du Pasteur sa rustique chanson.

O concerts qui charmoient l'oreille des Camilles !
Que vous avez d'appas pour les ames tranquilles !
Elles n'ont pas besoin, pour calmer des remords,
Qu'un Opéra bruyant leur prête ses accords.
Leur spectacle est le ciel, leur livre est la nature.
Mais, ami, de tes soins achevons la peinture.
Rien ne trompe, ne fuit tes regards pénétrans.
A la loi du niveau tu soumets les torrens.
La fougueuse Durance apprend l'art d'être utile,
De fleuve impétueux devient canal docile,
Remplit sans résister les différens conduits,
Que tes mains ont tracés, que ton or a construits ;
Sur un sol découvert ou sous d'obscures voûtes,
Obéit au compas qui lui marqua ses routes,
Et court jusqu'au passage où ses flots ramassés,
Pour le besoin commun l'un par l'autre poussés,
Font mouvoir nuit & jour ces roches circulaires,
Qui brisent de Cérès les grains si nécessaires.
L'onde enfin se partage en de nombreux ruisseaux ;
C'est ainsi que le fleuve en te livrant ses eaux,
Donne de la vigueur à tes moissons flétries,
Des alimens à l'homme, & de l'herbe aux prairies.

Digitized by Google

Que j'aime ces travaux ! qu'ils sont dignes de toi !
L'intérêt le plus vif les rapproche de moi.
Au découragement quand d'autres s'abandonnent,
Ton ardeur me ravit ; tes ressources m'étonnent.
Dans ces tems si cruels, si durs pour les humains,
Je sais que tout s'oppose aux plus nobles desseins ;
Que la *Fiscalité* dans son règne arbitraire,
Après le superflu s'en prend au nécessaire ;
Ote aux cœurs bienfaisans, appuis des malheureux,
Les moyens de servir un penchant généreux,
Sur la charité même étend sa main barbare,
L'appauvrit, & la force à devenir avare.

De ces terribles maux, suite de nos forfaits,
Tu connois le danger, tu prévois les effets.
On cache en vain l'abyme où conduit cette pente.
Si ton ame en gémit, ton zèle s'en augmente.
Philosophe des champs, rival de Xénophon,
Tu sers mieux les humains que ne feroit Platon.
Sur-tout ne permets pas qu'une fausse morale
Altère adroitement ta sagesse *rurale* (*a*).
Cette sagesse est pure, & nous rendroit encor,
Si nous le méritions, les biens de l'âge d'or.
L'autre est empoisonnée en toutes ses maximes,
Et du siècle de fer reproduiroit les crimes.

(*a*) *La Philosophie rurale*, ouvrage de M. le Marquis de Mirabeau.

Digitized by Google

Que ta philosophie écarte ce venin ;
Assez d'autres abus trompent le genre-humain.
Puisses-tu parmi nous relever les limites
Qu'à nos prétentions le Ciel avoit prescrites.
L'économie apprend que l'univers moral
Sans des rangs inégaux se gouverneroit mal ;
Que des conditions la juste différence
Est l'immuable poids qui fixe la balance ;
Et qu'entr'eux les mortels, ennemis ou rivaux,
Seroient tous confondus s'ils étoient tous égaux.
Dans le plan lumineux que ta raison nous trace ;
Tu remets chaque objet & chaque homme à sa place.

Au succès de ce plan tout devroit conspirer.
C'est-là, cher Mirabeau, que j'aime à t'admirer.
L'ordre est le grand principe où ta règle se fonde,
Et c'est l'ordre aujourd'hui qu'on veut bannir du monde.

Craignons les préjugés autant que les erreurs ;
Souvent avec méthode ils causent des malheurs.
Le caprice détruit & jamais ne répare.
Dans de vagues projets tout esprit qui s'égare,
Se voit à chaque pas arrêté, combattu.
Ennemis de l'excès, même dans la vertu,
Sages dans nos écrits, mais fermes & sincères,
Rendons sans cesse hommage à la foi de nos pères ;
Pleins de respect, de zèle & d'amour pour nos Rois,
Osons pleurer le sort de Thémis & des Loix.

Digitized by Google

Attendant que le Ciel les ramène en nos Villes,
Fixons-les, s'il se peut, dans de meilleurs asyles.
Que le peuple agricole écoute leurs leçons,
Et qu'il sache à quel titre il cueille des moissons.
Tout bon Cultivateur doit être actif & juste (*a*).
Qu'importe qu'à l'adresse il joigne un corps robuste,
Si toujours l'ignorance étouffe dans son cœur,
De sa foible raison la première lueur?
Qu'il apprenne de nous à sentir, à connoître.
Que son propre intérêt lui serve au moins de maître.
Qui veut chez ses voisins trouver un sûr appui,
Pour jouir de son champ respecte ceux d'autrui.
Il est un droit public, une loi naturelle,
Qui des sociétés est la garde fidelle.
On ne peut sans se nuire en mépriser la voix;
Violer ses devoirs, c'est abjurer ses droits.

Devant la vérité l'aveugle erreur s'envole.
Heureux qui sait aux champs se former une école,
Y porter la lumière; y semer avec fruit
Le goût de la justice & du bien qui la suit!
Que la prospérité qu'enfantera ce germe,
De notre ambition soit l'objet & le terme.

(*a*) Ce vers est la traduction littérale d'un axiome admirable de l'Empereur Justinien. C'est par-là qu'il commence ses Loix géorgiques. Χρὴ τὸν γεωργὸν ἐργαζόμενον τὸν ἴδιον ἀγρὸν, δίκαιον εἶναι. Il faut que le Cultivateur qui travaille son propre champ, soit juste.

Digitized by Google

L'économe a la sienne ; elle offre à ses desirs
Des honneurs, de la gloire, & même des plaisirs.
Il est de nos Colons le vengeur, l'interprète ;
Il va les consulter jusques dans leur retraite.
Il démontre à Colbert que l'art du Laboureur,
Plus que les autres arts méritoit sa faveur ;
Que le Laboureur seul produit & vivifie ;
Qu'aux différens métiers lui seul donne la vie ;
Que du commerce même il règle les destins,
Et que tout naît, prospère, & s'accroît par ses mains.
Combattons les rigueurs de cette loi trop dure,
Qui le chargeant d'impôts l'arrache à la culture ;
Pour le plaisir des yeux, le contraint sans pitié,
A frayer des chemins trop larges de moitié,
Le traite en vil esclave, & sans pain ni salaire,
Le fait sur la brouette expirer de misère.
Relevons son courage, & rendons-lui l'espoir.
Il est humble, soumis, fidèle à son devoir.
Qu'il partage avec nous ce feu patriotique
Qu'allumera toujours le zèle économique.
Le Hameau, le Village, & ces Châteaux épars
Dont les murs négligés croulent de toutes parts ;
Ces Temples du Seigneur qui tombent en ruines,
Ces vignobles sans fruits, ces prés couverts d'épines,
Ces champs mal cultivés, ces vergers dépéris,
Leur clôture détruite, & leurs canaux taris,
Les plaines, les côteaux, les bois & les vallées ;
Tout perdra cet aspect de terres désolées,

Tout

Digitized by Google

Tout reprendra sa forme, & bénira les soins
Qui rétablissent l'ordre & calment les besoins.

Suivons cette carrière, ami; c'est ton ouvrage.
Faisons de tes leçons un salutaire usage.
Que des instructions, que des efforts nouveaux
Par-tout de la culture éclairent les travaux.
Par l'attrait de l'exemple, & par l'expérience,
Du plus fécond des arts étendons la science;
Procurons aux mortels de véritables biens,
Et soyons sans emplois d'utiles Citoyens.

ÉPITRE DIXIEME.

A M. L. M. D. P.

SUR LA RETRAITE.

DANS les jours malheureux de folie & d'erreurs,
Quand tout est corrompu, la foi, le goût, les mœurs,
Quand la raison se perd, que reste-t-il au sage?
Deux grands consolateurs, s'il sait en faire usage,
Deux amis, s'il le veut, qu'il ne perdra jamais;
Deux amis précieux, la retraite & la paix.

Je les trouve chez toi, malgré la sombre envie,
Chez toi qui fis, hélas! les beaux jours de ma vie,

Digitized by Google

Et qui ferois encor ma joie & mon bonheur,
Si tes maux trop souvent ne déchiroient mon cœur.
Tendre épouse, le Ciel qui forma notre chaîne,
Y mêla des anneaux de douleur & de peine.
Si je me vis en proie à d'indignes fureurs,
Ta vertu quelquefois eut des persécuteurs.
D'un Prélat révéré (*a*) la sainte confiance,
D'un Pontife Romain (*b*) l'auguste bienveillance,
N'ont pu te garantir des plus sensibles coups;
O serviteurs de Dieu, seriez-vous donc jaloux!
Quel zèle peu chrétien vous brûle de ses flammes!
Trop heureux toutefois que dans nos foibles ames,
Cet utile concours d'envieux & d'ingrats,
Et du siècle & du monde ait vaincu les appas.

Que ce monde est pour nous un cruel adversaire!
Que nous offriroit-il qui pût jamais nous plaire!
Qu'y voyons-nous? un luxe insolent, monstrueux,
Des plaisirs effrénés, des arts voluptueux,
De sublimes esprits dans de mauvaises têtes;
Si peu d'honnêtes gens & tant de gens honnêtes;

(*a*) Feu M. l'Evêque d'Amiens a toujours eu pour la M. D. P. une tendresse vraiment paternelle.

(*b*) Le Pape Clément XIII a honoré Madame la M. D. P. d'un Bref, accompagné d'un très-beau crucifix d'argent, avec les Bénédictions *in articulo mortis*.

Digitized by Google

Des écrits où l'impie, enivré de succès,
Enchérit sans remords sur ses premiers excès;
Et le faux & le vrai devenus des problêmes;
Des sentimens outrés, de bizarres systêmes;
Le pauvre au lieu de pain recevant des leçons;
Des traités de culture & des champs sans moissons;
De vrais persécuteurs prêchant la tolérance;
La servitude en guerre avec l'indépendance;
Les devoirs les plus saints foulés avec mépris,
Et l'anarchie enfin des cœurs & des esprits.

Fuyons, chère compagne, & dans ces jours d'orages,
Dérobons notre barque au péril des naufrages.
Cherchons une demeure où la voix des échos
N'apporte que de loin le son bruyant des flots.
Que ne puis-je à mon gré te choisir un asyle,
Et jouir avec toi dans un loisir tranquile,
Du bonheur peu connu, moins encor envié,
D'oublier l'univers, & d'en être oublié!

O lieux que la Garonne enrichit de son onde,
Où le ciel est si pur, la terre si féconde,
Séjour d'où j'ai banni, du moins par mes travaux,
L'affreuse pauvreté, cause de tant de maux;
Et toi, qui m'es si cher, vieux berceau de mes pères,
Château qu'ils ont construit sur des bords solitaires,
Fleuve, bois & rochers, vignobles précieux,
Serez-vous donc toujours éloignés de nos yeux?

Digitized by Google

Qui nous transportera dans vos divers asyles ?
Mais pourquoi me remplir d'illusions stériles ?
Tes maux & ta foiblesse augmentant chaque jour,
T'enchaînent malgré toi dans ce fatal séjour.
Hé bien, cédons au tems, sans changer de demeure.
Pour être heureux, qu'importe où l'on vive, où l'on meure?
Les villes ni les champs ne font pas le bonheur:
Sa source est en nous-même, il naît dans notre cœur.
Tout homme au sein du bruit & de la multitude,
Peut, sans fuir les humains, trouver la solitude,
Le silence du cloître, & la paix du désert:
A nos goûts réunis ce secours est offert.
Il n'est point en des lieux secrets, inaccessibles;
Il est dans nos foyers & sous nos toits paisibles.
Vivons-y dans le calme & dans l'obscurité.
Insensibles aux traits de la malignité,
Citoyens isolés, & maltraités peut-être,
Mais toujours bons François, & prompts à le paroître,
Nous ferons l'un & l'autre avec zèle, avec foi,
Des vœux pour cet Empire, & pour son jeune Roi,
Nous dirons: en lui seul toute la France espère,
Enfant de saint Louis, qu'il imite son père (*a*);
Qu'il soit des Rois chrétiens l'Auguste & le Titus.
Que l'onction sacrée ajoute à ses vertus;

(*a*) *Enfant de saint Louis, imitez votre père:* premiers mots d'une Lettre de M. de Fénelon au Duc de Bourgogne.

Digitized by Google

Qu'elle éclaire son cœur, son esprit, sa justice;
Qu'il reprime du Fisc l'intraitable avarice,
Qu'il rende au Laboureur & son tems & ses bras,
Trop souvent immolés à des travaux ingrats.
Que la foi de Clovis jusqu'à nous respectée,
Sous les yeux d'un Bourbon ne soit plus insultée;
Qu'il venge les autels, & réforme les mœurs.
Que nul homme pervers n'obtienne ses faveurs.
Des trésors de l'Etat économe sévère,
Qu'il proscrive le luxe, auteur de la misère,
Et du bonheur public toujours environné,
Qu'il soit le maître heureux d'un peuple fortuné.

Tel sera de nos cœurs le tendre & digne hommage;
Mais quels amusemens seront notre partage?
Il en faut: le ciel même a mis entre nos mains
Les plaisirs innocens qu'il fit pour les humains.
Et la terre & les eaux, les fruits, les créatures,
Tout appartient, tout sert aux ames les plus pures.
L'austère Précurseur nourrissoit un agneau:
L'Apôtre bien-aimé s'amusoit d'un oiseau.
Ne crains pas que jamais Arnauld, Pascal, Nicole,
Et de Jansenius l'inexorable école,
Condamnent ton amour pour ce joli bouvreuil,
Ni pour Catheau Mignone, objet d'un si long deuil.
Beau jeaune, Mousquetaire ont droit à tes caresses;
Cataquoi de son bec met ses barreaux en pièces;

Digitized by Google

Tu braves sa colère, elle épargne tes doigts.
Mais ce peuple léger t'irrite quelquefois.
Tu vois avec chagrin l'aimable tourterelle,
D'un époux trop volage épouse peu fidelle ;
Tu ne peux soutenir leurs coupables écarts.
La colombe plus chaste attire tes regards ;
Lorsque son choix est fait, elle aime sans partage.
Le colombeau chéri reçoit seul son hommage ;
Nul rival ne s'oppose à leur félicité ;
Modèle parmi nous rarement imité.

Dans ta cour cependant un coq plus fort qu'Alcide,
Règne en Sultan jaloux sur un serrail timide,
Et du chantre enroué le cortège & les feux
T'arrachent au sommeil plutôt que je ne veux.
De l'insolent Bijou dirai-je les caprices ?
C'est le chien favori, tout respecte ses vices.
Mylord même le craint, lui qui gronde toujours,
Et Bebelle à lui seul fait patte de velours.

Qu'entends-je, & quel bruit sourd dans ton jardin t'appelle ?
On crie ; on bat l'airain : ô funeste querelle !
Tes abeilles dans l'air s'apprêtent au combat ;
Deux reines ont paru, le trouble est dans l'état.
Chacune a rassemblé ses phalanges ailées ;
Les morts & les mourans tombent dans tes allées.

Digitized by Google

O petits animaux, pourquoi tant de fureurs?
Quoi! pour du romarin, pour du thym, pour des fleurs!
Mais de moindres sujets ont dépeuplé nos terres;
Pour des boules de neige on fait d'horribles guerres.
Insectes généreux, n'imitez pas nos Rois;
Connoissez mieux le prix de la paix & des loix.
Laissez-nous, insensés & cruels que nous sommes,
Pour de vils intérêts assassiner les hommes.
Ainsi que vos travaux, soyez aimables, doux:
La guêpe & le frelon méritent seuls vos coups;
Ce sont vos ennemis: l'homme en a de semblables,
Plus vains, plus acharnés, sans doute plus coupables.
Ils raisonnent du moins dans leur complot fatal,
Et les frelons humains savent & font le mal.
Enfin, le combat cesse & la retraite sonne.
Les restes échappés aux transports de Bellone,
Rentrent dans leur demeure à regret triomphans,
Et pleurent, mais trop tard, des sœurs & des enfans.

Tu les plains; d'autres soins consoleront ton ame,
D'un feu pur & divin je la vois qui s'enflamme.
Tandis que sous des cieux trop éloignés de toi,
Des fléaux imprévus m'appellent malgré moi,
Dans les vallons d'Orçai tu vas par ta présence,
De la foi qui périt relever la puissance.
Des Ministres zélés, tes amis, tes soutiens,
Combattront sous tes yeux l'ennemi des Chrétins.

Digitized by Google

Contre le dogme impie il n'est plus de barrières ;
Il passe impunément des palais aux chaumières.
Son souffle est un poison qui tue en peu d'instans ;
Il dévore la terre avec ses habitans.
Le pauvre est abreuvé dans des sources impures ;
Il est souvent sans pain, mais il lit des brochures.
Consultons nos Pasteurs sur ces lâches mortels,
Qui menacent toujours le culte & les autels ;
Témoins indifférens des maux les plus extrêmes,
Qu'ont-ils pour soulager l'indigent ? des blasphêmes.
Mais de ta charité rien ne borne le cours ;
Tu fournis à la fois l'exemple & le secours.
Si ton cœur est pieux, tes mains sont libérales.
Quelles profusions aux tiennes sont égales ?
J'en dis trop : tu rougis de ma naïveté.
Pour la première fois tu crains la vérité.
Je suis du sentiment l'impulsion fidèle ;
Ce qu'il dicte avec feu, je l'écris avec zèle.
Malgré les froids dédains, les sarcasmes amers,
Du Lecteur insensible, ou frivole, ou pervers,
Je veux, si je le puis, je veux, dans mes ouvrages,
Apprendre à l'univers, montrer à tous les âges,
De l'amour conjugal jusqu'où va le pouvoir ;
Je m'en fais un plaisir, un honneur, un devoir.
Périsse la doctrine à jamais détestable,
Qui détruit de l'hymen le nœud si respectable,
D'une sainte union méconnoît la douceur,
Combat insolemment le vœu du créateur,

Digitized by Google

Abolit jusqu'aux noms & d'époux & de pères,
Fait de tous les mortels un peuple d'adultères,
Anéantit les droits qui règlent nos plaisirs,
Et ne donne aux humains pour loix que leurs desirs.

Philosophie affreuse! & des sages l'admirent!
Pour nous que d'autres soins, que d'autres mœurs inspirent,
Chérissons encor plus ce lien révéré,
Qu'en formant les humains Dieu même a consacré.
Ses loix n'ont d'autre objet que le bonheur du monde;
Tout est rempli pour nous de sa bonté féconde.
Par vos inimitiés vous en perdez le fruit,
Misérables mortels, quel démon vous séduit?
Quel emploi des talens, de l'art & du génie!
Faits pour unir les cœurs, pour adoucir la vie,
Par quel funeste sort ne servent-ils jamais
Qu'à troubler parmi nous la concorde & la paix!

Et vous que l'imposture & des haines cruelles
Provoquent bassement par d'injustes querelles,
Préférez le silence à ces lâches combats;
Plaignez votre ennemi, ne lui répondez pas.
Il est assez puni dans l'excès de sa rage,
De méconnoître seul la vertu qu'il outrage.

Le Ciel, trop digne épouse, a gravé dans ton cœur
Ces nobles sentimens de sagesse & d'honneur;

Digitized by Google

Ils passent dans mon ame, & ton exemple utile
Suffit pour m'inspirer ta fermeté tranquile.
Je vis dans la retraite, & j'y vis avec toi :
Quel époux, quel mortel est plus heureux que moi !

Fin du Livre premier.

Digitized by Google

ÉPITRES.

LIVRE SECOND.

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉPITRES.

LIVRE SECOND.

ÉPITRE PREMIERE.

*A ÉGLÉ ***.*

Janvier 1732.

TU n'en peux douter, je t'adore ;
Pardonne mes égaremens.
Ma jeunesse qui s'évapore,
Charmante Eglé, ne joint encore
A quatre lustres que deux ans.
C'est bien l'âge de la tendresse,
Mais non celui de la sagesse,
Ni des profonds raisonnemens.
Ton cœur outré de mes caprices,
Contre mes folles injustices
Cent fois a dû se courroucer.
Mes pleurs, mes soupirs, mes alarmes
Ne valent pas une des larmes
Qu'à tes beaux yeux j'ai fait verser.

Digitized by Google

L'an commence, bientôt il passe ;
Nos jours ne sont que des instans ;
Rien n'est durable, tout s'efface
Sous l'aile rapide du tems.
De cette commune disgrace
Sauvons du moins nos sentimens.
Que notre amour malgré les ans,
Dans sa carrière fortunée,
Ressemble à ces jours de printems
Dont le soir vaut la matinée.

Que de notre fidélité
Lui-même il soit la récompense ;
Qu'une tendre vivacité
Le rapproche de sa naissance,
Et joigne au prix de la constance
Le plaisir de la nouveauté.

Digitized by Google

ÉPITRE SECONDE.

A M. SYLVA.

Novembre 1735.

RESTAURATEUR de la santé,
D'un art divin savant arbitre,
Sylva, je t'adresse une Epître,
Que ma main daterait des rives du Léthé,
Si ton heureux secours ne m'eût ressuscité.

J'avois mis le pied sur la barque
Du Nautonnier de l'Achéron,
Quand ton œil fin signe à la Parque,
Qui soudain rappella Caron.
Ce brutal, privé du naulage,
D'un bras par le soufre noirci,
Me repoussa sur le rivage,
Dont je lui criai grand-merci.
Remplis sans cesse notre attente,
Sylva, que ta main bienfaisante
Guérisse même tes jaloux.
Apollon t'a remis le sceptre salutaire
Qui de la Mort brise les coups;
C'est lui qui t'anime & t'éclaire.

Digitized by Google

Ministre de son sanctuaire,
Jouis au moins des biens que tu verses sur nous.
Hélas! les trésors d'Hyppocrène
Avec moins d'abondance à nos vœux sont ouverts.
Le Dieu qui t'a formé, dédaigne sur la scène
Les tributs qui lui sont offerts;
Et des Nayades de la Seine
Il abandonne les concerts.

Jadis plus juste & plus facile,
Il protégeoit divers travaux.
Au fils de Coronis il montroit l'art utile
De prolonger nos jours, de soulager nos maux,
Et dictoit au Chantre d'Achille
Des vers dignes de son Héros.

Mais il ne prête plus qu'une oreille sévère
Aux cris des modernes Auteurs.
Tu possèdes seul ses faveurs;
Il nous rend Esculape, & ne fait plus d'Homère.

ÉPITRE

Digitized by Google

ÉPITRE TROISIEME.

A MADAME DE ***,

En lui envoyant les paroles d'un Opéra.

Mars 1733.

VOILA mes vers, charmante Polhymnie,
Tu m'as promis d'en couvrir les défauts.
Reine des arts, fille de l'harmonie,
Daigne embellir ce fruit de mes travaux;
Il est à toi. Prête à mes foibles rimes
D'un art puissant les prestiges sublimes,
Ces traits de feu, ces charmes séducteurs,
De ta jeunesse ornemens enchanteurs.
Mais quels transports, & quelle aimable ivresse!
Quels doux accens! quel bruit mélodieux!
O Polhymnie! ô savante Déesse!
Vas-tu chanter des hymnes pour les Dieux?
Oui, tout l'Olympe à t'écouter s'empresse.
Ton cœur, ton ame exprimés dans tes chants,
Forment l'accord des sons les plus touchans.
Le tendre amour applaudit à ta gloire:
Déja ta voix, tes concerts admirés
Font retentir le Temple de mémoire.
Déja mes vers par toi seule inspirés,

Digitized by Google

Malgré l'envie à l'œil sombre & farouche,
Fiers de tes sons, volent de bouche en bouche.
Pour vous, mes vers, quelle félicité !
Vous brillerez du feu de son génie.
Partez, volez avec rapidité,
Le moment presse, & j'entends Polhymnie
Qui vous appelle à l'immortalité.

ÉPITRE QUATRIEME.

*A M. LE DUC DE D***.*

Décembre 1738.

QUE l'amitié s'endorme au milieu des plaisirs,
Et que l'ambition, la guerre, une Maitresse,
S'emparent seules des desirs
De l'impétueuse jeunesse ;
Je vois, sans m'étonner, ses erreurs, sa foiblesse :
C'est Flore qui se livre aux volages Zéphirs.

Mais que l'âge de l'inconstance,
Des transports, des égaremens,
Aime & respecte la puissance
Des plus austères sentimens,
Qu'amour sur l'amitié n'ait point la préférence ;

Digitized by Google

C'est être sage avant le tems :
C'est un fruit de l'été qui mûrit au printems.

Partisan des vertus solides,
Tu n'es point ébloui de l'éclat dangereux
D'un séjour où la vie, au sein d'amis perfides,
N'est pour les prétendus heureux,
Qu'un long tissu de momens vuides,
Qu'un tourbillon de jours rapides,
Dans le plaisir même orageux.

Si le flambeau de ton aurore
Luit d'un feu si doux & si pur,
Quels biens ne doivent pas éclore
De la chaleur d'un âge mûr,
Quand au bout de quatre ou cinq lustres,
Nous verrons le double bâton,
Pour prix de tes exploits illustres,
Croiser ton antique écusson !

En attendant, ton cœur de penchans agréables
Suit les douces impressions.
Occupé de projets aimables,
Tu t'amuses des passions
Qui tyrannisent tes semblables.
Tu cultives les arts, l'amitié, les talens;
Et dans les loisirs du bel âge,

Digitized by Google

Tu rassembles pour tes vieux ans
Les vrais trésors de l'homme sage.

Heureux qui dans sa course en ce mortel séjour
Sait prévoir les besoins de la saison dernière,
Et dès les premiers pas qu'il fait dans la carrière,
Marque les gîtes du retour.

ÉPITRE CINQUIEME.

AU R. P. D***,

Recteur du Collège de Montauban.

1739.

Soit requise très-humblement
Sa Révérence Rectorale,
De n'oublier entièrement,
Que sur sa promesse loyale,
J'attends de moment en moment,
Le pédantesque ameublement
De la nation magistrale;
Vieux scholiastes enfumés,
Grands diseurs de rien comme Eusthate;
Gens ennuyeux, quoiqu'estimés,
Dans l'idiome de Socrate.

Digitized by Google

Depuis que dans votre dortoir,
A la lueur d'un luminaire
Qu'on appelle en langue vulgaire....
Vous m'entendez; c'est pour le soir
Votre girandole ordinaire;
Depuis qu'en ces lieux noirs ou gris,
Sur vos tablettes respectées,
J'ai couché ces noms favoris,
Quinze aurores précipitées,
Que sans les voir j'ai bien comptées,
Ont peint le céleste lambris.

Pour Dieu, ne me faites attendre,
Si vous voulez qu'incessamment,
Je puisse lire savamment
Le pédagogue d'Alexandre.

Je vous promets dès aujourd'hui
De m'instruire dans sa Pandecte,
De renoncer à toute secte
Qui n'aura mission de lui;
D'abjurer les folles pancartes
De Malebranche, de Descartes,
Et tous ces systêmes obscurs
Qu'a produits l'Ecole nouvelle,
En dépit des principes sûrs
De la forme substantielle.

Digitized by Google

Je promets aussi d'élever
Un autel pour y conserver
Le buste de ce personnage ;
De brûler autour de l'image
Encens, myrrhe & bois d'aloès ;
Et d'être enfin le Dom Quichotte,
Le goujat même d'Aristote,
Sous les drapeaux d'Averroès.

Jurant, & veux que l'on m'assomme
En cas de contravention,
Que quand j'aurai besoin d'un somme,
Je ne prendrai d'autre opium
Que la physique du bon-homme.

ÉPITRE SIXIEME.

A M. DE C***,

Pour servir de réponse à l'Epître qu'il m'a adressée sur les douceurs du mariage.

Août 1740.

DE l'amitié je reconnois la voix ;
Malgré l'amour elle a toujours ses droits.
Des passions l'impétueux délire
D'un ami cher ne détruit point l'empire,

Digitized by Google

Et la raison, même dès mon printems,
Toujours chez moi trouva d'heureux instans.

Or, à présent que mon septième lustre
Depuis dix mois a commencé son cours,
Et qu'il n'est point d'extravagance illustre,
Lorsqu'à trente ans se joignent trois cens jours,
Voudrois-je encor tirer un nouveau lustre
Du fol éclat de mes lâches amours?
Non, j'ai quitté ma perfide Maitresse;
Sensible ami, sois enfin satisfait:
Ce triste cœur dont tu plains la foiblesse,
De tes conseils a prévenu l'effet.
Oui, je suis libre. Hélas! l'osai-je dire!
De ma défaite à peine je respire;
Ma liberté, ce bien dont je suis fier,
N'a point encor vu le second hiver.

Qu'avec effroi mon esprit se rappelle
Ces noirs soucis, cette pâleur mortelle,
Ces jours de trouble où je ne vivois plus!
Dans ces momens qu'auroit produit ton zèle?
Tes vœux alors étoient des vœux perdus.
Quand une barque au milieu de l'orage,
Couvre les eaux de son débris errant,
Les cris plaintifs poussés sur le rivage,
Ne sauvent point des horreurs du naufrage;
Le Nautonnier dans les flots expirant.

Digitized by Google

Graces au Ciel, dans l'horrible tempête
Qui m'entraînoit sans espoir de secours,
Je vis soudain s'allumer sur ma tête
Le feu sacré qui conserva mes jours.
Je le contemple enfin ce bord tranquile,
Que tant de fois j'avois abandonné;
Tout m'y prépare un calme fortuné:
C'est de la paix l'inviolable asyle.
Fuyez, fuyez, tumultueux desirs,
Tyrans cruels, que nous nommons plaisirs.
L'amitié pure & l'amour de l'étude,
Présens du Ciel, faits pour la solitude,
Rempliront seuls mes paisibles loisirs.
Là, je verrai du temple de Neptune,
L'embarquement & le funeste sort,
De tout mortel qu'Amour & sa fortune
Sur leur gondole éloigneront du port.

Tu veux pourtant qu'un autre nœud me lie;
Tu me promets des plaisirs doux & purs.
Mais entre nous, du bonheur de la vie,
Les plus beaux vers sont des garans peu sûrs.
Aux bords fleuris de l'onde Aganippide,
Le bon Hymen t'a pris pour son Ovide.
Tu nous le peins un Dieu de volupté,
De complaisance & de tranquilité;
Plein d'agrémens, d'humeur souple & riante,
Père des Jeux, Roi de leur cour brillante,

Digitized by Google

Offrant toujours des faveurs à cueillir :
Jamais Rigaud ne sut mieux embellir.
Va, tu peux bien célébrer sa puissance,
C'est un tribut de ta reconnoissance.
Tu lui dois tout. Il a mis dans tes bras
Fidélité, raison, douceur, appas.
De ce trésor qui t'échut en partage,
Puissent les Dieux te conserver l'usage ;
Et puissent-ils pour unique faveur,
Me préserver de semblable bonheur !

ÉPITRE SEPTIEME.

A M. LE MARQUIS DE M***.

Juin 1740.

J'AI lu le charmant badinage
Que tu daignes me confier,
Et de l'ambassadeur guerrier
J'admire tout, hors le courage
Qui le tira de son métier,
Pour en faire un soldat peu sage,
Et comme un simple aventurier,
L'envoyer sur le noir rivage.

Je conserverai cet écrit
Digne de l'ame la plus pure ;

Digitized by Google

Ouvrage heureux de la nature,
Du sentiment & de l'esprit.
Jamais tableau de paysage
Ne fut plus riant, plus flatteur,
Que celui du chaste ménage
Dont Plélo dans ses vers nous traça le bonheur.

J'éprouve en les lisant la tendre sympathie
Qui de ces deux époux resserroit les liens;
A leurs plaisirs je m'associe,
Et j'assiste à leurs entretiens.
Que j'aime à parcourir leur champêtre demeure
Sous le ciel de Tycho-Brahé!
J'y vois dans un climat par les hivers glacé,
Le feu de leurs amours s'augmenter à toute heure.

Dignes époux, heureux amans,
Cœurs pleins de tous les sentimens
Dont les hommes du premier âge
N'ont point transmis le doux usage
A leurs frivoles descendans!
Noms à jamais chers & célèbres
Dans les fastes de la vertu,
Puisse l'encens qui vous est dû,
De la mort percer les ténèbres.

Et toi, cher M***, qui m'exhortas cent fois
A subir de l'hymen les dangereuses loix,

Digitized by Google

Je connois ici ton adresse ;
Par l'exemple d'autrui l'amitié me combat.
Hé bien, je t'en fais la promesse ;
Encore un couple ou deux d'époux de cette espèce,
Et j'abjure le célibat.

ÉPITRE HUITIEME.

*A M. LE MARQUIS DE M***.*

Pompignan, Septembre 1740.

Ami parfait, rassure-toi,
Sur mon sort ton ame allarmée
Envisage avec trop d'effroi
Les soins dont ma vie est semée.
Dans mes jours les plus ténébreux,
Les chagrins aussi sombres qu'eux,
N'ont jamais enfoncé la porte
De ce cabinet lumineux,
Où les assauts de leur cohorte
Ne m'empêchoient pas d'être heureux.
Ne crois donc pas que j'abandonne
Ces arts, ces beaux arts mes amis ;
Leur cortège qui m'environne,
Se plaît trop aux lieux où je suis.

Digitized by Google

O Muses, fidèles compagnes
Sous le chaume & dans les palais,
Dans les cités, dans les campagnes,
A la Bastille & sous le dais;
Vos guirlandes & vos caresses
Comblent des vœux tels que les miens;
Je méprise les autres biens,
Si vous me laissez vos richesses.
Je ne crains pas que ce trésor
Transporté du brûlant rivage
Où l'Espagnol va puiser l'or,
Sous l'équateur fasse naufrage.
Il échappe aux avides mains
Des partisans les plus barbares,
Affranchi des Edits avares
Des Paulets & des Mazarins.
Rien ne l'épuise, ne l'altère;
Il nous soutient dans les revers,
Nous console dans la misère,
Et nous rend libres dans les fers.

Ce Guerrier qui prit mainte ville,
Si par malheur quelque jaloux
Fait que dans ses champs on l'exile,
Sait tout au plus ramer des choux.
Ce Ministre à morgue si fière,
Et que l'on vient de renvoyer
Dans son Château, jadis chaumière,

Digitized by Google

Où son père mourut Fermier,
Se jetteroit dans la rivière,
S'il ne craignoit de s'y noyer.
Le Traitant qui sous ses portiques
D'un peuple entier bravoit les cris,
Ayant perdu par ses pratiques
Jusques au nom qu'il avoit pris,
Grace à tant de fraudes publiques,
Redevient Laquais ou Commis.
Mais Virgile dans un taudis
Feroit toujours les Géorgiques.

ÉPITRE NEUVIEME.

AU MÊME.

Pompignan, Janvier 1741.

QUE j'aimerois cette mer Provençale,
Non pour les biens, les trésors précieux
Dont l'enrichit la rive orientale,
Mais pour les jours & passe-tems joyeux
Qu'aux promeneurs son beau rivage étale!
Là, quand Phébus a dételé son char,
Et sous les mers vuide un broc de nectar,
On voit courir troupe, frisque & fallote,
Lise, Babet, Marguerite & Charlotte:

Digitized by Google

Noms, très-bourgeois, ignobles à la Cour,
Mais bien souvent les meilleurs en amour.

Cher M***, sur cette aimable rive,
Des Phocéens asyle fortuné,
Tu fais des vers, mais ta harpe expressive
Devant tes pas ne chasse point Daphné.
Je le crois bien, le Maître du Parnasse
S'en tint toujours aux chansons du début.
Le pauvre Dieu dans sa plus vive audace,
N'avoit, dit-on, qu'une corde à son luth.

Notre Boileau, ce grand Maître d'escrime,
Au coin d'un bois ne trouvoit que la rime.
Tes bois, ami, sont bien mieux habités;
Rimes y sont avec jeunes beautés.
C'est dans ce lieu que le bonheur réside
Sans importun, sans ennui, sans travail;
C'es-là qu'enfin ta riante bastide (*a*)
Est tour-à-tour le Pinde ou le Serrail.

Ami charmant, jouis de ta paresse,
Jouis d'un sort plus heureux que le mien;
De ces jours purs qui te luisent sans cesse,
De ce beau ciel, moins chaud que ta jeunesse,
Et des plaisirs que tu chantes si bien.

(*a*) C'est le nom que l'on donne dans le Bas-Languedoc & en Provence, aux petites maisons de campagne, bâties dans les environs des Villes.

Digitized by Google

ÉPITRE DIXIEME.

A M. DE B***,

Secrétaire Perpétuel de l'Académie de Montauban.

Pompignan, Décembre 1742.

ELOIGNÉ du cercle agréable
Où vous jugez Grecs & Latins,
Je maudis l'hiver effroyable
Qui s'opposant à mes desseins,
Enchaîne mes tristes destins
Autour d'une ennuyeuse table,
Avec des Vicaires voisins,
Un peu moins savans que Vatable (*a*).

Mais si le soleil secourable
Ne ramène des jours sereins,
En dépit du ciel peu traitable,
Je braverai neige & ravins,
Dussé-je m'ouvrir les chemins,
Comme fit d'un coup admirable
L'ennemi borgne des Romains;
Fait qui pourtant n'est qu'une fable.

(*a*) François Vatable, le plus savant homme de son tems dans la langue Hébraïque. Il mourut en 1547.

Digitized by Google

Que c'est un plaisir véritable
De revoir murs & citadins,
Lorsque Dryades & Sylvains
Grélotant d'un air pitoyable,
Dans quelque chêne vénérable
Ont des logemens fort mal sains!
Soit donc qu'attristant les humains,
Du Verseau l'urne intarissable
Inonde vergers & jardins,
Ou que l'Aquilon redoutable,
Quittant ses cachots souterrains,
Fasse un vacarme épouvantable
Au détriment des Pélerins;
Tandis que Flore qu'il accable,
Attend la saison favorable
Aux lys, à la rose, aux jasmins,
Moisson brillante & périssable,
Qui voit rarement deux matins;
J'irai dans nos jeux clandestins,
Dont bientôt le nom mémorable
Remplira les climats lointains,
Admirer l'éclat plus durable
Des fleurs dont une Muse aimable
Sème tes vers à pleines mains.

Digitized by Google

ÉPITRE ONZIEME.

*A M. LE MARQUIS DE M***,*

Pompignan, Décembre 1742.

LE Campagnard qui cultive ses choux,
Au Citoyen de la ville des foux,
Salut & joie. Or, tandis que la France
Voit son Ministre au chemin du tombeau,
Que tel ami de sa vieille Eminence,
Attend tout bas, non sans impatience,
Que Lachésis soit au bout du fuseau
Des jours filés pour ce Nestor nouveau;
Tandis aussi que malgré la misère,
Plus d'un richard bien frais, bien potelé,
Lorgnant à table une Iris minaudière,
Tout réjoui du vin qu'il a sablé,
Se rit du froid que l'on souffre en Bavière,
Pourvu qu'Aï ni Pommar n'ait gelé;
Ton ami cher, dans sa Gentilhommière,
Loin du chaos, resserré dans sa sphère,
Vivroit content plus que Prince ni Roi,
Sans le chagrin d'être éloigné de toi.

Tu la connois cette plaine étendue
Dont la beauté surprend toujours les yeux;

Ces verds côteaux dont elle est défendue
Contre les coups du nord injurieux ;
De mon manoir la pénible avenue (a),
Ces murs pourprés, ces jardins gracieux ;
D'où j'apperçois les rochers spacieux
Que Pyréné porte au sein de la nue.
C'est l'hermitage où je fuis la cohue ;
C'est le Parnasse où je chante les Dieux.
Des jours remplis, des nuits sans insomnie,
Forment ici le tissu de ma vie :
Jadis l'amour m'empêchoit de dormir ;
Les jours entiers étoient pour ma Maîtresse :
Ce tems, hélas ! plaisoit à ma jeunesse ;
Ce tems n'est plus, j'aime à m'en souvenir.

Comme un instant, l'heure fuit, le jour passe.
Je vis pour moi, je règne, dit Horace ;
Et je soutiens que cet Horace-là
N'étoit point fou quand il disoit cela.
L'ami charmant du favori d'Auguste,
Mieux que Platon, la Bruyère & Pascal,
Rend le sens droit, le cœur bon, l'esprit juste.
Il m'a guéri de plus d'un vilain mal.
Aussi ma main brûle devant son buste,
Tous les parfums du peuple oriental.
La douce paix aujourd'hui m'environne ;

(a) Elle a été bien adoucie depuis.

Digitized by Google

Adorateur des arts & des talens,
Je les cultive au bord de la Garonne,
Sans envier les riches ni les Grands :
La volupté de son poids les accable.
Trop malheureux qui se laisse éblouir
Par les attraits d'un bonheur périssable !
Il sacrifie, esclave misérable,
La liberté dont il pourroit jouir.
Faut-il l'en plaindre ? Un cerf, dit Stésichore,
Chassa du pré son voisin le cheval ;
Pour se venger le dolent animal
Offre son dos à l'homme qu'il implore.
Par son secours il terrasse le cerf ;
Mais quel succès ! sous le frein qu'il dévore,
Vainqueur plaintif, de l'homme il devient serf.

Toi, qui d'Horace as pris en main la lyre,
De ses écrits aimable imitateur,
Apprends de lui que le sage en son cœur,
Aux passions ne donne point d'empire.
L'homme éclairé se fait ses propres loix.
Né sur les bords de la Seine ou du Tybre,
Qu'il soit sujet de Prêtres ou de Rois,
Si la raison le gouverne, il est libre.

J'écris ces mots entre Horace & mon feu,
Tout prêt ! hélas ! à partir pour la ville ;
Adieu séjour solitaire & tranquille,
Jusqu'au revoir, mes chers foyers, adieu.

Digitized by Google

ÉPITRE DOUZIEME.

*A MM. LES MARQUIS, CHEVALIER ET ABBÉ DE G***, frères.*

Pompignan, 1743.

DE vos vers flatteurs & charmans
J'ai senti la délicatesse,
Et j'en ferai mes complimens
Aux Souveraines du Permesse.
Mais n'en déplaise aux tours galans
Que vous inspire la jeunesse,
Hors la Victoire qui s'empresse
De couronner vos jours brillans,
Malheur à toute autre Déesse
Qui se fieroit à vos sermens.

Ce dernier mot ne vous regarde,
Monsieur l'Abbé, quoique jadis
Maint Evêque portât rondache & hallebarde;
Et que par le Pasteur le troupeau fût occis.
Mais cette mode est réformée.
Par une cuirasse enfumée
Le rochet n'est point déchiré;
Et les Légats *à latere*
Ne sont plus Généraux d'armée.

Digitized by Google

Votre âge, votre état ont pourtant leurs exploits ;
Que nous vantons à juste titre.
De l'Ecole à vingt ans Richelieu fut l'arbitre ;
A quarante il le fut des Rois.

Partez donc, brillante lignée
D'ayeux chers au peuple Gascon.
Partez, le bruit de votre nom
M'apprendra votre destinée.
Bientôt au gré de mes souhaits
Le champ de Mars & la Sorbonne
Retentiront de vos succès ;
Et moi j'en instruirai le Tarn & la Garonne.

ÉPITRE TREIZIEME.

*A MADAME LA MARQUISE DE M**.*

Pompignan, 6 Juillet 1744.

Vous vous amusez aux dépens
De ma pauvre Muse Gasconne ;
Mais ne croyez pas que je donne
Dans tous vos propos séduisans.
Pasteur timide & solitaire,
J'ose à peine dans les hameaux,
Chanter aux pieds d'une Bergère.

Digitized by Google

Croirai-je que mes chalumeaux
Forment des sons qui puissent plaire
A la Divinité de Sceaux !

Je sais trop que la cour brillante
D'une auguste fille des Dieux,
Dans ses concerts délicieux
Ne veut point de voix dissonante ;
Que ce vallon tant célébré,
Par tant de fêtes consacré,
Des arts est l'asyle ordinaire,
Et que Sceaux retentit encor
Des vers charmans faits à Saint-Maur,
Et des chansons de Saint-Aulaire.
Car apprenez qu'au fond des bois,
Souvent la Courrière à cent voix
Parle aux habitans du village,
Et révèle en plus d'un langage
Les plaisirs des Dieux & des Rois.

Or, pour revenir à ma Muse,
Laissez-la, simple en ses atours,
Loin du faste pompeux des Cours,
Enfler ici la cornemuse
D'un foible enfant des Troubadours.
Jamais loin de l'ombre des hêtres
Le son de ma voix ne s'étend ;
Tout au plus la Garonne entend

Digitized by Google

Le bruit de mes accords champêtres,
Sur ces bords je n'ai pour témoins
Que des Bergers & ma Sylvie.
Pour chanter devant Octavie,
Il faut être Virgile au moins.

Ne m'abusez pas davantage
Par l'espoir d'un brillant suffrage,
Peu fait pour mes rustiques airs.
Offrez, s'ils peuvent être offerts,
Mes vœux, mon respect, mon hommage ;
Mais ne parlez pas de mes vers.

ÉPITRE QUATORZIEME.

A. S. A. S. MONSEIGNEUR

LE COMTE DE C***,

Au nom des Francs-Maçons assemblés à Bagnères.

Bagnères, Octobre 1744.

TANDIS qu'appellé par la guerre
Pour sauver le peuple Germain,
Tu fais jusqu'aux sources du Rhin
Gronder l'effroyable tonnerre
Que Louis remet dans ta main ;

Digitized by Google

Assis sur le char de Bellone,
Prince, l'appui de la Couronne,
Permets que d'humbles Francs-Maçons,
Sous ton auspice respectable,
Aux pieds d'un Monarque adorable
Portent leurs vœux & leurs chansons.

Au bruit de sa convalescence,
Quels chants de joie ont retenti !
Quels transports n'ont pas ressenti
L'Univers, l'Europe & la France !
Mais du François ressuscité,
L'amour, la tendresse énergique,
Nulle part n'ont plus éclaté
Que dans ce séjour aquatique.
Ce fait ne te surprendra pas,
Quand tu sauras que cet asyle
Est aujourd'hui le domicile
De Maçons presque tous Soldats.

Que ne puis-je, peintre fidèle
De tant de vœux multipliés,
Dans ces vers t'exprimer le zèle
De nos Frères estropiés,
Et qui tout couverts de blessures,
Ne brûlent pourtant de guérir,
Que pour pouvoir bientôt courir
A de nouvelles meurtrissures !

Digitized by Google

Tout seconde ici leur transport,
L'art opère avec plus d'adresse;
La nature fait un effort,
Pour réparer avec vîtesse
Les coups imparfaits de la mort.
Le minéral que l'onde roule,
Est plus actif, plus pur, plus sain,
La santé dans les veines coule
Du fond de l'antre souterrain;
Et l'eau se hâte en cent manières,
De rendre leurs forces premières
Aux Héros de Château-Dauphin.

Cependant vainqueurs de la Parque,
Quoiqu'encor foibles, sans couleur,
Ils chantent l'auguste Monarque
Qui revit pour notre bonheur.
Mais avant que l'hiver revienne,
Frais, alertes, gais & dispos,
Sur tes pas, au chemin de Vienne,
Ils iront joindre leurs drapeaux.

Vole, Bourbon, cours où t'envoie
Un Roi, l'amour de nos Guerriers.
Cours dans des routes de lauriers,
De la paix applanir la voie.
La Discorde à l'aspect des Lys,
Couverte d'horribles débris,

Digitized by Google

Et du sang qu'elle aime à répandre,
Secoue encor parmi la cendre
Ses flambeaux presqu'évanouis;
Encore un printems, & Louis
Aux enfers la force à descendre.
Au bruit de son nom redouté,
Nous verrons malgré la fierté
De ces prôneurs de l'équilibre,
Qui n'ont plus tant de liberté,
La Germanie en effet libre,
César puissant & respecté,
Et du Danube jusqu'au Tybre
Paix, concorde & félicité.

ÉPITRE QUINZIEME.

A M. LE CHEVALIER DE R***,

Entre Cahors & Montauban.

8 Avril 1746.

DANS des champs par les eaux couverts,
Où Pomone languit courbée
Sous le noir fardeau des hivers,
Du fond d'une chaise embourbée,
Je réponds à tes jolis vers,

Digitized by Google

Que j'aime à voir un jeune sage
Adorer les chastes appas
D'une Déesse qui n'est pas
La Divinité du bel âge !
La tendre amitié t'a nourri
De ses précieuses maximes.
D'Apollon digne favori,
C'est lui qui t'apprend l'art des rimes.
Je le sais, tu fais tes plaisirs
De tous les arts & de l'étude ;
Heureux penchant ! douce habitude !
Consacre-leur tous tes loisirs.
Eh ! pourquoi du feu qui t'inspire
Craindrois-tu les brillans écarts ?
Une main qui lance des dards,
Peut se délasser sur la lyre.
Aussi fidèle courtisan
Des Souveraines du Parnasse,
Que franc ennemi du Sultan,
Puisses-tu dans ta noble audace,
Egaler les écrits d'Horace,
Et les exploits de l'Isle-Adam.

Digitized by Google

ÉPITRE SEIZIEME.

*A M. L'ABBÉ ***.*

Montauban, 1750.

D'UNE Muse sexagénaire,
S'il faut croire le baptistaire
Dont elle m'a fourni l'extrait,
J'ai vu les vers pleins de jeunesse,
De badinage & de sagesse,
Où du censeur le moins discret
La sévère délicatesse
Applaudit tout, hors mon portrait,
Trop flatté par la politesse
Du peintre habile qui l'a fait.

Et toutefois dans cet ouvrage
Où tu daignes tant me louer,
Un trait, je dois te l'avouer,
Déprécie un peu ton suffrage.
Que tu connois bien mal mon cœur!
Non, non, malgré l'air corrupteur
Du siècle volage où nous sommes,
Je n'ai jamais jugé des hommes
Par la disgrace ou la faveur.
Des ames lâches & communes
Crains les froideurs & les mépris;
Mais pour moi je sens mieux le prix

Digitized by Google

Des talens & des infortunes.
Eh ! pourquoi rimer dans tes vers
Un apophtegme dont la force
Se briseroit contre l'écorce
D'un esprit vulgaire ou pervers ?
Ce n'est point ma bibliothèque,
C'est la nature & non Sénèque,
Qui par sa voix m'a seule appris,
A n'estimer dans mes semblables,
Que les actions mémorables,
Les vertus, les mœurs, les écrits.
N'en déplaise aux titres insignes
Que l'on adore & dont je ris,
D'un exilé que je chéris,
J'aime mieux recevoir dix lignes,
Que dix lettres de Favoris.

Ne m'épargne donc pas les tiennes
Qu'avidement je recevrai.
Du plaisir que j'y trouverai,
Tu t'appercevras par les miennes.
N'en doute pas, je t'aimerai,
Et si tu veux, je te plaindrai ;
C'est un mot de ton apostrophe.
Mais peut-on plaindre un Philosophe,
Qui retiré dans un saint lieu,
Met à profit la solitude,
Fait quelques vers, aime l'étude ;
Connoît les hommes & sert Dieu ?

Digitized by Google

ÉPITRE DIX-SEPTIEME.

A M. DE Q***,

Premier Président du Parlement de Besançon.

Montauban, 1753.

J'AI lu des vers où tout respire
Le talent, l'esprit, la vertu;
Devant ces vers je me suis tû,
Et j'ai presque brisé ma lyre.
Vous, à qui le Ciel a permis
Dès votre plus tendre jeunesse,
D'allier les fleurs du Permesse
Avec la pourpre de Thémis,
Affermissez par vos exemples,
Le culte brillant de deux Temples,
Toujours entourés d'ennemis.
Que l'ignorance repoussée,
Que l'injustice au loin chassée,
N'en ternissent jamais l'éclat.
Soutien des Arts & de l'Etat,
Soyez l'arbitre du Lycée,
Comme l'oracle du Sénat.

Fin du Livre second.

Digitized by Google

POÉSIES DIVERSES.

Digitized by Google

POÉSIES

Digitized by Google

POÉSIES DIVERSES.

LETTRE DE RACINE

A MADEMOISELLE LE COUVREUR.

Paris, 1729.

Vous, sur qui Melpomène fonde
Les progrès de son art long-tems interrompus,
Le Couvreur, recevez l'hommage & les tributs
D'un citoyen de l'autre monde.

Mes succès par vos soins surpassent mes desirs;
C'est par vous que Monime, Hermione, Athalie,
Phèdre, Roxane, Iphigénie,
Heureux enfans de mes loisirs,
Vivent chez les François, font encor leurs plaisirs.
Jouissez, le Couvreur, d'une gloire si belle;
Vous ignoriez jusqu'à ce jour
Ma reconnoissance & mon zèle;
J'en rougis. Il est tems de montrer du retour;
Et je vais dans ces vers, faits au jardin des ombres,
Vous raconter le démêlé,
Qu'au fond de nos boccages sombres

Digitized by Google

Eut hier avec moi l'ingrate Chammêlé.
Mon amour forma sa jeunesse.
Pour elle vous savez jusqu'où fut ma tendresse,
Combien dans ses nœuds j'ai souffert.
Je lui parlois encor des troubles de mon ame;
Je disois qu'Apollon & l'Amour de concert,
Prenoient soin de venger ma flamme;
Que ces Dieux pour punir son cœur,
Avoient chez les mortels envoyé Melpomène,
Et que pour habiter la scène
La Déesse avoit pris le nom de le Couvreur.

Cet éloge à coup sûr devoit m'être funeste.
L'ombre fière & jalouse en frémit à l'instant.
Femme, rivale, actrice, on devine aisément
Si sa colère fut modeste.
Mais un heureux événement
En suspendit le cours, & m'épargna le reste.

Un Dieu, c'étoit l'Amour; ne vous étonnez pas
Qu'aux antres de la mort il ait porté ses pas.
Il perce à votre nom les plus sombres retraites;
Grace à vos yeux vainqueurs, toujours sûr de ses coups,
Il remplit les lieux où vous êtes,
Et ceux où l'on parle de vous.

Il arrive: si-tôt qu'il frappe notre vue,
La foule d'habitans dans nos bois répandue,

Digitized by Google

Se rassemble de toutes parts.
Ce Dieu découvre à nos regards
Un portrait que lui-même avoit pris soin de faire.
D'un transport ravissant je me sentis atteint.
Ce portrait enchanteur pouvoit-il ne pas plaire!
C'étoit le vôtre, & l'Amour l'avoit peint.

Mais alors de ce Dieu l'étonnante magie
Sur ce brillant tableau répand des traits de vie;
La toile obéit à ses loix:
On voit vos mouvemens, on entend votre voix.
Déja nous éprouvons la douce violence
Qui va bientôt nous entraîner;
Et tout l'Elysée en silence
N'attend plus qu'un coup-d'œil pour se déterminer.
Il gémit avec vous, avec vous il s'irrite;
Il se trouble, il tremble, il s'agite;
Un geste, un seul regard nous conduit tour-à-tour
Du calme à la terreur, de la haine à l'amour.
Euripide versoit des larmes,
Sophocle par fierté vouloit cacher ses pleurs;
Mais tous deux avouoient, qu'embellis par vos charmes,
Mes vers ont dû vaincre les leurs.

Ce spectacle aussi-tôt termina la querelle.
Plus surprise que nous, & vainement rebelle,
Chammêlé ressentit ce charme tout-puissant,
Vous admira, se tut, & fuit en rougissant.

Digitized by Google

Mais connoissez l'amour, & quel est son empire;
Mon cœur trop prompt à s'enflammer,
Apprit en vous voyant qu'une ombre peut aimer;
Et n'a su résister au plaisir de le dire.
Vous savez mon secret, & tout mort que je suis,
Je voudrois inspirer de la reconnoissance;
(Qui dit amour, dit espérance),
Ecrivez-moi si je le puis.

J'ai mis dans notre confidence
Un jeune élève des neuf Sœurs,
Qui par leurs premières faveurs
A mérité ma confiance.
Hélas ! je me livre à sa foi;
Je ne sais quel trouble m'annonce
Que puisqu'il vous connoît, il pense comme moi;
Mais fût-il mon rival, donnez-lui la réponse.

Digitized by Google

ÉLOGE

DE CLEMENCE ISAURE,

Prononcé dans le grand Consistoire de l'Hôtel-de-Ville de Toulouse, le 3 Mai 1741 (a).

ODE.

CHANTRE Thébain, je prends ta lyre,
Sous mes doigts elle va parler.
Dans l'heureux transport qui m'inspire,
Je sens que je puis t'égaler.
Fille auguste, chaste héroïne,
Du sein de la clarté divine
Daigne abaisser tes yeux sur moi.
Descends, verse dans mon génie

(a) L'Académie des Jeux Floraux loue tous les ans, depuis plus de quatre siècles, la célèbre Clémence Isaure. L'éloge se prononce en public le 3 Mai, jour de la distribution des prix. Cette compagnie, le plus ancien de tous les corps littéraires, couronne quatre sortes de Poésies, l'Ode, l'Eglogue, l'Elégie & le Poëme. Cet éclaircissement est nécessaire pour ceux qui ne seroient pas instruits des usages & des cérémonies des Jeux Floraux, & qui pourroient être surpris de la forme singulière qu'on a donnée à cet ouvrage.

Digitized by Google

Le feu, la force, l'harmonie,
Et rends mes vers dignes de toi.

Quel démon sous le char de l'ourse
Va chercher des peuples obscurs?
Au bruit effrayant de leur course,
Rome, tu trembles pour tes murs.
Premier objet de leur furie,
Bientôt tu n'es plus la patrie
Des talens si chers aux Césars.
L'aigle s'enfuit, le trône tombe,
Et le Capitole succombe
Sous les destructeurs des beaux-arts.

Déja de ces vainqueurs sauvages
Le Rhône entend les cris affreux.
Jusqu'aux remparts des Tectosages
L'embrasement porte ses feux.
Les Muses prennent l'épouvante;
Des Gaulois l'école brillante
A changé de maître & de sort;
Et l'asyle de la science
Gémit sous la fière ignorance
Des farouches enfans du Nord.

Long-tems de leur pouvoir funeste
La France a senti les effets;
Vaincus, leur férocité reste
Parmi ceux qui les ont défaits.

Digitized by Google

Nos ayeux, soldats indociles,
Dans le mépris des arts utiles
Au champ de Mars étoient nourris;
C'est seulement par intervales,
Que nous trouvons dans nos annales
Et des de Meuns & des Lorris (*a*).

Ainsi quand le flambeau du monde
Loin de nous parcourt d'autres cieux,
Et qu'une obscurité profonde
Cache les astres à nos yeux,
Souvent une vapeur légère
Forme une étoile passagère,
Dont l'éclat un instant nous luit;
Mais elle rentre au sein de l'ombre,
Et par sa fuite rend plus sombre
Le voile immense de la nuit.

Quelle clarté vive & soudaine!
La Garonne agite ses eaux;
Sur son rivage & dans la plaine
Quel concours & quels chants nouveaux?

(*a*) Guillaume de Lorris, & Jean de Meun, surnommé Clopinel, c'est-à-dire, le boiteux. Le premier commença le Roman de la Rose sous saint Louis, & le second l'acheva sous Philippe-le-Bel.

Digitized by Google

C'est Isaure qui vient de naître ;
Hâtez-vous, Muses, de paroître,
Offrez-lui vos plus doux accords.
Le Pasteur (*a*) qui dès son enfance,
Jouissoit de votre présence,
Fut moins digne de vos transports.

Elle annonce les jours célèbres
Qui sous François & sous Louis (*b*),
Après des siècles de ténèbres
Frapperont nos yeux éblouis.
Attendant ces jours de lumière,
Ses yeux entr'ouvrent la barrière
Aux arts plongés dans le sommeil :
Tel on voit l'éclatant phosphore
Précéder le char de l'Aurore,
Et tracer le cours du Soleil.

N'envions point à Mitylène
La Muse, qui par ses beaux vers,
Du bruit de sa tendresse vaine
Remplit tristement l'univers.
Notre Sapho sur le Parnasse
Régna sans trouble & sans disgrace,

(*a*) Hésiode gardant les troupeaux de son père dans les vallées d'Ascra en Béotie, fut enlevé par les Muses.

(*b*) Les siècles de François premier & de Louis XIV.

Digitized by Google

Fut belle & sage sans effort ;
Sa vertu subjugua l'envie ;
Phaon n'a point terni sa vie,
Ni Leucade flétri sa mort (*a*).

Mais, ô Ciel ! quel épais nuage
Se forme entr'elle & nos regards !
Que deviendra le témoignage
De tant de monumens épars ?
Isaure autrefois si chérie,
Verra-t-elle dans sa patrie
Ses autels sous l'herbe foulés ;
Semblable aux Déités frivoles,
Jadis respectables idoles,
Aujourd'hui marbres mutilés.

Malgré l'audace des critiques,
Immortalisons ses faveurs.
Son nom gravé sur nos portiques,
Est-il effacé de nos cœurs ?
Dans ces murs fameux qu'elle honore,
Dans ce Temple qu'elle décore,
Dut-elle trouver des ingrats ?
Vous, qui détruisez sa mémoire,

(*a*) Sapho, desespérée des froideurs de Phaon, se précipita du rocher de Leucade dans les flots de la mer.

Digitized by Google

Pardonnez, c'est pour votre gloire,
Que je la venge & vous combats.

Je sais qu'une erreur consacrée
Ne cesse point d'être une erreur.
Mais une fable révérée
Devient un vrai titre d'honneur.
Les Empires, les Républiques
Dans des mensonges magnifiques
Cherchent leurs premiers citoyens.
Respectons d'illustres chimères :
Jamais les Romains pour leurs pères
N'ont désavoué les Troyens.

Nous te rendons plus de justice,
Tu n'es point un nom fabuleux,
Jeune & savante bienfaitrice
De ta patrie & de nos jeux.
Sans porter plus loin notre vue,
Les siècles qui t'ont reconnue,
Nous prescrivent la même loi.
Ainsi l'autorité se fonde ;
Eh ! quel Monarque dans le monde
A de meilleurs titres (*a*) que toi ?

(*a*) On peut consulter sur Clémence Isaure, deux Dissertations de M. de Ponsan, Trésorier de France, imprimées dans les

Digitized by Google

Les dons de tes mains libérales
Sont le prix des talens vainqueurs.
De tes guirlandes triomphales
Ils disputent entr'eux les fleurs.
Par les hivers, tyrans de Flore,
Par les vents du rivage More
Leur éclat n'est jamais fané;
Ton choix seul les rend immortelles;
Le Dieu des vers quitte pour elles
Les rameaux qu'il doit à Daphné.

Toi, marbre antique, foible image
De la Minerve de ces lieux,
Conserve à jamais d'âge en âge
Des traits pour nous si précieux.
La beauté que tu représentes,
De nos ames reconnoissantes
Reçoit l'hommage en ce moment;
Ou plutôt ce jour mémorable,
Est la fête du sexe aimable
Dont Isaure fut l'ornement.

Recueils de l'Académie des Jeux Floraux, des années 1734 & 1737. Dom Vaissette en a fait usage dans le quatrième volume de l'Histoire de Languedoc.

Digitized by Google

ÉGLOGUE.

SECONDEZ Calliope, & chantez votre Muse,
Elèves du Pasteur (*a*) que forma Syracuse.
Ne cherchez point ailleurs de sujet pour vos sons ;
Qui couronne vos vers, mérite vos chansons.
Jadis sur le rivage où le fleuve d'Elide (*b*)
Aux ondes d'Aréthuse unit son eau rapide,
Les Bergers disputoient seulement pour l'honneur,
Et le vaincu cédoit sa flûte à son vainqueur (*c*).
Pour vous un pur métal prend, de l'aveu de Flore,
La forme & les couleurs des filles de l'Aurore.
Il va récompenser vos champêtres accords.
Sur-tout ne tentez point d'ambitieux efforts.
Virgile du haut-bois distingua la trompette.
Tityre & Corydon, fameux par sa musette,
Ne mêlèrent jamais à des airs ingénus,
Les accens destinés aux combats de Turnus.

(*a*) Théocrite.

(*b*) L'Alphée, fleuve qui passoit à Elide, & qui arrosoit la Province de ce nom. Les Anciens ont cru que ce fleuve couloit sous la mer par des conduits souterrains, & qu'il venoit mêler ses eaux avec celles d'Aréthuse, fontaine de Sicile.

(*c*) Dans la huitième Idylle de Théocrite, deux Bergers font assaut de vers & de chant, & conviennent avant le combat, que le vaincu cédera sa flûte au vainqueur.

Digitized by Google

Quand sa Muse autrefois dans l'espoir d'être libre,
Quitta le Mincio pour rendre hommage au Tybre,
Aux yeux de Galatée (*a*) elle avoit plû sans art,
Aux pieds d'Amaryllis elle parut sans fard,
Sa houlette à la main, le front paré de roses,
De leurs tendres boutons à peine encor écloses.
Ses chevreaux bondissans accompagnoient ses pas;
Sa modestie ornoit & cachoit ses appas.
De sa timide voix la douceur étrangère
Au Souverain du monde annonça la bergère;
Elle plut à César. La nature a ses droits:
L'art ne l'efface point, même au Palais des Rois.
Tels étoient les concerts, dont le Dieu d'Arcadie,
N'eût pas désavoué la tendre mélodie.

Isaure sur nos bords voulut aux mêmes sons
Former des chastes Sœurs les jeunes nourrissons.
Un spectacle charmant fut inventé par elle.
A nos yeux en ce jour, ce lieu le renouvelle.
Tout y marquoit alors l'innocence des mœurs.
La saison de la fête étoit celle des fleurs.
Pour théâtre un jardin, des berceaux pour parure;
Le peuple étoit assis sur des bancs de verdure,
Les Juges du combat sous un épais ormeau (*b*).
Le signal annonçoit le tour du chalumeau,

(*a*) Virgile désigne Mantoue sous le nom de Galatée, & Rome sous celui d'Amaryllis. *Eglog.* 1.

(*b*) Conformément à cet ancien usage, le jour de la distribution

Digitized by Google

Et le bruit triomphant de la lyre olympique
Cessoit au premier son de la flûte rustique,

Siècle heureux ! âge pur ! douce simplicité,
Vous n'êtes plus qu'un bien vainement regretté.
Si nos cœurs ont perdu cette candeur aimable,
De nos sages ayeux richesse inestimable,
Qu'elle embellisse au moins nos jeux & nos écrits ;
Que le vrai, le vrai seul remporte ici le prix ;
Contre le goût pervers qu'il y trouve un asyle.
Admirons sans rougir, Théocrite & Virgile.
Que le pinceau léger qui peindra les pasteurs,
Dans les prés, dans les bois assemble ses couleurs ;
Qu'il transporte notre œil au bercail de Thémire,
Dans la grotte où Phillis pour Corydon soupire,
Sur ce roc solitaire où Thersandre amoureux
Enseignoit aux échos ses refrains douloureux :
Qu'il trace les discours des bergères naïves,
Leurs dédains affectés, & leurs faveurs craintives ;
Qu'il ne les pare point d'ornemens étrangers.
Nous ne donnons nos fleurs qu'à de simples bergers.

---

des prix, l'Académie s'assemble dans la cour du Collège de Saint Martial, sous un ormeau qui y est depuis plusieurs siècles, & c'est de-là qu'elle se rend en corps à l'Hôtel-de-Ville, où les Capitouls la reçoivent avec les honneurs ordinaires.

Digitized by Google

ÉLÉGIE.

MAIS quels gémissemens ! les pleurs de l'Elégie (*a*)
Disputent la victoire aux chansons de Thalie (*b*).
Interprète d'une ame où règne la douleur,
Muse, qui ne devrois nous peindre que le cœur,
Pour plaire à nos regards, reprends les mêmes charmes
Dont l'amant de Cinthie (*c*) embellissoit tes larmes.
Fille du sentiment, abandonne l'esprit.
L'art nuit à ta beauté, trop de soin la flétrit.
Qu'à l'aspect de ce lieu ton deuil se renouvelle;
Isaure sur sa tombe, Isaure ici t'appelle.
Quel nom dans tes regrets doit être plus vanté,
Ou par l'écho plaintif plus souvent répété ?
Tu n'as point à tracer ce trouble & ces ravages
Qu'excitent de l'amour les funestes orages,
A poursuivre un amant qui fuit par-tout tes pas,
A le livrer aux Dieux qui ne t'écoutent pas.

(*a*) L'Elégie & l'Eglogue concourent ensemble pour la même fleur.

(*b*) Thalie est la Muse de la Comédie & de la Poésie pastorale. *Nostra nec erubuit Sylvas habitare Thalia.* Virg. Eglog. 6e.

(*c*) Properce, poëte élégiaque.

Digitized by Google

Clémence n'offre point à tes chants pathétiques
D'Œnone ou de Phyllis (*a*) les histoires tragiques;
Cette oisiveté molle, où ces lâches transports
Que suivent la fureur, la honte & les remords.
L'Amour si séduisant, aux yeux même de Laure,
N'eut pas un seul instant des plus beaux jours d'Isaure.
Sans être sa victime elle accrut son pouvoir.
C'est en vain qu'à ses pieds pleurant de désespoir,
Souvent pour la blesser il prit son arc perfide;
Ses traits les plus aigus trouvoient par-tout l'égide.
Clémence ne crut point qu'une rare beauté
Dût faire son bonheur, ni causer sa fierté.
Dans le sein des beaux-arts qu'animoit sa présence,
D'une foule d'amans qui l'aimoient en silence,
A peine quelquefois elle entrevit l'ardeur,
Et ses yeux triomphoient sans l'aveu de son cœur.

D'une vertu si pure assurons la mémoire;
Elle n'est plus pour nous qu'un trait de notre histoire.
Offrons-lui notre encens, & plaignons-nous des Cieux
Qui firent naître Isaure au tems de nos ayeux.
Toi donc qui peux ici par une voix touchante
Obtenir de nos mains une palme brillante,

(*a*) Œnone mourut de douleur en voyant le cadavre de Pâris; Phyllis, fille de Licurgue, Roi de Thrace, se croyant trahie par Démophon, fils de Thésée, se pendit de désespoir.

Muse,

Digitized by Google

Muse, dont les soupirs ont un charme si doux,
Pour mériter nos fleurs, viens pleurer avec nous.

Je l'entends, & son luth fait mouvoir les feuillages;
Il endort les lions dans leurs antres sauvages;
Au plus haut de l'Olympe il enchante les Dieux;
Orphée aux sombres bords fut moins harmonieux.
Les Nymphes d'Hélicon que leur compagne invite,
S'empressent d'honorer leur digne favorite.
L'airain bouillonne, coule & se mêle avec l'or;
Le marbre prend des traits, Clémence vit encor.
Les Arts pour rendre hommage à ses mânes célèbres,
Conduits par Apollon, forment des jeux funèbres.
L'Amour gémit comme eux au pied de ce tombeau,
Et les pleurs qu'il y verse éteignent son flambeau.

Digitized by Google

POËME.

TOI, qui sans l'altérer sais enrichir l'histoire,
Viens, savante Clio, c'est le jour de ta gloire.
Sans toi, tout est couvert de voiles éternels,
Et tu choisis les noms faits pour être immortels.
Le timide crayon de l'Eglogue champêtre
Trace des chants légers sur l'écorce d'un hêtre;
Le deuil de l'Elégie excite la douleur,
Sentiment passager qui sort bientôt du cœur.
Ainsi le rossignol, au-delà d'un bocage,
Malgré tous ses efforts n'étend point son ramage;
Mais l'aigle atteint la foudre, & la suit dans les airs,
Plane au sein de la nue, & franchit les éclairs.

Des siècles écoulés Clio m'ouvre les fastes;
Mon œil perce la nuit de ces abymes vastes:
Des Rois & des Héros j'apperçois les ayeux.
Les ancêtres d'Isaure (*a*) éblouissent mes yeux.
Que d'honneurs dans la paix! que d'exploits dans la guerre!
Aux champs de l'Idumée ils portent le tonnerre.

(*a*) Selon quelques Auteurs, Clémence Isaure descendoit des anciens Comtes de Rouergue.

Digitized by Google

Je les vois ces Guerriers, fiers vassaux de nos Rois,
Suivre aux bords du Jourdain l'étendard de la Croix,
Partager de Raymond (*a*) la pieuse furie,
Et noyer dans le sang l'infidelle Syrie.

D'une tige si belle auguste rejetton,
La fille des Héros est digne de leur nom.
Tant d'éclat toutefois la gêne & l'importune;
Son ame est philosophe au sein de la fortune.
Clémence avec mépris foula ces titres vains,
Objets vantés du culte & des vœux des humains;
Elle auroit trop rougi de leur devoir son lustre,
Un sort moins imposant la rendit plus illustre.
Minerve d'un seul mot pouvoit au bord des mers,
De présens fastueux étonner l'univers:
Neptune la bravoit, elle créa l'olive (*b*),
Symbolique attribut des arts qu'elle cultive.

De ses ayeux Isaure abandonna les droits;
D'un plus noble penchant elle écouta la voix.

(*a*) Raymond IV, Comte de Toulouse, se distingua beaucoup dans la première Croisade contre les Infidèles, en 1096.

(*b*) Minerve & Neptune disputoient à qui nommeroit la ville d'Athènes. Les Dieux décidèrent que cet honneur appartiendroit à celle des deux Divinités qui feroit aux hommes le présent le plus utile. Neptune frappa la terre, & en fit sortir un cheval. Minerve la frappa à son tour, & fit naître un olivier. Les Dieux décernèrent la victoire à la Déesse de la paix & des beaux-arts.

Digitized by Google

Je la suis dans nos jeux qui savent seuls lui plaire ;
Elle y voit à ses pieds les talens qu'elle éclaire.
Telle dans son printems, leur cédant ses loisirs,
Christine (*a*) a recherché leurs solides plaisirs,
A préféré leur cour au sceptre des Gustaves,
Et leur hommage libre à des sujets esclaves.
Que ferons-nous pour eux nous qui ne régnons pas ?
Serons-nous moins touchés de leurs brillans appas ?
Clémence les adore, une Reine s'y livre.

Quel exemple pour vous, & quelle route à suivre,
O vous, que les beaux-arts ont marqués de leur sceau,
Vous, dont le feu divin brilla dès le berceau !
Osez, dans quelque rang que le destin vous place,
Mériter, avouer les honneurs du Parnasse.
Par l'impuissant effort d'un honteux préjugé
Jamais le vrai talent ne fut découragé.
Je sais que des succès obscure surveillante,
Contr'eux la jalousie arme sa main tremblante,
Et je ne prétends point, quand vous quittez le bord,
Vous cacher les écueils en vous montrant le port.
Les lauriers d'Apollon croissent dans les épines ;
Les Muses vendent cher leurs caresses divines.

(*a*) Christine, Reine de Suède, fille de Gustave-Adolphe, surnommé le Grand. Elle quitta le Trône en 1654, pour se livrer toute entière aux sciences & aux belles-lettres.

Digitized by Google

Homère eut des censeurs, Ovide fut proscrit.
L'envie attaque tout, & le cœur & l'esprit.
Soutenez sans effroi ses cris & ses outrages ;
Au milieu des revers, au milieu des orages,
Marchez d'un pas tranquille à l'immortalité ;
Vos vengeurs sont la mort & la postérité.
Votre dernier instant commence votre vie.
Vous terrassez alors l'injustice & l'envie.
La Gloire ouvre son temple, & sur le même char
J'y vois voler Virgile à côté de César.

Digitized by Google

VERS

*A MADAME LA D*** D***.*

PARTEZ, volez, mes vers, profitez bien du tems ;
Amusez Licoris sans qu'un rival en gronde.
Que vous serez heureux durant quelques instans !
Vous fixerez sur vous les plus beaux yeux du monde.

A MADEMOISELLE ***,

Jouant le rôle de l'Amour.

J'AI vu l'Amour s'envoler dans les airs ;
Baigné de pleurs, il quittoit ces rivages.
Où courez-vous, vainqueur de l'Univers ?
Ne fuyez pas nos plus tendres hommages.
Ah ! dit le Dieu, j'ai perdu tous mes droits ;
Pour les ravoir ma plainte est impuissante.
Je folâtrois aux genoux de Canente,
Elle m'a pris mon arc & mon carquois.
Que faire ici désarmé ! je m'envole.
Mieux que moi-même elle fera mon rôle ;
Elle a mes traits, & je n'ai pas sa voix.

Digitized by Google

RONDEAU,

A M. DE L***,

Doyen de la Cour des Aides & de l'Académie de Montauban.

1738.

ANACRÉON de souvenir joyeux
Onc ne quitta son galant badinage ;
Car ne fut point ce Chantre gracieux,
Membre fourré du grave Aréopage.
Mais bien concerts, festins délicieux,
De jour, de nuit égayoient son ménage ;
Dont n'est merveille, encore qu'il fût vieux,
Qu'en le lisant trouvions à chaque page
Anacréon.

Ce qui m'étonne, & dont suis envieux,
C'est qu'en dépit du rabat soucieux,
Ayez gardé votre gentil langage ;
Que votre Muse en tout ce qu'elle écrit,
Ait la gaîté d'une Muse en veuvage ;
Bref, qu'un Doyen soit de cœur & d'esprit,
Anacréon.

Digitized by Google

VERS

SUR LE PORTRAIT DE MA FEMME.

CRUEL pinceau, ce n'est point elle ;
Ce ne sont point-là ses attraits.
Ce n'est qu'une image infidelle
De ses graces & de ses traits.
Pourquoi tromper mon espérance ?
J'avois imploré ton secours,
Pour consoler mes tristes jours
Pendant les rigueurs de l'absence.
Si dans l'ivresse de mon cœur,
Quelquefois ton art imposteur
A mes yeux troublés la rappelle,
Toi-même tu détruis l'erreur ;
Et l'amour crie avec douleur :
Cruel pinceau, ce n'est point elle.

Digitized by Google

LA PRIÈRE UNIVERSELLE,

TRADUITE DE L'ANGLOIS DE POPE.

Je supprimerois vainement cette traduction, elle seroit mise tôt ou tard dans quelque Recueil de mes Ouvrages. J'ai toujours condamné la doctrine du Poëme Anglois, & je n'aurois pas dû le traduire. Ce n'avoit été, de ma part, qu'un simple jeu d'esprit, un desir indiscret de satisfaire à une espèce de défi littéraire qu'on m'avoit donné. M. le Ch. d'A... qui m'avoit témoigné d'abord son juste mécontentement contre cette traduction, me rendit bientôt la justice qui m'étoit due. Au surplus, j'abandonne & le fond & la forme de ce morceau, quoiqu'il y ait peut-être d'assez belles stances.

AU DIEU TRÈS-BON ET TRÈS-GRAND.

O Toi que la raison, que l'instinct même adore,
Souverain maître & Créateur
De tout l'Univers qui t'implore;
Jehova, Jupiter, Seigneur (1).

(1) *Jehova, or joue, or lord!* Il semble que Pope ait eu

Digitized by Google

Source, cause première, être incompréhensible,
Que je suis borné devant toi!
Ta bonté seule m'est visible;
Le reste est un chaos pour moi.

Mais le bien & le mal dans cette nuit obscure,
Dépendent de ma volonté;
Et tu gouvernes la nature
Sans enchaîner ma liberté.

Ma conscience est libre; & ce guide sévère
Ne règle pas mes sentimens
Par le desir seul du salaire,
Ni par la crainte des tourmens (1).

Empêche que mon cœur, de tes dons efficaces
Ne rejette les heureux fruits;
Recevoir, c'est payer tes graces;
Je t'obéis quand je jouis.

---

en vue ce trait d'un panégyrique de Constantin, dont on ne connoît pas l'Auteur, & dans lequel il y a de très-belles choses. *Quamobrem te, summe rerum Stator, cujus tot nomina sunt, quot gentium linguas esse voluisti....*

(1) Voici le sens presque littéral de l'Anglois :

N'écoutons que la voix de notre conscience;
Elle nous rend le bien plus cher,
Que le Ciel qui le récompense;
Le mal plus affreux que l'enfer.

Digitized by Google

Mais cessons de penser qu'imperceptible atôme
Notre terre borne ta loi.
N'es-tu souverain que de l'homme?
Tant d'autres mondes sont à toi.

Faut-il qu'un vil mortel ose venger Dieu même,
Que tes foudres lui soient remis,
Et qu'il répande l'anathème
Sur ceux qu'il croit tes ennemis!

Si je marche avec toi, fais-moi la grace entière
De te suivre jusqu'à la fin;
Si je m'égare, ta lumière
Doit me remettre au bon chemin.

Quelques biens qu'à mon cœur ta sagesse dénie,
Ou que m'accorde ta bonté,
Sauve-moi du murmure impie,
Et de la folle vanité.

Fais que de mon prochain je plaigne les souffrances,
Toujours lent à le condamner;
Et pardonne-moi mes offenses,
Pour mieux m'apprendre à pardonner.

Tout retrace aux mortels le néant de leur être;
Mais ils sont l'œuvre de tes mains;
Sois leur guide autant que leur maître,
Jusqu'au terme de leurs destins.

Digitized by Google

Que le pain, que la paix soit ici mon partage,
J'attens que ton auguste choix
Des autres biens fixe l'usage;
Tes volontés seront mes loix.

Ton temple est en tous lieux, tu remplis la nature;
Tout l'Univers est ton autel;
Rien ne vit, n'existe, ne dure,
Qui ne t'offre un culte éternel.

PARAPHRASE EXACTE,

CHRÉTIENNE ET CATHOLIQUE

DE L'ORAISON DOMINICALE.

ETERNEL & céleste Roi,
Qui veux être appellé du tendre nom de père;
Juge encor plus doux que sévère,
Je me jette en tes bras, seul asyle pour moi.

Sous ton auguste nom que la terre fléchisse;
Que ton royaume s'ouvre aux pénibles efforts
Des cœurs guidés par ta justice;
Et que ta volonté, comme au Ciel, s'accomplisse
Sur les vivans & sur les morts.

Si tu permets, hélas! que l'injuste & l'impie
Méconnoissent tes loix, profanent tes autels;

Digitized by Google

Si de leur audace impunie
Le succès doit long-tems aveugler les mortels :

Adorons tes desseins dans un humble silence ;
La douceur te fléchit, le murmure t'offense.
Ces maux qu'avec effroi nous voyons s'aggraver,
Sont des coups de ta providence
Pour punir nos forfaits ou pour nous éprouver.

Mais que ta grace au moins ranime & fortifie,
De ton culte outragé les soutiens généreux.
Donne à leurs besoins, à leurs vœux
Ce pain qui nourrit l'ame (1) & qui la purifie ;
Ce pain, gage assuré d'une immortelle vie,
S'il trouve dans nos cœurs par un juste retour,
La foi, le repentir, & le sincère amour.

Seigneur, à ta pitié mon ame s'abandonne ;
Fais grace aux attentats qu'envers toi j'ai commis.
Je pardonne à mon tour, oui, mon Dieu, je pardonne
A mes plus cruels ennemis.

(1) Plusieurs Pères de l'Eglise ont pensé que ces mots de l'Oraison Dominicale, *donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien*, signifioient la communion fréquente ou quotidienne. S. Cyprien, expliquant ces mêmes mots dans son Livre de l'Oraison, dit qu'ils se peuvent entendre simplement du pain ordinaire, & spirituellement de Jesus-Christ, qui est notre pain de vie.

Digitized by Google

De tant d'hommes pervers je ne crains point la haine,
Je crains une fureur cent fois plus inhumaine,
Un monstre dévorant qui veille autour de moi.
Dans les rudes combats qu'il me livre sans cesse,
Dans les embûches qu'il me dresse,
Soutiens, ô Dieu puissant, mon courage & ma foi.
Qui me guérira s'il me blesse?
Sans toi je ne suis que foiblesse,
Je n'ai de force qu'avec toi.

Fin des Poésies diverses.

Digitized by Google

VOYAGE
DE LANGUEDOC
ET
DE PROVENCE.

Digitized by Google

Digitized by Google

VOYAGE
DE LANGUEDOC
ET DE PROVENCE.

A Mirabeau, le 24 Septembre 1740.

C'EST donc très-sérieusement, Madame (1), que vous demandez la relation de notre voyage. Vous la voulez même en prose & en vers. C'est un marché fait, dites-vous; nous ne saurions nous en dédire. Il faut bien vous en croire; mais croyez aussi que jamais parole ne fut plus légèrement engagée. Je suis sûr

Que tout homme sensé rira
D'une entreprise si fallote;
Que personne ne nous lira,
Ou que celui qui le fera,
A coup sûr, très-fort s'ennuîra;
Que vers & prose on sifflera:
Et que sur cette preuve-là,
Le régiment de la Calotte,
Pour ses voyageurs nous prendra.

Quoi qu'il en puisse arriver, le plus grand mal-

(1) Madame la Comtesse de Caraman.

Digitized by Google

heur seroit de vous déplaire. Nous obéirons de notre mieux. Mais gardez-nous au moins le secret. Un Ouvrage fait pour vous ne doit être mauvais qu'*incognito*.

Comme ce n'est point ici un poëme épique, nous commencerons modestement par Castelnaudary, & nous n'en dirons rien.

Narbonne ayant été le premier objet de notre attention, fera aussi le premier article de notre itinéraire. N'y eut-il que ses anciennes inscriptions qu'a si fort respectées le tems, cette Narbonne méritoit un peu plus d'égards que n'en ont eu les deux célèbres voyageurs. Nous pouvons attester qu'il n'y plut ni n'y tonna pendant plus de quatre heures, & que jamais le Ciel ne fut plus serein que lorsque nous en partîmes.

Mais vu le local enterré
De la cité primatiale,
Nous croyons, tout considéré,
Que quand la saison pluviale,
Au milieu du champ labouré,
Ferme la bouche à la cigale,
Toutes les eaux ont conjuré
D'environner, bon gré, malgré,
La ville archiépiscopale;
Ce qui rend ce lieu révéré
Un cloaque beaucoup trop sale,
De quoi Chapelle a murmuré;
Mais d'un ton si peu mesuré,

Digitized by Google

Qu'il en résulte grand scandale,
Au point qu'un prébendier lettré
De l'Eglise Collégiale,
Nous dit d'un air très-assuré,
Que ce voyage célébré
N'étoit au fond qu'œuvre de balle,
Et que Narbonne qu'il ravale,
Ne l'avoit jamais admiré.

Le fait, Madame, est vrai à la lettre. A telles enseignes que le docte prébendier se dessaisit en notre faveur, avec une joie extrême, de l'œuvre de ces Messieurs, qui lui paroissent de très-mauvais plaisans. Ce n'est pas au reste le seul plaisir qu'il nous eut fait. Ce généreux inconnu nous avoit menés au palais archiépiscopal admirer les antiquités qu'on y a recueillies. Nous vîmes toute la maison, qui est grande, noble, claire même en dépit de tout ce qui devroit la rendre obscure. Mais on a logé un peu haut le Primat d'Occitanie. Nous avions ensuite suivi notre guide à la Métropole, qui sera une fort belle Eglise, quand il plaira à Dieu & aux Etats de faire finir la Nef. Quant à ce tableau si dénigré dans l'œuvre susdit, Messieurs de Narbonne le regrettent tous les jours malgré la copie que M. le Duc d'Orléans leur en laissa libéralement, mais qu'ils trouvent fort médiocre, quoique le Lazare y soit peut-être aussi noir que dans l'original.

Nous reprîmes notre chemin, & parcourûmes

Digitized by Google

gaîement les chaussées qui mènent à Béziers. Cette ville est pour ses habitans un lieu céleste, comme il est aisé d'en juger par un passage latin d'un de leurs Auteurs, dont je vous fais grace. La nuit nous ayant surpris avant d'y être arrivés, nous fûmes tentés d'y coucher.

Mais sachant par tradition
Que dans cette agréable ville,
Pour le fol de chaque saison,
Très-prudemment chaque maison
A soin d'avoir un domicile;
Et craignant pour mon compagnon,
Qui pour moi n'étoit pas tranquile,
Nous criâmes au postillon,
Au plus vîte de faire gille.

Ce fut donc à Pézenas que nous allâmes chercher notre gîte. Il étoit tard quand nous y arrivâmes; les portes étoient fermées. Nous en fûmes si piqués, que nous ne voulûmes plus y entrer quand on les ouvrit le lendemain matin. Mais que nous fûmes enchantés des dehors ! il n'en est point de plus rians ni de mieux cultivés. Quoique Pézenas n'ait pas de proverbe latin en sa faveur, sa situation vaut bien celle de Béziers. La chaussée qui commence après les casernes du Roi, & sur la beauté de laquelle on ne peut trop se récrier, ne dura pas autant que nous aurions voulu. Elle aboutit à une

Digitized by Google

route assez sauvage qui nous conduisit à Vallemagne, lieu passablement digne de la curiosité des voyageurs.

Près d'une chaîne des rochers
S'élève un Monastère antique.
De son Eglise très-gothique,
Deux tours, espèce de clochers,
Ornent la façade rustique.
Les échos, s'il en est dans ce triste séjour,
D'aucun bruit n'y frappent l'oreille;
Et leur troupe oisive sommeille
Dans les cavernes d'alentour.

Dépêche, dis-je à un postillon de quatre-vingts ans, qui changeoit nos chevaux: l'horreur me gagne; quelle solitude! c'est la Thébaïde en raccourci: allons, l'Abbé. Ni vous ni moi ne commerçons avec les anachorètes. Eh! de par tous les diables, ce sont des Bernardins, s'écria le maître de la poste, que nous ne croyions pas si près de nous. Or, vous saurez que ce bon-homme pouvoit faire la différence d'un anachorète & d'un Bernardin; car il avoit sur un vieux coffre, à côté de sa porte, quelques centaines de feuillets de la vie des Pères du désert, rongés des rats. Si vous voulez dîner, ajouta-t-il, entrez, on vous fera bonne chère.

Nos Moines sont de bons vivans,
L'un pour l'autre fort indulgens,

Digitized by Google

Ne faisant rien qui les ennuie;
Ayant leur cave bien garnie.
Toujours reposés & contens,
Visitant peu la Sacristie;
Mais quelquefois les jours de pluie,
Priant Dieu pour tuer le tems.

Il est vrai qu'ils avoient profité de cette matinée-là, qui étoit sombre & pluvieuse, pour dépêcher une grand'messe. Nous gagnâmes le cloître. Croiriez-vous, Madame, qu'un cloître de solitaires fût une grotte enchantée? Tel est pourtant celui de l'Abbaye de Vallemagne; je ne puis mieux le comparer qu'à une décoration d'Opéra. Il y a sur-tout une fontaine qui mériteroit le pinceau de l'Arioste. Elle ressemble comme deux gouttes d'eau, à la fontaine de l'Amour.

Sur sept colonnes, des feuillages
Entrelacés dans des berceaux,
Forment un dôme de rameaux,
Dont les délicieux ombrages
Font goûter dans des lieux si beaux,
Le frais des plus sombres bocages.
Sous cette voûte de cerceaux,
La plus heureuse des Naïades
Répand le crystal de ses eaux
Par deux différentes cascades.
Au pied de leur dernier bassin,
Un frère, garçon très-capable,

Digitized by Google

Entouré de flacons de vin,
Plaçoit le buffet & la table.
Tout auprès, un dîner dont la suave odeur
Auroit du plus mince mangeur,
Provoqué la concupiscence,
Tenu sur des fourneaux à son point de chaleur,
Pour disparoître, attendoit la présence
De quatre Bernardins qui s'ennuyoient au Chœur.

Dans ce moment nous enviâmes presque le sort de ces pauvres Religieux. Nous nous regardions de cet air qui peint si bien tous les mouvemens de l'ame. Chacun de nous appliquoit ce qu'il voyoit à sa vocation particulière; & nous nous devinions sans nous parler.

L'Abbé convoitoit l'Abbaye.
Pour moi qui pensois moins à Dieu,
Ah! disois-je, si dans ce lieu
Je trouvois Iris ou Sylvie!

Car voilà les hommes. Ce qui est un sujet d'édification pour les uns, est un objet de scandale pour les autres. Que de morale à débiter là-dessus! Prenons congé de notre délicieuse fontaine; elle nous a menés un peu loin.

O fontaine de Vallemagne!
Flots sans cesse renouvellés,
La plus agréable campagne
Ne vaut pas vos bords isolés.

Digitized by Google

Il n'y avoit plus qu'une poste pour arriver à Loupian, lieu célèbre par ses vins, dont nos devanciers voulurent se mettre à portée de juger. Leurs imitateurs en ce point seul, nous nous y arrêtâmes. Mais l'année, nous dit-on, n'avoit pas été bonne. L'hôtesse entreprit de nous dédommager avec des huîtres d'un goût fort inférieur à celle de l'Océan.

Remontés en chaise, nous nous livrions à l'admiration que nous causoit la beauté du pays,

Quand deux gentilles demoiselles,
D'un air agréable & badin,
Qui n'annonçoit pas des cruelles,
Nous arrêtèrent en chemin.

Elles nous demandèrent des places dans notre chaise pour aller jusqu'au village prochain qui étoit le lieu de la poste. L'Abbé fut impoli pour la première fois de sa vie; il les refusa inhumainement, & je fus obligé, malgré moi, d'être de moitié de son refus.

Nous commencions alors à côtoyer l'étang de Thau, qui se débouche dans le golfe de Lyon par le port de Cette & par le passage de Maguelonne. Il fallut descendre en faveur de mon compagnon, qui voyoit pour la première fois les campagnes d'Amphitrite, & qui vouloit contempler à son aise

Ce vaste amas de flots, ce superbe élément,
De l'aveugle fortune image naturelle,
Comme elle séduisant, & perfide comme elle:

Asyle

Digitized by Google

Asyle des forfaits, noir séjour des hasards,
Théâtre dangereux du commerce & de Mars;
Des plus rares trésors source avare & féconde,
Et l'empire commun de tous les Rois du monde.

Nous arrivâmes enfin à Montpellier. Cette ville n'aura rien de nous aujourd'hui, Madame, & vous vous passeriez bien de savoir, qu'après nous être fait d'abord conduire au Jardin Royal des Plantes, & avoir parcouru légèrement au retour tout ce qu'on est dans l'usage de montrer aux étrangers, nous vînmes avec empressement chercher un excellent souper, auquel nous étions préparés par le repas frugal que nous avions fait à Loupian.

La matinée du lendemain fut employée à visiter la Mosson & la Verune. Les eaux & les promenades de celle-ci ne méritent guère moins de curiosité que la magnificence de la première, où il y a des beautés royales; mais où, sans être difficile à l'excès, on peut trouver quelques défauts, auxquels, à la vérité, le Seigneur Châtelain est en état de remédier.

Nous nous hâtâmes après cela de gagner Lunel, où nous fûmes accueillis par M. de la Graulet (1), Major du régiment de Duras, qui commandoit dans ce quartier. Il nous donna un aussi bon souper que

(1) Aujourd'hui Lieutenant du Roi du Château Trompette, & Brigadier des armées du Roi, frère de M. de Pouzargues, Président de la Cour des Aides de Montauban.

Digitized by Google

s'il nous eût attendus. L'Abbé en profita médiocrement.

Il quitta cette bonne chère
Pour une dévote action,
Que ceux de sa profession
Ne font pas trop pour l'ordinaire.
Ce fut, je crois, son breviaire,
Qui causa sa désertion.
Notre convive militaire
Partagea mon affliction.
Mais comme en toute occasion
La Providence débonnaire
Compense d'une main légère
Plaisir & tribulation,
La retraite de mon confrère
Grossit pour moi la portion
D'un vin de Saint-Emilion
Qu'à Lunel je n'attendois guère.

Une partie de la nuit se passa joyeusement à table. Nous nous séparâmes de notre hôte à huit heures du matin, & nous courûmes à Nîmes pour y admirer ces ouvrages si supérieurs aux ouvrages modernes, si dignes de la poésie la plus majestueuse; en un mot, les chef-d'œuvres immortels dont cette cité autrefois si considérable a été enrichie par les Romains. Les arènes s'apperçoivent d'aussi loin que la ville même.

Digitized by Google

Monument qui transmet à la postérité
Et leur magnificence & leur férocité.
Par des degrés obscurs, sous des voûtes antiques,
Nous montons avec peine au sommet des portiques.
Là, nos yeux étonnés promènent leurs regards
Sur les restes pompeux du faste des Césars.
Nous contemplons l'enceinte où l'arène souillée
Par tout le sang humain dont elle fut mouillée,
Vit tant de fois le peuple ordonner le trépas
Du combattant vaincu qui lui tendoit les bras.
Quoi! dis-je, c'est ici, sur cette même pierre;
Qu'ont épargnée les ans, la vengeance & la guerre,
Que ce sexe si cher au reste des mortels,
Ornement adoré de ces jeux criminels,
Venoit d'un front serein & de meurtres avide,
Savourer à loisir un spectacle homicide!
C'est dans ce triste lieu qu'une jeune beauté,
Ne respirant ailleurs qu'amour & volupté,
Par le geste fatal de sa main renversée,
Déclaroit sans pitié sa barbare pensée,
Et conduisoit de l'œil le poignard suspendu,
Dans le flanc du captif à ses pieds étendu!

Des voyageurs font des réflexions à propos de tout. J'avoue, Madame, que la tirade est un peu sérieuse; je vous en demande pardon. La vue d'un amphithéâtre Romain a réveillé en moi les idées tragiques.

Ce seroit ici le lieu de vous donner quelqu'idée

Digitized by Google

des autres antiquités de Nîmes. La Tour-Magne, le temple de Diane & la fontaine qui est auprès, ont dans leurs ruines mêmes quelque chose d'auguste. Mais ce qu'on appelle la maison quarrée, édifice qu'on regarde comme le monument de toute l'antiquité le plus conservé, frappe & fixe les yeux les moins connoisseurs.

On trouve à chaque pas des bas-reliefs & des inscriptions. Les aigles Romaines se voyent par-tout. Enfin, par je ne sais quel enchantement, on s'imagine, plus de treize cens ans après l'expulsion totale des Romains hors des Gaules, se retrouver avec eux, habiter encore une de leurs colonies. Nous en séjournâmes plus long-tems à Nîmes. Un jour franc nous suffit à peine pour tout voir & revoir. Ce tems d'ailleurs, grace à M. d'Apremont (1), ne pouvoit être mieux employé; il ne nous quitta point, & l'on ne sauroit rien ajouter à la réception qu'il nous fit.

Or donc prions la Providence
De placer toujours sur nos pas,
Le Languedoc & la Provence,
Et sur-tout Messieurs de Duras:
Rencontre douce & gracieuse
Pour les voyageurs leurs amis,

(1) Lieutenant-Colonel du régiment de Duras.

Digitized by Google

Autant qu'elle seroit fâcheuse
Pour les bataillons ennemis.

Il nous restoit le pont du Gard. Notre curiosité excitée de plus en plus, nous fit quitter le chemin de la poste. Après une infinité de détours tortueux entre deux montagnes, nous nous trouvâmes sur les bords du Gardon, ayant en perspective le pont, ou plutôt trois ponts l'un sur l'autre.

Pour vous peindre le pont du Gard,
Il nous faudroit employer l'art
Et le jargon d'un architecte;
Mais nous pensons qu'à cet égard,
De notre couple trop bavard,
La science vous est suspecte;
Aussi sans courir de hasard,
Notre Muse trop circonspecte
Ne fera point de fol écart
Sur ces arches qu'elle respecte,
Qui sans doute périront tard.

Ici, Madame, l'admiration épuisée fait place à une surprise mêlée d'effroi. Il nous fallut plusieurs heures pour considérer ce merveilleux ouvrage. Imaginez deux montagnes séparées par une rivière, & réunies par ce triple pont, où la hardiesse le dispute à la solidité. Nous grimpâmes jusques sur l'aqueduc, que nous traversâmes presque en rampant d'un bout à l'autre.

Digitized by Google

Offrant un culte romanesque
A ces lieux dérobés aux coups
De la barbarie arabesque,
Et même échappés au courroux
De ce pourfendeur (1) gigantesque,
Qui des Romains fut si jaloux,
Que sa fureur détruisit presque
Ce que le tems laissoit pour nous;
Examinant à deux genoux
Un débris de peinture à fresque (2),
Et d'un œil anglois ou tudesque,
Dévorant jusqu'aux cailloux.

Puis quittant à regret, quoiqu'avec une sorte de confusion, un monument trop propre à nous convaincre de la supériorité sans bornes des Romains, nous poursuivîmes notre route, & ne fûmes plus

(1) Charles-Martel.

(2) L'Editeur d'Amsterdam a mis ici une note qu'il eſt néceſſaire de relever. Elle porte sur ce vers :

Un débris de peinture à fresque.

C'est ce qu'aucun voyageur, dit-il, n'avoit encore remarqué. Il se trompe fort. Voici les propres paroles de M. Gautier, Architecte & Inspecteur des grands chemins, ponts & chaussées du royaume, dans son Histoire de la ville & des antiquités de Nîmes. Cet aqueduc en dedans est incrusté par les côtés d'une couche de ciment.... Il m'a paru... qu'on y avoit passé par-dessus encore une couche de peinture de belrouge. Je n'ai su distinguer si c'est à fresque ou bien avec huile.

Digitized by Google

occupés après cela, que du plaisir de revoir bientôt un ami fort cher que nous allions chercher de si loin. Cette idée flatteuse fut le sujet de notre conversation le reste de la journée. Sur le soir, l'approche de Villeneuve fit diversion à nos entretiens. Du haut de la montagne, d'où nous l'apperçûmes, cette jolie ville paroît être dans la plaine, quoique sur une côte fort élevée. La beauté du paysage & la largeur du Rhône forment le point de vue le plus surprenant & le plus agréable.

C'est ici que du Languedoc
Finit la terre épiscopale;
A l'autre rive, sur un roc,
Est la citadelle papale,
Que sous la clef pontificale,
Les gens de soutane & de froc
Défendroient fort bien dans un choc,
Avec une ardeur sans égale,
Contre les troupes de Maroc,
La mer leur servant d'intervalle.

Nous passâmes les deux bras du Rhône, & nous arrivâmes à Avignon, au milieu des cris de joie & des acclamations d'un peuple immense. N'allez pas croire que tout ce tintamare se fit pour nous. On célébroit alors dans cette ville l'exaltation de Benoît XIV. Les fêtes duroient depuis trois jours. Nous vîmes la dernière, & sans doute la plus belle.

Digitized by Google

Nos yeux en furent éblouis.
L'art, la richesse, l'ordonnance
Avoient épuisé la science
Des décorateurs du pays.

Au milieu d'une grande place,
Douze fagots mal assemblés,
D'une nombreuse populace
Excitoient les cris redoublés.
Tout autour cinquante figures
Qu'on nous dit être des soldats,
Pour faire cesser le fracas,
Vomissoient un torrent d'injures;
Mais de peur des égratignures,
Ils crioient & ne bourroient pas.

Alors les canons commencèrent.
Le Commandant vêtu de bleu,
Aux fusiliers qui se troublèrent
Permit de se remettre un peu.
Puis leurs vieux mousquets ils levèrent:
Trente-quatre firent faux feu,
Et quatorze en tirant crevèrent.
Si personne ne fut tué,
Ou pour le moins estropié
Par cette comique décharge,
C'est un miracle en vérité
Qui mérite d'être attesté.
Mais nous prîmes soudain le large,
Voyant que l'alguazil-major
Vouloit faire tirer encor.

Digitized by Google

Nous entrâmes en diligence
Au palais de Son Excellence
Monseigneur le Vice-Légat.
C'est-là que pour Rome il préside,
Et c'est dans sa cour que réside
Toute la pompe du Comtat.
D'abord ni lanterne ni lampe
La nuit n'éclaire l'escalier;
Il fallut pour nous appuyer,
A tâtons du fer de la rampe,
L'un & l'autre nous étayer.
Après avoir à l'aventure
Fait en montant plus d'un faux-pas,
Nous trouvons une salle obscure,
Où sur quelques vieux matelats,
Quatre Suisses de Carpentras
Ne buvoient pas l'eau toute pure.
Mais rien de plus ne pûmes voir.
Un vieux prêtre entr'ouvrant la porte
D'un appartement assez noir,
Dit, allons, vîte, que l'on sorte;
Tout est couché, Messieurs, bon soir.

Notre ambassade ainsi finie,
Nous revînmes à notre hôtel,
Où Dieu sait quelle compagnie,
D'une table mal servie,
Dévora le régal cruel.

La maitresse d'ailleurs polie,
Pour nous exprès avoit trouvé

TAYLOR INST. OXFORD
Digitized by Google

Un de ces batteurs de pavé,
Vrais doyens de messagerie,
Sur le front desquels est gravé
Qu'ils ont menti toute leur vie.
Il venoit de passer les monts.
Mon bavard, sans qu'on le sémonce,
Faisant & demande & réponse,
Parle d'églises, de sermons,
De consistoires, d'audiences,
De Prélats, de Nonains, d'Abbés,
De Moines & de Sigisbés,
De miracles & d'indulgences,
Du Doge & des Procurateurs,
Des Francs-Maçons & des Trembleurs,
De l'Opéra, de la gazette,
De Sixte-Quint, de Tamerlan,
De Notre-Dame de Lorette,
Du Sérail & de Kouli-Kan,
De vers & de géométrie,
D'histoire, de théologie,
De Versailles, de Petersbourg,
Des Conciles, de la marine,
Du Conclave, de la tontine,
Et du siège de Philisbourg.
Il partoit pour le nouveau monde;
Mais de dépit, je me levai,
Et promptement je me sauvai,
Comme il faisoit déja sa ronde
Dans les plaines du Paraguai.

Digitized by Google

J'arrive enfin au domicile,
Qui jusqu'au retour du soleil,
Sembloit au moins pour mon sommeil
M'assurer un commode asyle;
J'y fus aussi-tôt infecté
Par l'odeur d'un suif empesté,
Reste expirant de la bougie,
Dont avec prodigalité
Toute cette ville ébaudie,
Ornoit portail & galerie
En l'honneur de Sa Sainteté.

Je n'en fus pas quitte pour ce vilain parfum. Un nuage de cousins me tint compagnie toute la nuit; ce qui me rappella fort désagréablement un certain voyage d'Horace, dont la relation vaut un peu mieux que celle-ci.

Cependant l'aurore vermeille
Répand ses feux sur l'horison;
Je me lève, l'Abbé s'éveille,
J'entens le fouet du postillon.
Ce fut pour moi bruit agréable;
Adieu donc, ville d'Avignon,
Ville pourtant très-respectable;
Si dans tes murs tout curieux
Qui va voir faire l'exercice,
Risquoit moins sa vie ou ses yeux;
Et qu'un bon ordre de police
Mît tous les conteurs ennuyeux
Dans les prisons du saint Office.

Digitized by Google

Rien de plus beau que l'entrée du Comtat par le Languedoc; rien de plus charmant que la sortie d'Avignon par la Provence.

Des deux côtés d'un chemin comparable à ceux du Languedoc, règnent des canaux qui le traversent en mille endroits. La Durance en fournit une partie; les autres viennent de Vaucluse. Le crystal transparent des uns, l'eau trouble des autres, font démêler aisément la différence de leurs sources. De hauts peupliers semés sans ordre, y défendent du soleil, dont l'ardeur commence à être extrême. On touche à la province du royaume la plus méridionale. La Durance, qu'on passe à Bompar, nous fit entrer insensiblement en Provence.

D'arides chemins, une chaîne de montagnes, des oliviers pour toute verdure, telle est la route qui nous conduisit à Aix, grande & belle ville qui vaut bien un article à part. Nous vous le réservons, Madame, pour le second volume de cet Ouvrage mémorable.

Ici finira, en attendant, le bavardage du couple d'amis voyageurs, qu'un second passage de la Durance, à quatre ou cinq lieues d'Aix, fit enfin arriver au terme de leurs courses, au Château de Mirabeau.

C'est de ce brûlant rivage,
Dont l'ardente aridité

Digitized by Google

Offre le pin pour bocage,
Un désert pour paysage
Par les torrens humecté :
Lieux où l'oiseau de carnage
Dispute au hibou sauvage,
D'un roc la concavité,
Un chêne détruit par l'âge;
Noir théâtre de la rage
De plus d'un vent redouté,
Où l'époux peu respecté
D'une déesse volage,
Forge par maint alliage
Les traits de la déité,
Qui d'un sourcil irrité,
Etonne, ébranle, ravage
L'Univers épouvanté.
Mais laissons ce radotage.
De ce lieu très-peu flatté,
J'ose vous offrir l'hommage
D'un mortel peu dans l'usage
De trahir la vérité.
Si réunir tout suffrage
Sans l'avoir sollicité;
Si noblesse sans fierté,
Agrément sans étalage,
Raison sans austérité,
Font un unique assemblage;
Ces traits, votre heureux partage,
Honorent l'humanité.
Hélas! la naïveté

Digitized by Google

De ce compliment peu sage,
Doit vous plaire davantage
Qu'un discours plus apprêté,
Dont le brillant verbiage
Manque de réalité.
Si de ma témérité
J'ai cru cacher le langage
Sous l'auspice accrédité
De l'agréable voyage,
Qui par fameux personnage
Va vous être présenté;
Pardonnez ce badinage,
Voyez mon humilité;
De l'éclat d'un faux plumage
Je ne fais point vanité.
La modestie à mon âge
N'est commune qualité.

On vous ment sur Mirabeau, Madame la Comtesse. L'Auteur, très-véridique d'ailleurs, s'est égayé sur la peinture qu'il fait de lui & de ses états. Il vous donne pour un désert affreux, un séjour aussi beau qu'il soit possible d'en trouver dans un pays de montagnes:

Car nous lisons dans des chroniques
Qui ne sont pas encor publiques,
Qu'autrefois le bon Roi René,
Dans cet asyle fortuné,
Faisoit des retraites mystiques.

Digitized by Google

On voit même un canal fort net,
Où sans tasse ni gobelet,
Ce Roi buvoit l'eau vive & pure,
Dont la fraîcheur & le murmure
L'endormoient dans un cabinet
Formé de fleurs & de verdure;
Et de nos jours une beauté
Qui n'étoit rien moins que bigote,
Avec une sœur peu dévote,
Y chercha l'hospitalité.
C'étoit la fugitive Hortense,
Laquelle, nous dit-on ici,
Sur les rives de la Durance,
Ne pourchassoit pas son mari.

Voilà ce que c'est, Madame, que ce lieu si fort défiguré par son Seigneur. Que ne peut-on vous faire connoître aussi, telle qu'elle est, la Dame du château! cette entreprise passe nos forces. Il eſt difficile de bien louer ce qui eſt véritablement louable. Peindre Madame la Marquise de Mirabeau (*), c'est peindre la douceur, la raison, les bienséances & la vertu même.

Oh, pour cette fois, taisons-nous.
Dieu vous gard, aimables époux
Que chacun chérit & révère.
De notre long itinéraire
L'ennui retombera sur nous
S'il n'a le bonheur de vous plaire.

(*) La mère de l'Ami des Hommes.

Digitized by Google

SUITE du Voyage de Languedoc & de Provence.

A Mirabeau, le 28 Octobre 1740.

IMAGINEZ trois voyageurs,
Et qui pourtant ne sont menteurs,
Qu'une voiture délabrée,
Par deux maigres chevaux tirée,
Pendant trois jours a fracassés,
Disloqués, meurtris & versés
Jusqu'à certain lieu plein d'ornières,
Où lesdits chevaux morts de faim,
Malgré mille coups d'étrivières,
Se sont arrêtés en chemin,
Nous faisant clairement comprendre
Qu'ils avoient assez voyagé,
Que de nous ils prenoient congé,
Et qu'ils nous prioient de descendre.

Jugez donc après ce cadeau,
De quel air, sans feu ni manteau,
Par une nuit très-pluvieuse,
Notre troupe fort peu joyeuse,
Traversant à pied maint côteau,
Au bout d'une route scabreuse,
Parvint enfin jusqu'au château.
Peignez-vous dans cette aventure,

Trois

Digitized by Google

Trois têtes dont la chevelure,
Distillant l'eau de toutes parts,
Imite assez bien la figure
Des scamandres & des sangars.

Voilà, Madame, le portrait au naturel d'un Marquis fort aimable, d'un Sénateur qui ne peut se louer lui-même, parce qu'il tient la plume, & d'un très-joli Chevalier de Saint-Jean de Jérusalem. Nous arrivons; & mon premier soin, dans l'attirail que je viens de vous décrire, est d'obéir à vos ordres. Ma première gazette a eu le bonheur de vous plaire. Je vais risquer la seconde avec l'aide de mes compagnons.

Demain nos Muses reposées,
Fraîches, vermeilles & frisées,
Mettront d'accord harpes & luth,
Et vous payeront leur tribut.

---

29 Octobre 1740.

Nous voici bien éveillés, quoiqu'il ne soit que midi. L'attelier est prêt; nous commençons sans préambule.

Victimes de notre curiosité, nous partîmes le 15 de ce mois. La description de notre équipage paroît propre à être placée dans un Ouvrage fait uniquement pour vous amuser.

Digitized by Google

Toi qui crayonnes en pastel,
Viens, accours, Muse subalterne;
Peins-nous partans d'un vieux châtel,
Plus fiers que gendarmes de Berne.
Et toi, railleur universel,
Dieu polisson, je me prosterne
Devant ton agréable autel.
Ton influence me gouverne,
Père heureux de la baliverne,
Prête à ma Muse ce vrai sel
Dont tu sus enrichir Miguel (1)
Et priver tout auteur moderne.

Tel qu'en sortant du Toboso,
Le Sieur de la triste figure,
Piquant sans succès sa monture,
Malgré les conseils de Sancho,
Courut suivant son vertigo,
Aux moulins servir de monture.
De même en piteuse voiture,
Chacun de nous criant ho, ho,
Bravant & chûte & meurtrissure,
Voulut faire trotter Clio.
Pour moi, trop foible par nature,
J'osai, chetive créature,
Me plaindre autrement qu'*in petto*;
Soit respect de la prélature,

(1) Miguel Cervantes Saavedra, Espagnol, Auteur de Don Quichotte.

Digitized by Google

Ou devoir de magistrature,
Nul autre n'osa faire écho.

L'Abbé seul perdit l'équilibre;
Mais avant que d'en venir là,
Pour se défendre en homme libre,
Il tendit veine, nerf & fibre;
Mais sa bête enfin l'entraîna;

Nous n'eûmes que la peur de son accident.

Il sut s'en tirer à merveille,
Et troqua son maudit bidet
Contre une bête à longue oreille,
Qui n'est ni lièvre ni baudet.

Les Espagnols, gens, selon eux, fort sages, estiment infiniment ce genre de monture, & l'Abbé pourroit certifier qu'ils n'ont pas tort. Quoi qu'il en soit, l'équipage que je viens de vous détailler nous conduisit au château de la tour d'Aigues, monument, dit-on, de l'Amour & de la Folie.

Le nom seul des deux ouvriers
Ne préviendra pas pour l'ouvrage;
Ce couple n'est point dans l'usage
De suivre des plans réguliers,
Et ce seroit sottise pure
De les prendre pour nos maçons,
S'il falloit par leurs actions
Juger de leur architecture.

Mais ils ont eu le bon sens de choisir un habile

Digitized by Google

architecte pour bâtir la maison de la tour. D'autres vous en feroient une brillante description. Ils vous parleroient de l'esplanade qui est au-devant de la principale porte; des fossés profonds revêtus de pierre & pleins d'eau vive, dont le château est environné; d'une façade estimée des connoisseurs; enfin d'une fort belle tour quarrée qui s'élève au-dessus de deux grands corps de logis, & qu'on assure avoir été construite par les Romains.

Ma Muse en rimes relevées,
Pourroit vous tracer dans ses vers,
Des bosquets bravant les hivers,
Sur des voûtes fort élevées:
Tels qu'aux dépens de ses sujets,
Jadis une Reine Amazone
En fit planter à Babylone,
Sur le faîte de son palais.

Laissons ce détail à des peintres d'architecture & de paysages, ou à des faiseurs de romans. Mais vous ne serez peut-être pas fâchée de savoir à qui la Provence est redevable de ce bâtiment, qui fait une des curiosités de cette province; c'est au Baron de Sental. Ce gentilhomme l'avoit destiné pour être l'habitation d'une Princesse dont les aventures ne sont pas ignorées.

Or ce Baron de Sental
Fut épris d'une héroïne

Digitized by Google

Qui lui donna maint rival ;
Voyageant en pélerine,
Tantôt bien & tantôt mal,
Villageoise ou citadine,
Promenant son cœur banal,
De la cour de Catherine
A quelque endroit moins royal.
Cette dame de mérite
Fut la Reine Marguerite,
Non celle à l'esprit badin,
Qui des tendres amourettes
Des Moines & des Nonettes,
A fait un recueil malin ;
Mais sa nièce tant prônée,
Dont notre bon Roi Henri
Fut pendant plus d'une année,
Le très-affligé mari ;
Et qui plus qu'une autre femme,
Porta gravé dans son ame,
Le commandement divin
De l'amour pour le prochain.

On trouve dans mille endroits du château, les chiffres de la Reine & du Baron, accompagnés de trois mots latins que je vais vous citer en original pour faire parade d'érudition : *Satiabor cum apparuerit.* Si j'osois vous traduire ce latin, vous avoueriez, Madame, qu'il dit beaucoup en peu de paroles.

Digitized by Google

Au demeurant la gentille Princesse
Ne vit jamais ce lieu si beau ;
Et le Baron qui l'attendoit sans cesse,
En fut pour les frais du château.

En quittant la tour nous prîmes une route qui nous conduisit dans un pays assez bizarre pour exercer le pinceau d'un voyageur. Au sortir d'un précipice horrible, nous entrâmes dans un chemin resserré, entre deux montagnes escarpées. Ce défilé s'élargit dans quelques endroits, & devient alors aussi agréable que le vallon le plus cultivé. On découvre de tems en tems à travers les ouvertures du rocher, des emplacemens qui ressemblent assez à de grandes tours de vieux châteaux, entourées de hautes murailles.

Du tems des chevrepieds cornus,
Les Sylvains, les Faunes velus
Habitoient ce réduit sauvage.
C'est-là qu'aux jours du carnaval,
Silène & Pan donnoient le bal
Aux Dryades du voisinage.

Ce lieu n'est plus aussi profané. Des Missionnaires zélés y ont fait graver de toutes parts, sur les arbres & sur les pierres, des passages tirés de l'Ecriture, & de petites Sentences propres à édifier les passans.

Digitized by Google

Nous nous trouvâmes le soir aux portes d'Apt. Saviez-vous, Madame, qu'il y eût une ville d'Apt? & savez-vous ce que c'est que la ville d'Apt? Nous serions fort embarrassés de vous le dire.

Lorsque nous y sommes entrés,
Les Cieux n'étoient point éclairés
Par la lune ni les étoiles;
Et quand nous en sommes sortis,
L'aurore & l'époux de Procris
Etoient encore dans les toiles.

Tout ce que nous pouvons faire en faveur de la ville d'Apt, c'est de la supposer grande, belle, peuplée, riche & bien habitée. Car en bonne politique, il faut vanter les pays où l'on voyage.

Nous arrivâmes cette même matinée à Vaucluse. C'est un de ces lieux uniques, où la nature a voulu se singulariser. Il paroît avoir été fait exprès pour la Muse de Pétrarque. Ce fameux vallon est terminé par un demi-cercle de rochers d'une prodigieuse élévation, & qu'on diroit avoir été taillés perpendiculairement. Au pied de cette masse énorme de pierre, sous une voûte naturelle que son obscurité rend effrayante à la vue, sort d'un gouffre (1) dont

(1) L'eau de ce gouffre ayant considérablement décru l'année, le Vice-Légat d'Avignon fit graver ces quatre vers latins sur le rocher où s'arrêta le débordement de la fontaine

Digitized by Google

on n'a jamais trouvé le fond, la rivière appellée la Sorgue. Un amas considérable de rochers forme une chaussée au-devant, mais à plusieurs toises de distance de cette source profonde. L'eau passe ordinairement par des conduits souterrains, du bassin de la fontaine dans le lit où elle commence son cours. Mais dans le tems de sa crue, qui arrive, nous dit-on, aux deux équinoxes, elle s'élève impétueusement au-dessus d'une espèce de môle dont nous n'avons point mesuré la hauteur.

Là, parmi des rocs entassés
Couverts d'une mousse verdâtre,
S'élancent des flots courroucés,
D'une écume blanche & bleuâtre.
La chûte & le mugissement
De ces ondes précipitées,
Des mers par l'orage irritées,
Imitent le frémissement.
Mais bientôt moins tumultueuse,
Et s'adoucissant à nos yeux,
Cette fontaine merveilleuse
N'est plus un torrent furieux.

---

dans son plus haut période. Je les ai copiés sur l'endroit.

Hanc super ingentem solitus fons crescere rupem,
Octoginta octo palmos decrescere visus
Antonius Nicolinus Aven. cui cura guberni est,
Tantum decrementum æterna in sæcla notavit.

Digitized by Google

Le long des campagnes fleuries,
Sur le sable & sur les cailloux,
Elle caresse les prairies
Avec un murmure plus doux.
Alors elle souffre sans peine
Que mille différens canaux
Divisent au loin dans la plaine,
Le trésor fécond de ses eaux.
Son onde toujours épurée,
Arrosant la terre altérée,
Va fertiliser les sillons
De la plus riante contrée,
Que le Dieu brillant des saisons,
Du haut de la voûte azurée;
Puisse échauffer de ses rayons.

Le chemin qui nous mena du village à la fontaine, est un sentier étroit & pierreux que la curiosité seule peut rendre praticable. Les pieds délicats de Laure devoient souffrir de cette promenade, & le doux Pétrarque n'avoit pas peu de peine à la soutenir.

Mais ce sentier, tout escarpé qu'il semble,
Sans doute Amour l'adoucissoit pour eux;
Car nul chemin ne paroît raboteux
A deux amans qui voyagent ensemble.

Après avoir assez examiné la fontaine, nous livrâmes le Chevalier & l'Abbé à la merci de notre

Digitized by Google

guide. Nous avions apperçu une grotte dans un angle de la montagne. Nous crûmes que nos deux héros de Vaucluse pourroient bien y avoir laissé quelque trace de leurs amours. Depuis l'aventure d'Enée & Didon, toutes les grottes sont suspectes. Celle-ci, disons-nous, a peut-être rendu le même service à Laure & à Pétrarque. Au moins y trouverons-nous quelque chanson ou quelque sonnet; le bonhomme en mettoit par-tout. En faisant ces réflexions, nous parvînmes, non sans peine, à l'entrée de la caverne. Nous y entrevîmes aussi-tôt une figure humaine qui s'avançoit gravement vers nous.

La barbe longue, la peau bise,
Un gros volume dans les mains,
Une mandille noire & grise,
Et le cordon autour des reins.
C'est, dîmes-nous, un solitaire
Qui pleure ici ses vieux péchés.
Bon jour, notre révérend Père;
Vous voyez dans votre tanière,
Deux étrangers qui sont fâchés
D'interrompre votre prière.
Qu'est-ce donc, insolens! Eh, quoi,
Est-ce ainsi qu'on me rend visite?
Osez-vous, sans pâlir d'effroi,
Prendre pour un coquin d'hermite
Un personnage tel que moi!
Je suis .....

Digitized by Google

Nous avions oublié, Madame, de vous demander un profond secret sur cette histoire. On nous traiteroit de visionnaires. Nous vivons dans un siècle d'incrédulité, où les apparitions ne font pas fortune. Cependant, foi de voyageurs, rien n'est plus vrai que celle-ci.

Je suis, nous dit d'un air rigide,
Ce vieillard au maigre menton,
Le contemporain de Caton,
Des Gaulois l'oracle & le guide;
Le Grand-Prêtre de ce canton,
Pour tout dire enfin, un Druide.

Vous, un Druide, Monseigneur!
Reprîmes-nous avec grand' peur.

Ne soyez point scandalisée, Madame, de ce mouvement de crainte. L'idée seule de rencontrer des Druides dans la forêt de Marseille, fit trembler l'armée de César.

Ne vous mettez point en colère,
Illustre Evêque des Gaulois;
Que votre grandeur débonnaire
Nous pardonne pour cette fois.
Demeurez en santé parfaite
Dans votre lugubre retraite,
Nous n'y retournerons jamais.
Et n'allez pas vous mettre en tête
De nous réserver pour la fête
De votre vilain Teutatés.

Digitized by Google

Le Pontife se prit à rire.
Allez, je ne suis pas méchant;
Je connois ce qui vous attire,
Et vous aurez contentement;
Vous saurez sans passer la barque,
Où l'on entre privé du jour,
Comment Laure & son cher Pétrarque,
Dans ce délicieux séjour,
Plus contens que Reine & Monarque,
A petit bruit faisoient l'amour.

Ses promesses ne furent vaines.
Il fit un cercle, il y tourna:
Par trois fois l'Olympe tonna;
Le rocher entr'ouvrit ses veines,
Et par des routes souterraines
Un tourbillon nous entraîna.

Cette opération magique nous conduisit au plus beau lieu que l'imagination puisse se figurer. Une Nymphe, avertie sans doute par le signal, vint nous recevoir.

Teint frais, œil vif, bouche vermeille,
Un bouquet de fleurs sur le sein;
Chapeau de paille sur l'oreille,
Et tambour de basque à la main.

Venez, dit-elle; cet asyle,
Que vous n'habiterez jamais,
N'eut dans son enceinte tranquille,
Qu'un seul couple d'amans parfaits.

Digitized by Google

Toujours heureux, toujours fidèles,
Laure & Pétrarque dans ces lieux,
Dans leurs caresses mutuelles,
Ont fait cent fois envie aux Dieux.
Mais déja votre ame est émue
De l'image de leurs plaisirs.
L'Amour exauça leurs desirs
Par-tout où s'étend votre vue;
Tantôt au pied de ce côteau,
Près de ces ondes qui jaillissent;
Souvent sous cet épais berceau
Que ces orangers embellissent;
Ici quand le flambeau du jour,
De ses feux brûloit la verdure;
Plus loin quand la nuit à son tour
Venoit rafraîchir la nature;
Lisez en caractères d'or,
Sur ces portiques, sur ces marbres,
Ces vers plus expressifs encor,
Que ceux qu'Angélique & Médor
Gravoient ensemble sur les arbres.

Eh quoi! dîmes-nous avec surprise, sont-ce là ces chastes amours dont le poëte Italien nous berce dans ses sonnets & dans ses chansons?

Et que deviendra la morale
Que dans ses triomphes pieux,
Sa Muse en vers religieux,
Avec emphase nous étale!

Digitized by Google

Elle est toujours bonne pour la théorie, repliqua notre conductrice. D'ailleurs, il y a plus de quatre cens ans que Pétrarque & Laure s'aimoient.

C'étoit alors la mode de se taire,
Un indiscret n'auroit point été cru;
Et dans ce siècle le mystère
Passoit hautement pour vertu.

On évitoit les mouvemens extrêmes,
Les vains discours, les éclats imprudens;
Pour amis & pour confidens,
Deux jeunes cœurs n'avoient qu'eux-mêmes.

Pétrarque enfin savoit jouir tout bas,
Favorisé sans le faire connoître,
Et d'autant plus heureux de l'être,
Qu'on croyoit qu'il ne l'étoit pas.

Faites votre profit de cela, continua-t-elle, s'il en est encore tems. Adieu; pour des mortels vous avez eu une assez longue audience d'une Nymphe. Retournez joindre vos camarades, & ne dites au moins que ce que vous avez vu. A ces mots, nous fûmes enveloppés d'un nuage qui nous reporta dans un clin d'œil à Vaucluse.

Nous remontâmes à cheval. Notre voyage dans les plaines du Comtat ne fut de notre part qu'un cri d'admiration. Les canaux tirés de la Sorgue nous suivoient par-tout, & nous répétions continuellement, comme en chœur d'opéra :

Digitized by Google

Lieux tranquiles, ondes chéries,
Nymphe aimable, flots argentés,
Ranimez l'émail des prairies;
Fontaine, vos rives fleuries,
Ces arbres sans cesse humectés,
Séjour des oiseaux enchantés,
Nous rappellent les bergeries,
Lieux autrefois si fréquentés,
Et dont les touchantes beautés
Ne sont plus qu'en nos rêveries.

Nous aurions voulu nous arrêter à Lille. Le tems ne nous le permit pas. Nous eûmes cependant le loisir d'en considérer la délicieuse situation. C'est un terroir que la nature & le travail se disputent l'honneur d'embellir. La Sorgue, qui, dans tout son cours, ne perd jamais sa couleur ni sa pureté, enveloppe entièrement la ville de ses eaux.

C'est, dit-on, dans ses murs célèbres,
Que le malin sut autrefois,
Faire glisser dans le harnois
D'un Poëte entendant ténèbres,
D'un fol amour le feu grégeois.

C'est en effet à Lille que Pétrarque vit pour la première fois, à l'office du vendredi saint, l'héroïne que ses vers ont rendue immortelle. Nous sommes même persuadés que la beauté du pays a eu autant de part à ses retours fréquens, que la constance

Digitized by Google

de sa passion. On ne peut rien imaginer de plus séduisant que cette partie du Comtat : des champs fertiles plantés comme des vergers, des eaux transparentes, des chemins bordés d'arbres.

Tel fut sans doute, ou peu s'en faut,
Le lieu que la main du Très-Haut
Orna pour notre premier père;
Jardin où notre chaste mère,
Par le diable prise en défaut,
Trahit son époux débonnaire.
Par quoi ce doyen des maris
Vit ses jours doublement maudits,
Et murmura, dit-on, dans l'ame,
D'être chassé du Paradis
Sans y pouvoir laisser sa femme.

Nous fûmes coucher à Cavaillon, & nous y arrivâmes d'assez bonne heure pour pouvoir parcourir les promenades & les dehors de la ville, qui sont agréablement ornés. Le lendemain il fallut nous résoudre à quitter cet admirable pays. Nous en sortîmes en passant la Durance; & ce fut en mettant le pied dans le bateau, qu'un de nous entonna pour les autres :

Adieu, plaines du Comtat,
Beaux lieux que la Sorgue arrose,
Adieu; mille fois béat,
Le mortel qui se repose

Dans

Digitized by Google

Dans votre charmant Etat !
Loin de l'orgueilleux éclat
Qui souvent aux sots impose ;
Loin de la métamorphose
Du Fermier & du Prélat,
Tout est soumis à sa glose,
Hors le bon Vice-Légat,
Qu'il doit respecter pour cause.

Le soleil couchant nous vit arriver à Aix. Il y eut ce jour-là deux entrées remarquables dans cette ville ; celle d'un Cardinal & la nôtre. Vous jugez bien, après la peinture du départ de Mirabeau, qu'il y avoit de la différence entre nos équipages & ceux de l'Eminence. M. le Cardinal d'Auvergne venoit de faire un Pape, & nous de rendre visite aux Druides & aux Nymphes. Un quart-d'heure de grotte enchantée vaut bien six mois de Conclave. Quoi qu'il en soit, le même instant nous rassembla tous à Aix. Nous y entrâmes par ce cours si renommé,

Que les balcons & portiques
De vingt hôtels magnifiques,
Ornent en divers endroits.
Ces lieux, dit-on, autrefois
Etoient vraiment spécifiques
Pour rendre plus prolifiques
Les moitiés de maints bourgeois.
Mais maintenant moins Gaulois,

Digitized by Google

Ils savent mieux les rubriques;
Et les maris pacifiques
Reçoivent l'ami courtois
Dans les foyers domestiques.
Quelques arbres inégaux,
Force bancs, quatre fontaines,
Décorent ce long enclos,
Où gens qui ne sont point sots,
De nouvelles incertaines
Vont amuser leur repos.

Voilà une assez mauvaise plaisanterie, que nous vous livrons pour ce qu'elle vaut. A parler vrai, la Capitale de la Provence est également au-dessus de la critique & de la louange. Nous l'avons vue dans un tems où les campagnes sont peuplées aux dépens des villes. Mais nous avons jugé de ce qu'elle doit être, par la maison de Monsieur & de Madame de la Tour, qui occupent les premières places de la Province, & qui sont faits l'un & l'autre pour les remplir au gré des citoyens & des étrangers.

Le Ciel de plus mit un essaim de belles
Dedans ces murs qu'on ne peut trop vanter.
Si Dieu les fit ou tendres ou cruelles,
Sur ce point-là je ne puis vous citer
Discours, chansons, chroniques ni nouvelles :
Fors que pourtant je dois vous attester,
Sur le récit de maints auteurs fidèles,

Digitized by Google

Que point ne faut séjourner avec elles,
Si l'on ne veut long-tems les regretter.

Aussi, Madame, prîmes-nous notre parti en gens de précaution. Nous ne demeurâmes que deux jours & demi à Aix.

Nous voici enfin à Marseille. C'est une de ces villes dont on ne dit rien pour en avoir trop à dire. Elle ne ressemble point aux autres villes du Royaume. Sa beauté lui est particulière; ses dehors même & ses environs ne sont pas moins singuliers. C'est un nombre infini de petites maisons qui n'ont à la vérité, ni cour, ni bois, ni jardin, mais qui composent en total le coup-d'œil le plus vivant qu'il y ait peut-être au monde. Que l'aspect de ce port est frappant!

Telles jadis en souveraines,
Occupoient le trône des mers,
Carthage & Tyr, puissantes reines
Du commerce de l'Univers.
Marseille, leur digne rivale,
De toutes parts, à chaque instant,
Reçoit les tributs du couchant
Et de la rive orientale.
Vous y voyez soir & matin,
Le Hollandois, le Levantin;
L'Anglois sortant de ces demeures,
Où le laboureur, l'artisan,

Digitized by Google

N'ont jamais vu pendant trois heures,
Le soleil pur quatre fois l'an;
Le Lapon, qui naît dans la neige,
Le Moscovite, le Suédois,
Et l'habitant de la Norvège,
Qui souffle toujours dans ses doigts.
Là tout esprit qui veut s'instruire
Prend de nouvelles notions.
D'un coup d'œil on voit, on admire,
Sous ce millier de pavillons,
Royaume, République, Empire;
Et l'on diroit qu'on y respire
L'air de toutes les nations.

M. d'Héricourt, Intendant des Galères, chez qui nous dînâmes le lendemain de notre arrivée, nous fit voir dans le plus grand détail, les parties les plus curieuses de l'Arsenal. La salle d'armes est fort belle. Ce sont deux grandes galeries qui se coupent en croix. Les murailles en sont revêtues d'espaliers de fusils & de mousquetons. D'espace en espace s'élèvent avec symmétrie des pyramides de sabres, d'épées, de bayonnettes d'une blancheur éblouissante. Les plafonds sont décorés d'un bout à l'autre, de soleils composés de même, c'est-à-dire, des rayons de fer. On a mis aux extrêmités de la salle, de grands trophées de tambours, de drapeaux & d'étendarts, qui paroissent gardés par des représentations de soldats armés de toutes pièces.

Digitized by Google

Ces lieux où reposent les dards
Que la mort fournit à la gloire,
Offrent ensemble à nos regards,
L'horrible magasin de Mars,
Et le temple de la Victoire.

Après le dîner, M. d'Héricourt, dont on ne peut trop louer l'esprit, le goût & la politesse, nous prêta sa chaloupe pour aller au château d'If, qui est à une lieue en mer. Les voyageurs veulent tout voir.

Nous fumes donc au château d'If.
C'est un lieu peu récréatif,
Défendu par le fer oisif
De plus d'un soldat maladif,
Qui de guerrier jadis actif,
Est devenu garde passif.
Sur ce roc taillé dans le vif,
Par bon ordre on retient captif,
Dans l'enceinte d'un mur massif,
Esprit libertin, cœur rétif
Au salutaire correctif
D'un parent peu persuasif.
Le pauvre prisonnier pensif,
A la triste lueur du suif,
Jouit pour seul soporatif,
Du murmure non lénitif,
Dont l'élément rébarbatif
Frappe son organe attentif.

Digitized by Google

Or, pour être mémoratif
De ce domicile afflictif,
Je jurai d'un ton expressif,
De vous le peindre en rime en if.
Ce fait, du roc désolatif,
Nous sortîmes d'un pas hâtif,
Et rentrâmes dans notre esquif,
En répétant d'un ton plaintif,
Dieu nous garde du château d'If.

Nous regagnâmes le port à l'entrée de la nuit, fort satisfaits, si ce n'étoit du château d'If, au moins de notre promenade sur la mer.

C'est ici que l'Abbé nous quitta. Nous devions partir pour Toulon avant le jour; & lui pour la petite ville de Sallon, où il a dû présenter son offrande & la nôtre au tombeau de Nostradamus. Il y eut de l'attendrissement dans notre séparation.

Adieu, disions-nous sans cesse,
Ami sincère & flatteur,
Héros de délicatesse,
Dont le liant enchanteur
Fait badiner la sagesse,
Fait raisonner la jeunesse,
Et parle toujours au cœur.

Cependant nous essuyâmes nos larmes. Il alla se coucher, & nous fûmes passer la nuit à table chez le Chevalier de C.

Digitized by Google

La route de Marseille à Toulon n'auroit rien de distingué, sans le fameux village d'Ollionles. Ce fut là,

Comme cent plumes l'ont écrit,
Que la pénitence aux stigmates
Régala les Nonains béates
Des beaux miracles qu'elle apprit.
Dans ce métier, qui fut son maître?
Point, n'importe de le connoître.
Quant à ce pauvre Directeur
Qu'on menaçoit de la brûlure,
Hélas! il n'eut jamais l'allure
D'un sorcier ni d'un enchanteur.

Quelques accidens de voyages nous empêchèrent d'arriver de bonne heure à Toulon. Le lendemain notre premier soin fut d'aller visiter le parc.

Neptune a bâti sur ces rives,
Le plus beau de tous ses palais;
Et ce Dieu l'a construit exprès
Pour son trésor & ses archives.
On y voit encor le trident
Dont il frappa l'onde étonnée,
Alors que l'Aquilon bruyant
Et sa cohorte mutinée
Firent sans son consentement,
Larmoyer le pieux Enée.

Digitized by Google

Mais ce qui plus nous étonna,
C'est qu'on y voit les étrivières
Dont il châtia les rivières
Quand Garonne se révolta :
Fait que l'on ne connoissoit guère
Lorsque Chapelle l'attesta.

Notre Pégase est un peu foible pour nous transporter dans ce magnifique arsenal. L'air de la mer appesantit ses aîles.

Le port de Toulon est entièrement fait de main d'homme. La rade est, dit-on, la plus belle & la plus sûre de l'Univers. L'immense étendue des magasins, & l'ordre qui y est observé, étonne & touche d'admiration. La corderie seule, qui est un bâtiment sur trois rangs de voûtes, a.... toises de long. Vous nous en croirez aisément, si après tant de merveilles, nous vous disons que le Roi paroît plus grand là qu'à Versailles.

Le jour suivant nous fûmes nous rassasier du coup d'œil ravissant des côtes d'Hyères. Il n'est point de climat plus riant, ni de terroir plus fécond. Ce ne sont par-tout que des citronniers & des orangers en pleine terre.

Le grand enclos des Hespérides
Présentoit moins de pommes d'or
Aux regards des larrons avides
De leur éblouissant trésor.

Digitized by Google

Vertumne, Pomone, Zéphire
Avec Flore y règnent toujours;
C'est l'asyle de leurs amours,
Et le trône de leur empire.

Nous apprîmes à Hyères, car on s'instruit en voyageant, l'effet que produisent dans l'air les caresses du Dieu des Zéphirs & de la Déesse des jardins. Vous savez, Madame, qu'en approchant du pays des orangers, on respire de loin le parfum que répand la fleur de ces arbres. Un Cartésien attribueroit peut-être cette vapeur odoriférante au ressort de l'air; & un Newtonien ne manqueroit pas d'en faire honneur à l'attraction. Ce n'est rien de tout cela.

Quand par la fraîcheur du matin
La jeune Flore réveillée,
Reçoit Zéphire sur son sein,
Sous les branches & la feuillée
De l'oranger & du jasmin,
Mille roses s'épanouissent;
Les gazons plus frais reverdissent,
Tout se ranime, & chaque fleur,
Par ces tendres amans foulée,
De sa tige renouvellée,
Exhale une plus douce odeur.
Autour d'eux voltigent avec grace,
Un essaim de zéphirs légers;

Digitized by Google

L'Amour les suit & s'embarrasse
Dans les feuilles des orangers.
Zéphire, d'une ame enflammée,
Couvre son amante pâmée,
De ses baisers audacieux.
Leur couche en est plus parfumée;
Et dans cet instant précieux,
Toute la plaine est embaumée
De leurs transports délicieux.

Le lever de l'aurore & le coucher du soleil sont ordinairement accompagnés de ces douces exhalaisons. Les jardins d'Hyères ne sont pas moins utiles qu'agréables. Il y en a un, entr'autres, qu'on dit valoir communément en fleurs & en fruits, jusqu'à vingt mille livres de rente, pourvu que les brouillards ne s'en mêlent pas.

Nous revînmes coucher le même jour à Toulon. Le lendemain nous préparoit un spectacle admirable. Nous allâmes dès le matin dans le parc, pour voir lancer à la mer un vaisseau de guerre de quatre-vingts pièces de canon. Cette masse terrible n'étoit plus soutenue que par quelques pièces de bois, qu'on nomme en termes de marine, épontilles. On les ôte successivement. Elle porte enfin sur son propre poids dans un lit de madriers enduits de graisse. Un homme alors fort leste, abat un pieu qui retient encore le navire.

Digitized by Google

Au bruit des cris perçans qui s'élèvent dans l'air,
La machine s'ébranle & fond comme l'éclair.
Tout s'éloigne, tout fuit de sa route enflammée;
Le matelot tremblant respire la fumée:
Le rivage affaissé semble rentrer sous l'eau;
L'onde obéit au poids du rapide vaisseau.
La mer en frémissant lui cède le passage;
Il vole, & sur les flots que sa chûte partage,
De ses liens rompus dispersant les débris,
S'empare fièrement des gouffres de Thétis.

Ainsi quand sur les pas d'un Héros intrépide,
La Grèce menaçoit les bords de la Colchide,
Des arbres de Dodone entraînés sur les mers,
L'assemblage effrayant étonna l'Univers.
De ses antres obscurs en vain l'affreux Borée
Accourut en furie au secours de Nérée;
Le vaisseau, fier vainqueur & des vents & des flots,
Accoutuma Neptune au joug des matelots.

Après cela, Madame, quelque part que l'on soit, il faut fermer les yeux sur tout le reste, & partir; c'est ce que nous fîmes sur le champ, quoiqu'avec regret. Nous quittâmes M. le Chevalier de Mirabeau, non pas notre compagnon de voyage, mais son frère aîné, jeune marin de vingt-trois ans, qui joint à beaucoup de savoir & d'expérience dans son métier, le caractère le plus sûr & l'esprit le plus aimable. Il avoit été pendant trois jours notre patron; je me disposois à vous ébaucher son portrait. Deux

Digitized by Google

importuns qui se croyent en droit de faire les honneurs de sa modestie, parce qu'ils sont ses frères, m'arrachent la plume des mains.

Heureusement pour vous, Madame, nous n'avons plus rien à conter. Nous partons de Mirabeau mardi prochain. J'aurai l'honneur de vous assurer moi-même dans peu de jours, de mon très-humble respect, & de vous présenter

Un mortel qui de vos suffrages
Depuis long-tems connoît le prix;
Le compagnon de mes voyages
Et l'Apollon de mes écrits.

Je suis, &c.

Vous avez cru la besogne finie;
Voici pourtant une apostille en bref,
Ou bien en long, dont j'ai l'ame marie.
Si par hasard quelque méchant génie
Vous déroboit ce fruit de notre chef
Pour lui causer en public avanie,
Ce qui pourroit nous porter grand méchef;
Avertissons tout Lecteur débonnaire,
Que ce n'est pas voyage de long cours,
Et qu'en dépit du censeur très-sévère,
Qui ne comptoit ni quarts-d'heures, ni jours,
Très-fort le tems importe à notre affaire.

Fin du Voyage de Languedoc & de Provence.

Digitized by Google

A

MADAME LA COMTESSE

DE PONTAC,

SUR LE NECTAR

ET SUR L'AMBROSIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

A

MADAME LA COMTESSE DE PONTAC,

SUR LE NECTAR ET SUR L'AMBROSIE.

JE suis ravi, Madame, que vous lisiez les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, & ceux de l'Académie de Cortone; c'est une conquête pour les Littérateurs des deux nations; c'est pour vous un nouveau genre d'amusement. Rien n'est plus agréable ni plus instructif que ces collections variées, où toute sorte de points d'Histoire, d'Antiquités, de Belles-Lettres sont traités & approfondis avec autant de goût que de savoir. Mais vous souhaiteriez peut-être que l'on vous fît grace des passages grecs & latins; vous ne voudriez point être arrêtée par des citations en langue étrangère. Il semble, je l'avoue, que les Savans n'entendent pas bien leur intérêt. On diroit qu'ils renoncent de gaieté de cœur aux suffrages de la plus belle moitié du genre humain. Votre sexe, accoutumé à décider du sort des hommes, règle aussi la destinée de leurs écrits.

Digitized by Google

En attendant que de plus habiles gens que moi humanisent en votre faveur leurs travaux, voici un essai *sur le Nectar & sur l'Ambrosie*, composé originairement en italien par M. l'Abbé Venuti, mon ami intime, & que vous honorez vous-même d'une amitié si particulière. Vous reconnoîtrez sans peine l'agrément & la légèreté qui caractérise son érudition : il n'est pas donné à tout le monde d'être savant avec grace. J'ai confondu quelquefois dans cet Ouvrage, mes recherches avec les siennes. L'Ambrosie & le Nectar étoient, comme vous savez, la nourriture & le breuvage des Dieux. Les différentes opinions des Théologiens du Paganisme sur ce point de la Mythologie, produisent naturellement des images riantes & des descriptions tirées des meilleurs Poëtes de l'antiquité. Je serai l'interprète d'Homère, de Pindare, & de Virgile. Vous préfèrerez sûrement des vers françois, quelque foibles qu'ils soient, à de magnifiques vers grecs ou latins que vous n'entendriez pas.

UN instinct grossier & l'amour matériel des choses sensibles dégoûtèrent peu-à-peu les hommes des idées purement spirituelles. Ils se lassèrent bientôt d'adorer un Etre invisible. Les objets qui frappoient leurs yeux furent seuls capables d'attirer leurs regards, & de fixer leur adoration. Ayant donc abandonné

Digitized by Google

abandonné le vrai Dieu, ils s'en firent de nouveaux, & se les figurèrent sujets aux mêmes passions que nous, & renfermés dans les bornes étroites des nécessités humaines.

Les Poëtes adoptèrent ces mensonges, & les embellirent de tous les ornemens de l'art. Ils attribuerent aux habitans de l'Olympe un corps peu différent du nôtre, & l'assujettirent à la plupart des accidens & des besoins des corps mortels. Les Philosophes Stoïciens ne l'exemptoient pas même de corruption & de changement (1). On pourroit soupçonner aussi les Platoniciens de la même impiété, si l'on examinoit rigoureusement leurs écrits. Porphyre demande à un prêtre Egyptien, comment le soleil & la lune pourroient être apperçus, si ces Divinités n'avoient point de corps. Les Epicuriens prétendoient que la figure des Dieux n'avoit rien de solide, de compacte, de rude; mais qu'elle étoit pure, polie, & transparente comme du verre (2); qu'au lieu de corps, ils n'avoient qu'une apparence de corps; au lieu de sang, qu'une apparence de sang (3).

(1) Consultez Plutarque, Clément d'Alexandrie, & quelques autres Peres de l'Eglise.

(2) *Species Deorum nihil concreti habebat, nihil expressi, nihil eminentis; eratque pura, lævis, perlucida.* Cic. de Nat. Deor. lib. 1.

(3) *Nec tamen ea species corpus est, sed quasi corpus; nec habet sanguinem, sed quasi sanguinem.* Cic. ibidem.

Cicéron s'est moqué de ces définitions absurdes : « Le comble du ridicule (s'écrie un de ses interlocuteurs, en apostrophant les Philosophes) » c'est » qu'en disant de pareilles sottises, vous ayez le » front de n'en pas rire (1) ». On lit dans un autre endroit du même Auteur, qu'Epicure a voulu faire le mauvais plaisant quand il donne à ses Dieux une figure transparente (2). Mais ce Philosophe avoit suivi sans doute le système peu sérieux des Poëtes, qui attribuoient aux Dieux une substance légère, subtile, & destituée de sang. Cependant comme il ne paroît pas possible d'assurer l'existence à ces corps célestes, quelque déliés qu'ils fussent, sans y mêler des liquides, on imagina une liqueur spiritueuse & veloutée, qui circulât légèrement dans leurs veines, & qu'on appella *ichor*. C'étoit celle qui sortoit du corps des Dieux, quand quelque mortel insolent s'oublioit jusqu'à les battre & à les blesser. Ainsi lorsque Diomède dans l'Iliade, frappe brutalement Vénus de sa pique, la Déesse, dit Homère (3),

Verse un sang embaumé, tel qu'est le sang des Dieux,
Liqueur incorruptible, eau douce & colorée,

(1) *Hoc miserabilius quòd vos inter vos risum tenere possitis*, Cic. de Nat. Deor. lib. I.

(2) *Cic. de Divinat. lib.* II.

(3) *Liv. V, vers.* 389.

Digitized by Google

Qui les rend immortels, & n'est point altérée
Par le mêlange impur des mets pernicieux,
Qui des jours des humains abrègent la durée.

Tout Dieu traité de la sorte se désespéroit, faisoit des lamentations pitoyables; il prenoit à témoin la Terre & le Ciel de l'affront qu'il recevoit; & pour comble de malheur, il étoit obligé de recourir aux Médecins (1). Vénus tombe évanouie; Mars écumant de rage s'en retourne au Ciel, & criant comme un forcené,

Il montre à Jupiter sa honte & son injure,
Et le sang immortel coulant de sa blessure (2).

Ce sang immortel n'est autre chose que la liqueur ou lymphe dont nous parlons. Mais comme la transpiration, ou d'autres effets naturels, pouvoient diminuer insensiblement la quantité de cette liqueur

(1) Pluton & Mars furent guéris de leurs blessures par Pæon. *Iliad. liv. v.*

(2) *Hom. ibid. vers.* 870. Milton a imité cette idée, & presque traduit les vers grecs dans sa description du combat singulier de Michel & de Satan. Celui-ci est blessé par l'autre, & un ruisseau de sang coule sur ses armes:

.....*From the gash*
A stream of nectarous humour issuing flow'd
Sanguin (such as cœlestial spirits may bleed)
And all his armor stain'd.

Digitized by Google

divine, il fallut l'entretenir par les mêmes voïes que l'on répare & qu'on entretient dans le corps de l'homme la masse du sang, & trouver pour cela des alimens & un breuvage. On inventa donc l'Ambrosie & le Nectar.

La règle des dissertations exigeroit, Madame, que je vous expliquasse ici les différentes étymologies de ces deux noms. Les Etymologistes ont l'imagination féconde; ils apperçoivent dans l'assemblage de cinq ou six lettres, un nombre prodigieux d'idées & de significations, souvent opposées l'une à l'autre. Qu'il vous suffise de savoir qu'*Ambrosie* (1), composé d'un mot grec, & d'une certaine particule qu'on appelle *privative*, peut signifier *immortel*, ou *dont l'usage n'est pas permis aux mortels*. L'étymologie de *Nectar* ne me paroît pas si naturelle. On veut y trouver que cette liqueur *rajeunit ceux qui en boivent*, ou selon d'autres, qu'elle *ne tue ni ne détruit*, comme font les boissons ordinaires des hommes.

Tout cela est relatif aux attributs que les Poëtes donnent aux Dieux; aux épithètes d'*immortels*, d'*exempts de vieillesse & de maladies* (2). Ces belles prérogatives n'empêchèrent pourtant pas des hom-

(1) Consultez Suidas.

(2) Ἀθάνατοι, ἀγήρατοι, ἄπυστοι, ou ἄπυστοι. *Vid. Homer.*

Digitized by Google

mes impies, entr'autres, un certain Evemere (1), d'avancer hardiment que plusieurs Dieux étoient morts, & qu'on les avoit enterrés. Les Crétois s'opiniâtroient toujours à montrer aux étrangers le tombeau de Jupiter ; chose indécente, & qui scandalisoit beaucoup les Poëtes & les Théologiens (2).

A l'égard des maladies des Dieux, nous savons que Jupiter ayant eu la singulière fantaisie d'accoucher, souffroit continuellement de violens maux de tête, ce qui n'est pas étonnant, puisqu'il portoit dans le cerveau une grande fille armée de pied en cap. La grossesse de Jupiter causa dans le Ciel de grandes allarmes. Ce fut bien pis, quand les douleurs de l'enfantement le saisirent, & qu'il commença d'entrer en travail. Vulcain ne put le soulager qu'en lui fendant la tête d'un coup de hache, opération assez dangereuse, qui obligea le nouvel accouché de garder le lit pendant plusieurs jours. Ce même Jupiter menaçoit sa femme de lui lancer un si furieux coup de tonnerre, qu'elle n'en guériroit de dix ans (3).

(1) *Ab Evemero autem & mortes, & sepulturæ monstrantur Deorum.* De Nat. Deor. lib. 1.

(2) Callimaque dans l'Hymne sur Jupiter. Lucien sur les Sacrifices.

(3) *Iliad, liv. VIII.*

Digitized by Google

Ce mêlange d'attributs divins & d'infirmités humaines ne supposoit pas un grand fond de raison ni de justesse dans les inventeurs de semblables Divinités. Aussi étoient-ce des Poëtes. Mais ne croyons pas que les Philosophes fussent plus raisonnables ni plus conséquens. Il n'y a souvent de différence entr'eux que celle des vers & du syllogisme. Erreurs pour erreurs, les illusions agréables des Poëtes valent bien les visions tristes des Philosophes.

Quoi qu'il en soit, la Fable ne pouvoit rien inventer de plus charmant que l'Ambrosie & le Nectar. Cette nourriture délicieuse & cette liqueur embaumée flattoient tous les sens à la fois; elles donnoient la jeunesse ou la conservoient, rendoient la vie gaie, délicieuse, & procuroient l'immortalité. Sera-t-on surpris après cela, qu'une fiction aussi ingénieuse ait fourni aux Poëtes anciens & modernes tant de belles idées, tant d'images séduisantes? La volupté, le plaisir, l'amour, la beauté, les graces, la vie même, tout est dans leurs mains le fruit de l'Ambrosie & du Nectar.

Si l'herbe d'Hélène, qui par une propriété merveilleuse, répandoit l'allégresse dans les festins, a enrichi la Poésie d'une infinité de descriptions, de peintures, & de comparaisons, quel parti les Poëtes n'ont-ils pas dû tirer du Nectar & de l'Ambrosie? Les Médecins & les Naturalistes ne

Digitized by Google

sont pas d'accord, je l'avoue, sur cette herbe fameuse, appellée *Népenthé*. Les uns disent que c'est la *Buglosse* (1), d'autres croyent que c'est l'*Opium*. On n'est pas mieux instruit de ce qu'étoient l'Ambrosie & le Nectar. Mais cette incertitude même laisse à notre imagination la liberté de concevoir & de se représenter dans cet aliment céleste tout ce qu'il y a de beau, de desirable & de bon.

C'est nous rendre un service médiocre que de vouloir rappeller à un objet sérieux cette invention poétique, & de s'épuiser en spéculations abstraites pour y découvrir l'essence & la vertu de la Loi divine, l'innocence, l'immortalité, la sagesse, la force qui entretient l'Univers (2). Vous me dispenserez, Madame, de vous étaler ces sublimes & ennuyeux mystères; car, pour me servir d'une pensée ingénieuse de M. de la Motte, *ceux qui savent là-dessus la vérité, n'ont pas grand avantage sur ceux qui l'ignorent* (3).

Euripide, surnommé le Philosophe du théâtre,

(1) Suivant Galien, la Buglosse prise avec du vin inspire la gaieté : Εὐφροσύνης αἰτία γίνεται. *Vid. P. Petiti Homer. Nepent. Traject.* 1689.

(2) *Vide Steph. Pighii de Themide Dea seu lege divina inter Antiquitat. Grævii.*

(3) Discours sur Homère.

Digitized by Google

invective hautement (1) contre les Poëtes qui osoient dire que les Dieux étoient assujettis à des besoins. Cependant Porphyre, ce partisan de la plus saine philosophie des Payens, ce Platonicien rigoriste n'a pas honte d'avouer que les Dieux qu'il adoroit, ne pouvoient se passer des vapeurs & des exhalaisons des sacrifices & qu'ils en avoient besoin pour vivre (2). Cet Empereur philosophe, qui tient un rang si distingué parmi les Ecrivains moralistes, étant introduit par Mercure au banquet que Julien a décrit si plaisamment, Silène l'interroge en ces mots : « Pourquoi, quand tu vivois, ne mangeois-tu » pas comme nous de l'Ambrosie, & pourquoi ne » buvois-tu pas du Nectar (3)? » Le sage Marc-Aurele répond gravement, que ce n'étoit point en cela qu'il avoit voulu les imiter; qu'il s'étoit nourri des alimens usités parmi les hommes; qu'au surplus il savoit très-bien que le Nectar & l'Ambrosie ne suffisoient pas aux Dieux, & qu'ils aimoient beaucoup la fumée des sacrifices.

Lucien, dans son Traité des Sacrifices, assure que les Dieux quittoient volontiers leur nourriture

(1) *Hercul. fur. verſ.* 1343. Ἀοιδῶν οἵδε δύστηνοι λόγοι.

(2) Lettre de Porphyre à un prêtre Egyptien. Traité du même sur l'abstinence de la chair des animaux.

(3) Voyez les Notes de M. Spanheim sur cet endroit de la Satyre des Césars.

Digitized by Google

ordinaire pour s'aller repaître de l'odeur des viandes, pour manger la graisse & boire le sang des victimes, ce qui n'est point un simple trait de plaisanterie de cet Ecrivain médisant, mais une attestation de la croyance générale & constante des Payens. Homère a beau dire dans quelque endroit de ses Poëmes, que les sacrifices les plus agréables aux Dieux sont les cantiques & les hymnes chantés en leur honneur; ce même Poëte répète sans cesse ailleurs, qu'ils respirent & boivent avec avidité les vapeurs onctueuses qu'exhalent les victimes consumées sur leurs autels. Les Pères de l'Eglise ont souvent reproché aux Gentils cette opinion ridicule. Les Payens croyent sauver la réputation de leurs fausses Divinités, en répondant, que ce n'étoit point l'odeur de la graisse, ni la fumée des victimes, mais seulement les parfums qui chatouilloient délicatement l'odorat des Dieux, & leur servoient en même-tems de nourriture. De-là vient sans doute qu'Antiphane (1) soutient, que dans le sacrifice des Hécatombes, les Dieux ne recevoient avec plaisir que la vapeur de l'encens, & que le reste étoit une invention des prêtres pour faire de bons repas aux dépens des dévots.

Je me rappelle à ce sujet une assez plaisante

(1) Voyez les Notes de M. Spanheim sur les Césars de Julien, *pag.* 257.

Digitized by Google

épigramme de l'Anthologie (1). Un prêtre nommé Arion, étoit si prompt à desservir les viandes présentées à Apollon, que le pauvre Dieu n'avoit presque pas le tems de les voir ni de les sentir. On en fut instruit par un particulier qui lui offroit un jour, pendant qu'il n'y avoit personne dans le temple, des viandes choisies & des vins excellens :

Père du jour, ces victimes fumantes
Sont un tribut pour ta Divinité :
De ce bon vin, de ces chairs odorantes,
Repais, grand Dieu, ton immortalité.
Ma foi, mon cher, lui répondit le buste,
Tous ces mets-là sont pour le Sacristain ;
Sans le nectar que me fournit Jupin,
Eussé-je été mille fois plus robuste,
Sur mon autel je serois mort de faim.

Cette charité de Jupiter nous apprend qu'il faisoit les frais de l'Ambrosie & du Nectar pour tous les Dieux, & qu'ils avoient au moins cette ressource quand les sacrifices leur manquoient.

Avec des Divinités de cette espèce, il n'est pas étonnant que les hommes fussent impies & sacrilèges. On pouvoit sans risque se brouiller avec les Dieux ; la paix n'étoit pas difficile à faire : une genisse & de l'encens raccommodoient tout. Il est

(1) *Anthol. lib.* 11, *cap.* 4.

Digitized by Google

vrai que les Payens sensés (1) ne mettoient pas dans cette cathégorie les habitans de l'Olympe, & qu'ils n'attribuoient ces besoins grossiers & corporels qu'aux mauvais Génies, qu'aux Dieux terrestres. Ceux du Ciel se contentoient du Nectar & de l'Ambrosie. Mais ces petites Divinités de Plaute (2), cette populace de Dieux d'Arnobe (3), ces Dieux subalternes répandus dans les eaux, dans les bois, sur les montagnes, étoient privés de cette nourriture précieuse, & s'accommodoient fort bien de ces alimens solides qui causent tant d'indigestions aux infortunés mortels. Le vin sur-tout étoit pour eux une boisson délicieuse; plusieurs même étoient naturellement ivrognes, & par-dessus tous, Silène, qui marchandant un jour le vin d'Ulysse, en avala d'abord une outre pour en connoître mieux la bonté (4).

Lucien, qui savoit parfaitement les anecdotes du Ciel, accusoit les grands Dieux de n'être pas plus sobres que les petits. Il dit que dans leur vie privée, quand ils soupoient ensemble à leur table ronde, il n'étoit plus question d'Ambrosie ni de Nectar, & que chacun deux offroit aux convives un régal

(1) *Vide Origen. contra Cels. & Porph. de abstinentiâ.*
(2) *In Cistellariâ.*
(3) *Plebs Numinum, lib.* III, advers. Gent.
(4) *Le Cyclope*, Tragédie d'Euripide, scène première.

Digitized by Google

de sa façon (1). Cérès, par exemple, fournissoit le pain, Bacchus le vin, Hercule les viandes, Neptune le poisson, Vénus les épiceries; les Muses chantoient, Apollon donnoit les violons, Silène menoit les contredanses. Il faut croire, quoiqu'il ne le dise pas, qu'on avoit au moins attention à ne pas laisser trop boire le Soleil, de peur qu'il ne s'enivrât, & que venant ensuite à verser, il ne mît le feu au Ciel. C'est par cette raison que certains peuples de Grèce, gens sages & précautionnés, ne faisoient point de libations de vin dans les sacrifices qu'ils offroient à ce Dieu (2).

Après ces éclaircissemens préliminaires, vous voudrez apprendre enfin ce qu'étoient l'Ambrosie & le Nectar, à quel usage on les employoit, quelles en étoient les propriétés, à qui les Dieux en avoient confié la garde & la distribution, & de quelle manière les Poëtes en ont parlé, tantôt dans le sens naturel, & tantôt dans le métaphorique.

Personne ne se douteroit que le point de critique de l'antiquité payenne le plus difficile à éclaircir, consiste à savoir si l'on mangeoit l'Ambrosie, & si l'on buvoit le Nectar; ou si au contraire le Nectar étoit un aliment solide, & l'Ambrosie une liqueur. Rien n'est plus obscur ni plus confus chez les Poëtes

(1) Lucien dans l'*Icare-Menippe.*

(2) *Athæn. lib. xv, p. 633. Phylarg. histor. lib. II.*

Digitized by Google

que cette question. On croiroit qu'ils ont pris à tâche de donner sur cela la torture aux Grammairiens. L'Ambrosie, selon Suidas, est une nourriture sèche (1). Selon Festus, le Nectar est le breuvage des Dieux (2). L'ancien Scholiaste de Théocrite dit que l'Ambrosie est un mets, & le Nectar une boisson (3). Lucien est du même sentiment dans son *Icare-Ménippe*, où Ménippe qui avoit eu l'honneur d'être admis à la table du Roi des Dieux, parle ainsi de ce qu'on y faisoit : « Je goûtois tranquil-» lement & à mon aise du Nectar & de l'Am-» brosie. Le charmant Ganymède, l'ami & le pro-» tecteur des hommes, ne voyoit pas plutôt Ju-» piter tourner les yeux d'un autre côté, qu'il » me versoit à la dérobée un ou deux bons coups » de Nectar. Les Dieux, ainsi que l'assure Ho-» mère, qui vraisemblablement l'avoit vu tout » comme moi, ignorent l'usage du pain & du vin, » mais ils mangent de l'Ambrosie & s'enivrent de » Nectar ».

Malgré tout cela, Anaxandride, ancien Poëte, cité par Athénée, dit clairement que les Dieux

(1) Ξηρὰ τροφή.

(2) *Deorum potionem.*

(3) Νέκταρ τὸ τῶν Θεῶν πόμα, ἀμβροσία δὲ ἡ τούτων τροφή. *Ad Idyll. 7, vers. 82.*

Digitized by Google

buvoient l'Ambrosie & mangeoient le Nectar (1).

Nous mangeons le Nectar & buvons l'Ambrosie.
De Jupiter seul échanson,
Je vois à mes côtés la Reine d'Idalie,
Et m'entretiens avec Junon.

Athénée cite encore Alcman, Auteur que lui seul nous a fait connoître, lequel assure que les Dieux mangeoient le Nectar (2); Sapho, de son côté, leur fait boire l'Ambrosie (3). Ces autorités, toutes res-

(1) *Dipnosophist. lib.* II, *p.* 39, *versus hoc ordine à Casaubono descripti :*

. . . . . Τὸ νέκταρ ἐσθίω τᾶν
Μάκτραν, διακόνω τ' ἀμβροσίαν, καὶ τᾷ Διὶ
Διακονῶ, καὶ σεμνὸς εἰμὶ παρὰ θρόνῳ,
Ἥρᾳ λαλῶν, καὶ Κύπριδι παρακαθήμενος.

(2) *Ibidem.*

(3) Sapho, dans les vers rapportés par Athénée, se sert d'une expression singulière, & qui n'a jamais été employée que par Lycophron & par elle, c'est le mot ἔρπιν, accusatif d'ἔρπις, mot que l'on croit tiré de la langue Egyptienne, & qui signifioit *du vin :*

Ἀμβροσίας μὲν κρατὴρ ἐκέκρατο.
Ἑρμᾶς δ' ἐλῶν ἔρπιν θεοῖς φυσχόησεν.

On préparoit l'Ambrosie, & Mercure prenant la coupe, présentoit du vin aux Dieux ; ce qui veut dire sans doute, dans le sens de l'Auteur, que Mercure versoit aux Dieux la liqueur qui leur tenoit lieu de vin.

Digitized by Google

pectables qu'elles sont, n'empêchent pas Athénée de suivre l'opinion commune, adoptée par Homère, suivant laquelle on mangeoit l'Ambrosie & l'on buvoit le Nectar.

Je crois qu'il importe peu de chercher à concilier là-dessus les sentimens contraires. Il seroit bien plus agréable & plus utile de connoître la nature & le goût de ces précieux alimens. Ibicus nous a déja mis sur les voies. Il dit (1) « que l'Ambrosie » est neuf fois plus douce que le miel, & qu'en » mangeant du miel, on éprouve la neuvième par» tie du plaisir que l'on goûte en mangeant de » l'Ambrosie ». Ne voilà-t-il pas une admirable découverte pour les Chymistes, & ne pourront-ils pas, à force d'analyses & de mêlanges, parvenir un jour à composer de l'Ambrosie, comme ces habitans du Mont Olympe (2), qui s'imaginoient faire du Nectar en mêlant ensemble du vin, du miel & des fleurs odoriférantes; ou comme ces Grecs (3) qui faisoient de prétendues libations d'Ambrosie, c'est-à-dire, une composition de miel, d'eau & de sucs de fruits de toute espèce, quand ils vouloient célébrer la dédicace de la statue de Jupiter Ctésien?

(1) *Apud Athæn. lib.* II, *pag.* 39.

(2) *Athæn. lib.* II, *p.* 38. *Vid. Muson. philos. de luxu Græcor. cap.* 3. *apud Gronovii antiq. tom.* VIII.

(3) *Athæn. lib.* IX.

Digitized by Google

Il seroit difficile de remonter jusqu'à la première origine du Nectar & de l'Ambrosie. Le Scholiaste de Callimachus (1) est le seul qui ait observé que l'Ambrosie coula pour la première fois d'une des cornes de la chèvre Amalthée, & que le Nectar sortit de l'autre; sans examiner d'ailleurs de quoi les Dieux pouvoient vivre avant que la chèvre Amalthée vînt au monde. Ce ne sera pas moi non plus qui vous dirai de quelle couleur étoit l'Ambrosie (2). Homère a seulement écrit que le Nectar étoit rouge (3). Il nous apprend dans un autre endroit, que l'Ambrosie servoit à faire du beure, de l'huile & de la pommade. Vous pensez bien, Madame, que la pâte & la quintessence d'Ambrosie n'étoient pas épargnées à la toilette des Déesses. Vénus seule en devoit épuiser les magasins de Jupiter : « Quand elle marchoit, dit Virgile (4), ses cheveux » mouillés d'Ambrosie exhaloient de sa tête une » odeur divine ». La jeune Hébé ne respiroit dans tout son corps, qu'Ambrosie & que Nectar.

(1) *Vid. Hymn. in Jovem Callim. pag.* 16, *edit. Ultraj.* 1697.

(2) Apulée parle de la couleur d'Ambrosie. *Milesiar. pag.* 254.

(3) *Odyss. lib. v, vers.* 92. Νέκταρ ἐρυθρόν. *Et Hym. in Ven. vers.* 207.

(4) *Ambrosiæque comæ divinum vertice odorem*
Spiravêre. Æneid. lib. 1, vers. 407.

Mais

Digitized by Google

Mais rien n'approche, selon moi, de la description galante que fait Homère de la toilette de Junon, quand cette Déesse fière & impérieuse s'arme de tous ses attraits pour séduire Jupiter (1). Je ne sais si ce morceau vous plaira en françois ; mais j'ose vous répondre qu'il est admirable en grec.

Sur son corps rafraîchi par un bain d'Ambrosie,
Elle verse des flots d'une essence choisie,
Et la douce vapeur du parfum précieux
Embaume au loin la terre & le palais des Dieux.
Ses cheveux ondoyans qu'avec art elle tresse,
Qu'elle teint d'Ambrosie, & que l'Amour caresse,
Répandent autour d'elle une divine odeur,
Qui des tendres desirs renouvelle l'ardeur.
Le feu des diamans sur sa tête étincelle ;
Sa ceinture lui donne une grace nouvelle :
Une agraffe superbe attache sur son sein
Le voile (2) que Minerve a tissu de sa main.

(1) *Iliad. lib. XIV.*

(2) Je rends ἑανὸν par *voile*. Ἑανὸς, πέπλος, car ces deux mots ont quelquefois la même signification, étoit ou un voile, ou une espèce de manteau flottant, & d'une étoffe très-légère, il servoit moins à habiller le corps qu'à lui donner de la grace : on le mettoit par-dessus les autres vêtemens. Madame Dacier a traduit ἑανὸν par *robe*. Elle a peut-être raison, & je suis d'un avis différent, sans contredire le sien. Ma traduction s'écarte encore de la sienne au mot κρήδεμνον qu'elle explique par *voile*. Il est vrai que κρήδεμνον veut dire communément un voile qui

Digitized by Google

Elle met sur son front un brillant diadême,
Attribut de son rang & du pouvoir suprême;
L'éclat qu'elle en reçoit ajoute à sa beauté,
Le Soleil qui se lève a moins de majesté;
Et les liens galans qui forment sa chaussure,
De l'auguste Déesse achevent la parure.

Ce morceau a mérité des louanges de M. de la Motte; mais la critique est à côté de l'éloge; car cet ingénieux Ecrivain ne loue jamais Homère sans restriction : « Homère, dit-il (1), descend » jusqu'à dire en beaux termes, si l'on veut, mais » toujours clairement, qu'elle se décrassa tout le » corps avant que de le parfumer, idée qui ternit » mal-à-propos une image d'ailleurs toute gra- » cieuse ». Permettez-moi de prendre ici le parti du vieux Poëte Grec, & de le mener à votre tribunal. Si M. de la Motte avoit bien compris le sens de tous les mots de l'original, il auroit peut-être reconnu que l'image gracieuse des ajustemens

s'attache sur la tête & qui descend sur les épaules. Mais il signifie aussi un *bandeau*, un ruban noué derrière la tête, en latin, *vitta*, *capitis ligamentum*. C'est cet ornement que l'on voit sur les médailles autour de la tête des Déesses, & qui fut usurpé ensuite par les Impératrices. Il m'a paru qu'un diadême étoit dans cette occasion une coëffure plus noble & plus parante qu'un voile.

(1) Discours sur Homère.

Digitized by Google

de Junon n'est ternie par aucun objet dégoûtant. Homère a voulu nous peindre en détail la toilette d'une jolie femme : & bien loin d'y présenter des objets peu agréables, il répand des graces & de la volupté sur les préliminaires mêmes de cette toilette. L'expression que M. de la Motte traduit crument par le terme de *décrasser*, est accompagnée d'images & de circonstances qui n'ont certainement rien de rebutant pour l'imagination : *Junon lave avec de l'Ambrosie son beau corps, fait pour inspirer des desirs* (1), *& se parfume avec de l'essence d'Ambrosie.* Voilà Homère tout pur, supposez cela rendu en termes nobles & choisis, en vers harmonieux, & prononcez sur la critique de M. de la Motte. Il n'a pas été aussi sévère à l'égard d'Anacréon. Il y a néanmoins dans les Odes de cet Auteur, même dans celles que M. de la Motte a traduites ou imitées, des expressions qui, rendues littéralement, seroient ridicules & maussades, quoiqu'elles fassent partie de tableaux rians, & d'*images toutes gracieuses.* Vous connoissez la petite Ode Anacréontique des *Souhaits.* Elle est charmante dans le grec, & c'est une des plus jolies de M. de la Motte. Je rends volontiers à ce Moderne la justice qu'il a si cruellement

(1) Χρωὶ ἱμερόεντος. Cette épithète est admirable pour l'harmonie & pour le sens. Ἱμερόεις signifie *beau, aimable, gracieux, qui inspire des desirs.*

Digitized by Google

refusée aux Anciens. Mais une traduction qui rendroit servilement, & mot pour mot cette même Ode, la dégraderoit autant que le vers qui représente Junon décrassant son beau corps avant que de le parfumer, a déprécié aux yeux de M. de la Motte, un des plus agréables morceaux d'Homère. Car enfin que penseroit-on du style & de la galanterie d'un amant qui diroit en françois à sa maîtresse (1) : *Je voudrois bien être l'eau qui sert à vous laver, que ne suis-je votre pantoufle !* On doit donc chercher dans lui-même, & non dans une version platement littérale, un Auteur que l'on imite ou que l'on traduit; j'ajoute aussi un Auteur que l'on critique; sans quoi l'on passe pour injuste ou pour ignorant.

Dans un Ouvrage en vers, la pensée dépend de l'expression, quoique l'expression ne tienne pas lieu de pensée. Ainsi Anacréon cesse de l'être entre les mains de M. de Longepierre. On le retrouve assez souvent dans les imitations de M. de la Motte. L'Ode du Miroir, du Bain & de la Pantouffle, pièce ravissante par la chaleur & le sentiment qui y règnent, a fourni au *Traducteur Longepierre*, les vers que voici :

(1) Ὕδωρ θέλω γενέσθαι
Ὅπως σὲ χρῶτα λούσω . . .
Καὶ σάνδαλον γενείμην.
Anacr. Ode 20.

Digitized by Google

« Moi, je voudrois changer & devenir miroir,
» Afin qu'à tout moment vous voulussiez me voir.
» Je voudrois être habit pour vous toucher sans cesse,
» Essence pour vous parfumer;
» Ah! que ne puis-je en eau me transformer,
» Pour laver le doux corps de ma belle maîtresse!
» Que ne suis-je l'écharpe, & cet heureux lien
» Qui presse votre gorge & lui sert de soutien!
» D'une perle à l'instant que n'ai-je la figure,
» Pour parer votre col, pour baiser tant d'appas!
» Ou que ne puis-je enfin vous servir de chaussure
» Pour être au moins foulé par vos pieds délicats!

Cette galanterie, charmante dans l'original, est insipide & grossière dans le Traducteur. D'où vient cette prodigieuse différence, les images & les pensées étant les mêmes dans le grec & dans le françois? De l'expression. Il est donc vrai qu'une pensée, qu'une image peut plaire dans une langue & déplaire dans une autre, suivant qu'elle est bien ou mal exprimée. Vous venez de voir Anacréon en laid, voyez-le à présent en beau, ou pour parler juste, tel qu'il est dans son langage. Car je me figure que s'il eût écrit sa petite Ode en françois, il se seroit exprimé à-peu-près comme son imitateur.

« Que ne suis-je la fleur nouvelle
» Qu'au matin Cyméne choisit;
» Qui sur le sein de cette belle
» Passe le seul jour qu'elle vit!...

Digitized by Google

» Que ne suis-je cette onde claire,
» Qui, contre la chaleur du jour,
» Dans son sein reçoit ma Bergère,
» Qu'elle croit la mère d'Amour!

» Dieux! si j'étois cette fontaine!
» Que bientôt mes flots enflammés...
» Pardonnez, je voudrois, Clymène,
» Etre tout ce que vous aimez.

Il résulte du passage qui a donné lieu à cette digression, que l'on faisoit bien des choses avec l'Ambrosie; qu'outre l'Ambrosie pure, il y avoit de l'eau d'Ambrosie, de la quintessence d'Ambrosie, de la pommade, de la pâte d'Ambrosie (1). Les Dieux ne manquoient pas d'habiles distillateurs; & l'on peut croire que de toutes les Déesses, Junon n'étoit pas la plus mal servie.

---

(1) Junon se lave d'abord avec de l'eau d'Ambrosie.

Ἀμβροσίῃ μὲν πρῶτον ἀπὸ χροὸς ἴμερόεντος
Λύματα πάντα κάθηρεν.

Elle se parfume avec de l'essence, ou de la quintessence d'Ambrosie.

. . . . . Ἀλείψατο δὲ λίπ' ἐλαίῳ
Ἀμβροσίῳ.

Ses cheveux sont luisans d'Ambrosie; voilà la pommade.

. . . . . Πλοκάμους ἴπλεξε φαεινοὺς
Καλοὺς, ἀμβροσίους.

Digitized by Google

La bonne Madame Dacier qui passoit sa vie à se pâmer de joie & d'admiration sur les Auteurs grecs, & principalement sur Homère, fait la réflexion que voici : « Remarquez, dit-elle (1), que Junon » n'a ni miroir, ni femmes de chambre, ni dame » d'atour. Elle-même se peigne, se frise, & s'habille. » Qui peut mieux ajuster la Reine des Dieux que la » Reine des Déesses même » ? Ce n'est pas de quoi il s'agit ici. Junon ne vouloit point que son dessein fût su de personne ; « dans cette vue, (c'est Homère qui parle, & c'est Madame Dacier qui traduit) » elle va dans l'appartement que son fils Vulcain » lui avoit élevé de ses mains immortelles, & dont » les portes solides & bien posées fermoient avec » une clef si particulière, qu'aucun autre Dieu » qu'elle n'avoit le secret de les ouvrir ». Il lui importoit extrêmement que son époux ne fût point informé des préparatifs qu'elle faisoit. Pour peu que Jupiter en eût été averti, l'auguste Junon perdoit les frais de l'Ambrosie & de la frisure : un mari est bientôt accoutumé aux attraits de sa femme, & Jupiter étoit marié avec la sienne depuis trois cens ans (2).

Vous avez pu remarquer, Madame, par tous les endroits que j'ai cités, qu'un des principaux mérites

(1) Voyez les Notes sur la Traduction de l'Iliade.

(2) Ἐκ δὲ Διὸς ἐρέθιζε τριηκοσίους ἐνιαυτούς. *Callimac.*

Digitized by Google

de l'Ambrosie, étoit son odeur fine & délicate (1). Les Déesses se piquoient de sentir bon; Isis, suivant Plutarque, exhaloit une odeur merveilleuse. Lucien écrit qu'il sortoit du temple de la Déesse de Syrie, à Hierapolis, une odeur d'Ambrosie qui se répandoit au loin, & qui s'attachoit si fortement aux habits, qu'ils en étoient long-tems parfumés (2). L'haleine de Vénus rassembloit tout ce qui pouvoit flatter le plus agréablement l'odorat (3); cette Déesse avoit même des quintessences particulières (4), & dont elle seule faisoit usage. Flore ne cédoit en rien de ce côté-là aux autres Divinités. Ovide lui attribue les mêmes avantages :

Elle disparoît à nos yeux;
Mais au doux parfum qu'elle laisse,

---

(1) Opuscules de Plutarque.

(2) Ἀπόζει δὲ αὐτοῦ ὁδμὴ ἀμβροσίη, ὁκοίη λέγεται τῆς χώρης τῆς Ἀραβίης. καὶ σοι τηλόθεν ἀνιόντι προσβάλλει πνοιὴν κάρτα ἀγαθήν. καὶ ἢν αὖτις ἀπίῃς, οὐδαμᾶ λείπεται, ἀλλά σευ τά τε εἵματα ἐς πολλὸν ἔχει τὴν πνοιὴν, καὶ σὺ ἐς πάμπαν αὐτῆς μνήσεαι. Dissertation sur la Déesse de Syrie; ouvrage agréable & ingénieux, mais faussement attribué à Lucien.

(3) Apulei lib. VI, Metam. *Fragrans balsama Venus.*

(4) Κάλλεϊ μὲν οἱ πρῶτα πρόσωπά τε καλὰ κάδηρεν.
Ἀμβροσίῳ, οἵῳ τὲρ ἐυστέφανος Κυθερεια
Χρίεται. *Odyss. lib. XVIII, vers. 191.*

Digitized by Google

On reconnoît qu'une Déesse
Etoit présente dans ces lieux (1).

Hyppolite prêt à rendre le dernier soupir, comprit par la douce odeur répandue tout-à-coup dans sa maison, que Diane venoit d'y entrer. Il s'écrie aussi-tôt d'une voix mourante (2) :

Quel céleste parfum s'élève autour de moi!
Déesse bienfaisante, ô Diane, est-ce toi?
Hélas! quel prompt secours pour mon ame affoiblie!
Dans mon corps expirant tu fais rentrer la vie.

Les Dieux n'avoient pas moins de goût pour les odeurs que les Déesses. Mercure n'alloit jamais en course, qu'il ne chaussât auparavant ses brodequins d'or & parfumés d'Ambrosie (3). Cette odeur divine remplit toute l'isle de Délos, quand Apollon vint au monde (4). Jupiter même, ce fils aîné du

(1) .....*Tenues secessit in auras,*
Mansit odor, posses scire fuisse Deam.
Fastor. lib. v, vers. 372.

(2) Ὦ θεῖον ὀδμῆς πνεῦμα. καὶ γὰρ ἐν κακοῖς
Ὢν, ἠσθάμην σου, κ' ἀνεκουφίσθην δέμας.
Hyppol. vers. 1391.

(3) Αὐτίκ' ἔπειθ' ὑπὸ ποσσὶν ἐδήσατο καλὰ πέδιλα.
Ἀμβροσία, χρύσεια.
Iliad. lib. XXXIV, vers. 340.

(4) Πᾶσα μὲν ἐπλήσθη Δῆλος ἀπειρεσίη
Ὀδμῆς ἀμβροσίης. *Theognid.*

Digitized by Google

vieux Saturne, se frisoit, se parfumoit les cheveux avec de la pommade d'Ambrosie (1), & n'étoit pas moins recherché sur cet article, que les plus jeunes Dieux de la Cour céleste.

Ainsi quand d'un clin-d'œil il écarte ou rappelle
L'auguste tribunal des habitans des Cieux,
Ses cheveux, d'où s'exhale un parfum précieux,
S'agitent doucement sur sa tête immortelle;
La terre à ce signal sur ses voûtes chancèle,
Et l'Olympe ébranlé s'incline avec les Dieux.

Mais rien ne prouve mieux les effets de l'Ambrosie, considérée comme une matière odoriférante, que l'aventure de Ménélas racontée par lui-même à Télémaque. Idotée, l'une des Déesses de la mer, avoit conseillé à ce Prince de consulter Protée, Dieu célèbre par ses prédictions. Pour lui en faciliter les moyens, elle écorcha quatre baleines, & revêtit de leurs peaux Ménélas & trois de ses compagnons, afin qu'ils pussent se mêler parmi les troupeaux de son père, sans être reconnus. Mais comme la puanteur de ces peaux encore fraîches, les auroit peut-être étouffés, la Nymphe imagina un

(1) Η, καὶ κυανέῃσιν ἐπ' ὀφρύσι νεῦσε Κρονίων
Ἀμβρόσιαι δ' ἄρα χαῖται ἐπερρώσαντο ἄνακτος
Κρατὸς ἀπ' ἀθανάτοιο, μέγαν δ' ἐλέλιξεν Ὄλυμπον.
Iliad. lib. 1, *vers.* 528.

Digitized by Google

préservatif merveilleux ; ce fut de leur boucher le nez avec des tampons d'Ambrosie (1).

Le Nectar n'étoit pas moins agréable à sentir que l'Ambrosie. Théocrite, Nonnus, Homère & Lucrèce, vantent l'odeur du Nectar (2). Hermippe en fait autant dans des vers qui nous ont été conservés par Athenée.

Parmi les propriétés de l'Ambrosie, j'en oublioi une qui avoit son utilité dans plus d'une occasion ; c'est qu'on en faisoit du baume excellent, propre à conserver les corps morts. Dans l'Iliade, Apollon, par ordre de Jupiter, lave le corps de Sarpedon avec de l'eau de rivière, & le frotte d'Ambrosie (3). Les

---

(1) Ἀμβροσίην υπὸ ῥῖνα ἑκάστῳ θῆκε φέρουσα,
Ἡδὺ μάλα πνείουσαν· ὄλεσσε δὲ κῆτεος ὀδμήν.
Odyss. lib. IV, vers. 445.

(2) Τῷ καὶ ἐπεὶ δαίτηθεν ἴοι κεκορημένος ἦδη
Νέκταρος ἐυοδμοιο φίλας ἐς δῶμ' ἀλέχοιο.
Theoc. Idyl. 17, *vers.* 28. *Nonnus, lib.* 1. *Dionisiac.*

. . . . Νικτάρεου ἑανοῦ.

Et nardi florum, Nectar qui naribus halant.
Lucr. lib. II, vers. 487.

Ὀζει ιωκ, ὄζει δὲ ροδων, ὄζει δ' ὑακίνθου
Ὀσμὴ θεσπεσία, καλὰ πᾶν δ' ἔχει ὑψερεφὲς δῶ
Ἀμβροσία καὶ νέκταρ.
Hermip. apud Athæn. lib. V.

(3) *Iliad. lib. XVI, vers.* 680.

Digitized by Google

belles mains de Vénus rendirent le même service au corps d'Hector (1). Enfin l'Ambrosie étoit pour les hommes un élixir d'immortalité; elle la leur communiquoit. Nous en avons des garans incontestables dans les archives de la Mythologie, & dans le témoignage des Poëtes. O Vénus, s'écrie Théocrite (2),

Souveraine des cœurs, aimable Déité,
Du ciseau d'Atropos tu sauvas Bérénice (3);
Et dans son jeune sein, ta puissance propice
Fit couler l'Ambrosie & l'immortalité.

Tantale & son fils Pélops avoient eu pareillement le bonheur de devenir immortels en mangeant de l'Ambrosie. Mais l'immortalité leur tourna la tête; ils abusèrent du privilège. Les Dieux les chassèrent du Ciel, & les renvoyèrent mourir sur la terre, comme le reste des hommes. Plusieurs Poëtes ont raconté différemment cette aventure. Il est inutile de vous entretenir du festin de Tantale, & de l'épaule

(1) *Iliad. lib.* XVI, *vers.* 680.

(2) Κύπρι διωναία, τὺ μὲν ἀθανάταν ἀπὸ θνατῶν
Ἀνθρώπων (ὡς μῦθος) ἐποίησας Βερενίκαν
Ἀμβροσίαν ἐς σῆθος ἀποτλάξασα γυναῖκος.
Idyl. 15, *vers.* 106.

(3) Bérénice, femme de Ptolomée, surnommé *Soter*, & mère de Ptolomée Philadelphe.

Digitized by Google

d'yvoire de Pélops. Vous aimerez mieux écouter Pindare, qui traite cette histoire de conte à dormir de bout, & qui emploie la moitié d'une de ses plus belles Odes (1) à réhabiliter la mémoire de ces deux Princes. Je sais que de beaux esprits modernes vous ont prévenue contre Pindare. Perrault, qui n'entendoit que médiocrement les traductions latines des Auteurs Grecs, a décidé que celui-là n'avoit pas le sens commun. Je vous crois cependant réconciliée avec Pindare, si vous avez lu dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, les traductions françoises de quelques-unes de ses Odes par l'abbé Massieu. Quel dommage que nous n'ayons pas de la même main une traduction entière de ce Poëte! Voici le morceau qui regarde Tantale & Pélops. Horace trouvoit qu'il étoit périlleux d'imiter Pindare (2); il est bien plus dangereux de le traduire en vers. Si j'y ai réussi dans cet endroit, le desir de vous plaire m'aura servi d'enthousiasme.

Le merveilleux nous frappe, aveugles que nous sommes.
Le faux plus que le vrai triomphe chez les hommes,

(1) *Pindar. Olymp.* 1.

(2) *Pindarum quisquis studet æmulari,*
Jule, ceratis ope Dædaleâ
Nititur pennis, vitreo daturus
Nomina ponto.
Horat. lib. IV, Od. 2.

Digitized by Google

Et remplit tous les cœurs de ses illusions;
Le doux charme des vers donne du corps aux fables,
Et change en faits croyables
De vaines fictions.

Mais de la vérité vengeurs incorruptibles,
Les ans percent enfin les nuages visibles
Dont la main du mensonge avoit su la voiler.
Si nous parlons des Dieux, qu'un respect salutaire
Rende moins téméraire
L'audace d'en parler.

Dans mes chants immortels, consacrés à leur gloire,
Détruisons de Pélops la fabuleuse histoire;
De Tantale, ô mortels, apprenez le destin:
Convive de l'Olympe, il osa sur la terre,
Au Maître du tonnerre,
Présenter un festin.

Tous les Dieux invités assistoient à la fête;
Neptune, heureux Pélops, dont tu fis la conquête,
Aux célestes palais t'enleva sur son char;
Ce Dieu, fier de son rang, pour imiter son frère (1),

(1) Suivant la fable, purement fable, Jupiter, sous la figure d'un aigle, enleva Ganymède, fils de Tros, Roi de Troye; mais suivant la Mythologie expliquée par l'Histoire, ce jeune Prince fut fait prisonnier par Tantale, Roi de Lydie, qui passoit pour être le fils de Jupiter, & portoit lui-même le surnom de Jupiter; il fit servir son prisonnier d'Echanson, ce qui a donné lieu à l'enlévement de ce Prince par Jupiter. *Mythol. expliquée par l'Hist. tom. III, liv. V, ch. 2.*

Digitized by Google

Voulut qu'une main chère
Lui versât le Nectar.

Par ta mère envoyés, de fidèles ministres
Te cherchoient vainement, quand des rumeurs sinistres
Obscurcirent ton sort d'un opprobre odieux;
On disoit que tes chairs, dans un mets détestable,
Avoient souillé la table
Où s'assirent les Dieux.

Loin de moi l'imposture, & cette fable impie.
Le blasphême est horrible, & tôt ou tard s'expie:
Tantale chez les Dieux s'assit avec honneur;
Il vit de leurs bienfaits sa famille comblée,
Mais son ame aveuglée
Plia sous son bonheur.

Le poids l'en accabloit; & son orgueil volage
Attira sur ce Roi ce terrible assemblage
De supplices divers, fruits du courroux divin:
Ce rocher suspendu sur sa tête insolente,
Et que sa main tremblante
Chasse & repousse en vain.

Sa fraude le plongea dans ces tourmens funestes.
Hardi profanateur des alimens célestes,
Il donnoit aux humains, contre les loix du sort,
Le Nectar précieux, la plus pure Ambrosie,
Ces deux sources de vie
Qui bannissent la mort.

Dieu voit tout. Rien n'échappe à son regard sévère.
Le fils enveloppé dans les malheurs du père,

Digitized by Google

Des régions du Ciel descendit pour toujours;
Les besoins d'ici bas de nouveau l'assaillirent,
Et les Parques reprirent
Le fuseau de ses jours.

L'Ambrosie ne réussit pas aussi bien à Titon que l'Aurore s'en étoit flattée. En le rendant immortel, elle ne put lui conserver les agrémens & la vigueur de la jeunesse. Il devint vieux. La Déesse espéroit que la nourriture céleste entretiendroit dans le corps de son époux, comme dans celui des autres Dieux, une force & une fraîcheur inaltérables.

A son amant, qu'un arrêt des Destins
Avoit admis dans la Cour immortelle,
La jeune Aurore, aussi tendre que belle,
Avec transport, préparoit de ses mains,
Les fruits du Ciel, les alimens divins,
Plus doux encor, savourés avec elle.
C'étoit toujours quelque nouveau biscuit;
En se couchant, pour bien passer la nuit:
Au point du jour, puis dans la matinée,
Puis à midi, puis dans l'après-dînée;
Pour le souper, c'est le repas des Dieux:
Et c'est alors que de l'apothéose
Nos deux époux fêtoient l'instant joyeux,
Que du Nectar ils redoubloient la dose.
Que de plaisirs! que d'instans précieux!
Le nouveau Dieu qui sent croître sa joie,
Yvre d'amour dans le Nectar se noie,

Digitized by Google

Il en but tant de ce céleste jus,
Il en but tant, de la main de sa femme,
Qu'il en devint asthmatique & perclus,
Vieux, haletant, & prêt à rendre l'ame.
On appella les plus grands Médecins
De l'Empirée; on y joignit encore
Ceux d'ici-bas; leurs efforts furent vains.
Dans ce malheur que fit la triste Aurore?
L'Hymen restoit, mais l'Amour s'envola.
Avec Céphale elle se consola,
Aimant bien mieux un mortel plein de vie,
Mangeant du pain, buvant de bon vin grec,
Qu'un Dieu caduque, un immortel tout sec,
Réduit pour vivre au syrop d'Ambrosie.

Celle que l'Aurore donnoit si libéralement à Titon, n'étoit pas sans doute de la meilleure qualité; car il y en avoit de plusieurs sortes. L'Ambrosie des Dieux de la première classe l'emportoit de beaucoup sur l'Ambrosie que l'on distribuoit aux Divinités sublunaires, & particulièrement aux Nymphes des fleuves & des bois, qui tenoient un milieu entre les immortels & les hommes. Suivant Homère, *elles n'étoient ni mortelles ni immortelles. Leur vie étoit extrêmement longue; elles se nourrissoient d'Ambrosie* (1). Plutarque nous dit dans le Traité sur la Ces-

(1) Αἱ ῥ' ὔτε θνητῇς, ὔτ' ἀθανάτοισιν ἐοικυῖαι.
Δηρὸν μὲν ζώουσι, καὶ ἄμβροτον εἶδαρ ἔδουσι.
Homer. Hym. in Ven. vers. 259.

Digitized by Google

sation des Oracles, que la durée ordinaire de la vie de ces Déïtés inférieures, n'alloit pas au-delà de neuf mille six cens vingt ans.

Nous pouvons juger par-là, Madame, de la vertu du Nectar & de l'Ambrosie, pourvu néanmoins qu'on n'en détruisît pas les effets par le régime de Titon. Vous croirez sans peine que nos baumes les plus vantés, que nos remèdes les plus spécifiques, n'approchent pas de cet élixir miraculeux. Il rétablissoit les forces, rendoit la santé, guérissoit les blessures. Jupiter alarmé pour les jours d'Achille, & craignant que ce Héros, qui, depuis la mort de Patrocle, avoit été plusieurs jours sans manger, ne mourût enfin d'inanition, ordonna à Minerve de lui verser dans l'estomac quelques gouttes de Nectar (1). Vénus guérit promptement Enée qui venoit d'être blessé, en répandant sur sa plaie du suc d'Ambrosie (2). Dans une autre occasion, Jupiter se servit de Nectar pour endormir doucement Hercule (3).

---

(1) . . . . . Η δ' Αχωλῆϊ
Νέκταρ ἐπὶ σταλίδεσσι καὶ ἀμβροσίην ἐρατεινὴν
Στάξ' ἵνα μή μιν λιμὸς ἀτερπὴς γούνατ' ἴκηται.
Iliad. lib. XIX, *vers.* 353.

(2) . . . . . *Spargitque salubris*
Ambrosiæ succos, & odoriferam panaceam.
Æn. lib. XII, vers. 419.

(3) *Dixit & arcano redolentem Nectare rorem,*
Quem penes alta quies, liquidique potentia somni,

Digitized by Google

Je m'imagine qu'un sommeil procuré par le Nectar devoit produire de beaux rêves.

Cette nourriture & cette boisson divine, l'Ambrosie & le Nectar, étoient nécessaires aux Dieux mêmes. Ils n'en pouvoient supporter la privation sans dépérir visiblement. L'aventure de Mars en est la preuve. Ce Dieu, le fléau des hommes, la terreur des Dieux, fut assommé, comme l'on sait, par les deux fils d'Aloée, qui le chargèrent de fers, le mirent dans une prison de bronze, & l'y retinrent pendant treize mois. Ses géoliers le nourrirent fort mal. Pas une goutte de Nectar, pas un morceau d'Ambrosie. Le germe incorruptible & fécond de l'immortalité suffit à peine pour l'empêcher de mourir.

On le trouva sans voix, desséché, pâle, blême (1),
Quand le fils de Maïa, par un ordre suprême,
De sa captivité brisa le joug cruel,
Et tira du cachot le squelette immortel.

La même chose arrivoit à tous les Dieux que Jupiter condamnoit à la prison, pour avoir juré mal-à-propos par le Styx. Hésiode est entré là-dessus

Detulit, inque vagi libavit tempora nati;
Ille graves oculos, &c.
Argon. lib. IV, vers. 15.

(1) Τετρίμενον. *Iliad. lib. V, vers. 391.*

Digitized by Google

dans un assez grand détail, & vous ne serez peut-être pas fâchée de connoître en passant ce morceau de la Théogonie, ouvrage curieux, & qui contient tous les élémens de la Théologie Payenne.

Loin du séjour par les Dieux habité,
Est un désert lugubre & redouté,
Où du Soleil jamais l'éclat ne brille :
De l'Océan la vieille & sombre fille
Coule en ce lieu sa triste éternité.
De noirs rochers lui forment un asyle
Près du Tartare, & de ses noirs marais ;
Et d'argent brut un vaste péristyle
Règne à l'entour & couvre son palais.
Là, du sommet d'un roc inaccessible,
Tombe une eau froide, aux Dieux mêmes terrible,
Qui va se perdre au sein de l'Achéron ;
De la Déesse elle porte le nom :
C'est l'eau du Styx. Quand de la Cour céleste,
Quelques débats troublent l'heureuse paix,
Que l'on dispute, ou qu'on est en procès,
Faut-il jurer ? c'est le Styx qu'on atteste.
A ce seul mot, le Monarque immortel
Dépêche Iris vers la source infernale ;
Elle y descend, remplit de l'eau fatale,
Un vase d'or, & le rapporte au Ciel.
Malheur au Dieu qui fera sur ce gage
Un faux serment : l'auguste Aréopage
Ne fait point grace, & de l'arrêt rendu

Digitized by Google

Voici la forme. On lui défend l'usage
De l'Ambrosie, & du divin breuvage :
A demi mort, sans souffle & morfondu,
Dans un lieu sombre il demeure étendu
Pendant un an ; mais ce premier supplice
N'est pas le seul qu'un Dieu menteur subisse,
Neuf ans entiers il erre en ces bas lieux,
Loin du sénat & du banquet des Dieux.
Après ce tems Jupiter le rappelle :
Il reparoît, & la troupe éternelle
Fête à l'envi son retour dans les Cieux.

La privation du Nectar étoit une rude pénitence. Les Dieux étoient tellement accoutumés à cette liqueur, qu'ils ne pouvoient s'en passer. Ils en prenoient par nécessité, par goût, par habitude, par contenance, comme on prend du chocolat en Italie, & du thé en Hollande. Il ne se tenoit point d'assemblée dans l'Olympe, qu'on ne servît d'abord du Nectar. Ni Poëte ni Peintre n'oseroit représenter le Sénat des Dieux sans le vase & la coupe d'Hébé. Ils ne déliberoient jamais à jeun. Homère commence ainsi le quatrième Livre de son Iliade : « Cependant les Dieux, dans un » palais tout éclatant d'or, tenoient conseil autour » de Jupiter, & l'aimable Hébé leur versoit du » Nectar. Tous ces Dieux s'invitoient à boire en » se présentant les uns aux autres des coupes d'or, » en fixant leurs regards sur les murs de Troye ».

Calypso, quoique Déesse du second ordre, avoit

Digitized by Google

aussi sa provision de Nectar & d'Ambrosie. Elle en régala dans sa grotte Mercure, ambassadeur de Jupiter : « Venez, lui dit-elle, que je vous présente » les rafraîchissemens qu'exige l'hospitalité. En » même-tems elle met devant lui une table, elle la » couvre d'Ambrosie, & remplit les coupes de » Nectar ». Mercure prend de cette nourriture immortelle, & le repas fini, il déclare à Calypso que le souverain des Dieux lui ordonne de renvoyer Ulysse (1). La commission n'étoit pas agréable, & Mercure fit sagement d'accepter la collation avant que d'expliquer le sujet de son voyage.

Apollon étant à la poursuite du troupeau que Mercure lui avoit dérobé, fouilla les lieux les plus cachés du vaste palais de la Nymphe Maïa, bâti sur le mont Cyllène, & il trouva trois appartemens secrets, remplis d'or & d'argent, de robes de toutes couleurs, mais sur-tout d'une grande quantité d'Ambrosie & de Nectar (2).

Les Dieux en étoient si bien pourvus, qu'ils en donnoient à leurs chevaux d'attelage. Ces coursiers impétueux qui traversoient si promptement la terre & les airs, ne pouvoient entretenir ou réparer leurs forces que par une nourriture divine. Leur course

(1) *Odiss. lib. v.*

(2) *Hymne à Mercure.*

Digitized by Google

étoit presque aussi rapide que la pensée de leurs Maîtres.

» Autant qu'un homme assis aux rivages des mers,
» Voit d'un roc élevé, d'espace dans les airs;
» Autant des immortels les coursiers intrépides,
» En franchissent d'un saut....

C'est ainsi que M. Despréaux a traduit les vers d'Homère (1), qui décrivent si magnifiquement & d'une manière si sublime, la rapidité des chevaux de Junon. Pour cette fois vous n'avez rien perdu à ne point entendre le grec; Boileau traducteur est toujours original.

Au reste, après avoir parlé de Ganymède, qui étoit l'échanson de Jupiter, de Pélops, qui le fut quelque tems de Neptune, & d'Hébé, qui présentoit le Nectar à tous les Dieux, je dois vous dire que des Divinités qui n'étoient pas du rang de Neptune & de Jupiter, avoient aussi leur échanson particulier. *Tout Marquis veut avoir des pages* (2). Apollon, par exemple, étoit servi à table (3) par Thémis. La Déesse de la Justice donne à boire

(1) *Iliad. lib. v, vers. 770.*

(2) *La Fontaine, liv. 1, fab. 3.*

(3) Ἀλλὰ Θέμις νέκταρ τε καὶ ἀμβροσίην ἑρατεινὴν
Ἀθανάτῃσιν χερσὶν ἐπαρξατο.
Hymn. in Apoll. vers. 124.

Digitized by Google

au Dieu des vers ! voilà bien de quoi relever l'orgueil des Poëtes.

Vulcain, tout boiteux & tout enfumé qu'il étoit, remplissoit le même emploi auprès de Junon. On le rappelloit de sa forge quand on vouloit se mettre à table. Il quittoit le marteau & les tenailles pour prendre une serviette, la soucoupe & le gobelet. C'étoit un esprit facétieux, le bouffon du Ciel en titre d'office, & qui raccommodoit souvent par ses bons mots Jupiter & Junon, dont les querelles ne finissoient point. Il s'acquitte à merveille de son rôle d'échanson & de conciliateur, dans le premier Livre de l'Iliade (1) : « Pour moi, dit-il, je conseille à ma » mère, quoiqu'elle n'ait pas besoin de mes con- » seils, d'avoir de la complaisance pour Jupiter, » afin qu'il ne se mette pas en colère, & qu'il ne » trouble pas notre festin.... En finissant ces mots » il se leva, & présenta à sa mère une coupe, & » lui dit, prenez patience, ma mère, & supportez » courageusement ce qui vous arrive, quelque dou- » leur que vous en ressentiez, de peur que je n'aye » la douleur de vous voir maltraitée à mes yeux, » sans que je puisse vous secourir ; car on ne lutte pas » impunément contre Jupiter ; & je n'ai jamais ou- » blié qu'une fois que je voulus aller à votre secours,

(1) Tout cet endroit est copié de la Traduction de Madame Dacier.

Digitized by Google

» il me prit par un pied, & me précipita du sacré » parvis. Je roulai tout le jour dans les airs, & » comme le soleil se couchoit, je tombai presque » sans vie dans l'isle de Lemnos. Les Sentiens me » relevèrent & m'emportèrent. La belle Junon ne » put s'empêcher de sourire, & en souriant, elle » prit la coupe des mains de son fils, qui présenta » ensuite à tous les Dieux le divin Nectar qu'il pui- » soit dans les urnes sacrées. Il s'éleva entre les » bienheureux immortels, un rire qui ne finissoit » point, de voir Vulcain s'empresser à les servir ».

Tout cela me paroît bien comique & bien ridicule. Les brutalités de Jupiter, l'aigreur de Junon, les propos déplacés de Vulcain, ce rire *inextinguible* (1) des Dieux, ne sont guère dignes de la majesté du Poëme Epique. Je suis enchanté dans Horace de la harangue militaire de Teucer, qui n'étoit d'ailleurs qu'un mortel. « Allons, Camarades, dit-il (2) » à ses Compagnons un verre à la main, il ne faut

---

(1) Κ'σβεσ'τος γέλως. *Iliad. lib.* 1, *vers.* 599.

(2) *O socii comitesque,*
Nil desperandum Teucro duce, & auspice
Teucro....
O fortes pejoraque passi,
Mecum sæpè viri, nunc vino pellite curas,
Cras ingens iterabimus æquor.
Lib. x, Od. 7.

Digitized by Google

» désespérer de rien sous la conduite & sous les aus-
» pices de Teucer. Vous avez souffert courageuse-
» ment avec moi de plus grands maux, buvons au-
» jourd'hui, demain nous nous rembarquerons ». Mais il est absurde qu'un Dieu dise à une Déesse, en lui présentant une rasade de Nectar : « Allons, ma mère,
» un peu de douceur dans le commerce; ne vous
» faites pas battre par votre mari : prenez patience,
» soyez raisonnable, & buvez un coup ». Ces sortes de morceaux faisoient dire à Horace que *le bon Homère sommeille quelquefois* (1). Madame Dacier au contraire observe sérieusement sur cet endroit, que Jupiter ne rit point, que Junon sourit, & que les autres Dieux rient de toutes leurs forces. Ce commentaire n'est-il pas bien convaincant en faveur du texte? Revenons à Vulcain.

Quelques-uns ont prétendu qu'il fut à la fin disgracié, privé de sa charge, & chassé du Ciel. Ils assurent aussi que la jeune Hébé subit la même punition pour avoir fait une chûte indécente. Porphire, dans ses Notes sur Homère, a tâché de concilier là-dessus les différentes opinions, & personne n'a mieux éclairci que lui cet important point de critique. Ganymède, selon lui, fut choisi pour verser le Nectar à Jupiter; les autres Dieux le recevoient de la main

(1) *Quandoque bonus dormitat Homerus.*
Art. Poët. vers. 259.

Digitized by Google

d'Hébé. C'est ce qui a inspiré sans doute au Cavalier Marini l'idée de ces jolis vers :

Che sempre in ogni pranzo, in ogni cena,
A mensa in cavo è lucido diamante,
Porge il nettare eterno al gran Tonante.
Hebe e Vulcan che poco dianzi quivi
Della gran tazza il ministero havieno,
Già rifiutati, e dell' ufficio privi,
Cedono al novo avventurier terrieno.... (1).

Lucien, dans ses Dialogues des Dieux, attribue à Mercure la fonction de mettre l'Ambrosie sur la table de Jupiter, ce qui est conforme à la qualité qn'on lui donne dans une inscription (2) rapportée par plusieurs Antiquaires. C'est encore à raison de son ministère que quelques anciens Auteurs l'ont appellé *Camille* (3), mot étrusque, qui signifie *ministre, serviteur des Dieux.*

(1) *Adone cant.* 5, *ottava* 41 & 42.

(2) CAELO AETERNO
TERRAE MATRI
MERCURIO
MENESTRATORI
SACRUM. POSUIT
L. OCTAVIVS. L. F.
VERUS. ET.
OCTAVIA. EVHODIA
MATER.
Fabbrett. de Col. Traj. cap. 8.

(3) Servius ad Æn. lib. 11, vers. 543, sic : *Statius Tul-*

Digitized by Google

Mais Jupiter n'employoit pas seulement les Dieux & les hommes à le servir, il vouloit que les oiseaux eussent le même honneur. Nous lisons dans l'Odyssée, que les colombes présentoient le Nectar au Roi des Dieux (1). Alexandre, qui portoit toujours avec lui les Œuvres d'Homère, enfermées soigneusement dans une cassette précieuse, demandoit un jour à Aristote, pourquoi il étoit dit dans ce Poëte, que des colombes servoient à Jupiter l'Ambrosie. Il avoit été frappé de cette circonstance des fictions d'Homère. Le mot employé par l'Auteur de l'Odyssée, a reçu différentes interprétations, & a servi de matière à différens systêmes. Eusthate l'a expliqué simplement par colombes. Athénée a jugé qu'il étoit plus digne de la majesté de Jupiter que ces prétendues colombes fussent les Pléïades; M. l'Abbé Sallier veut qu'il ait une double signification, celle de *colombes* dans le dialecte commun & même attique; & celle de *vieilles femmes* dans le dialecte des peuples d'Epire. Pour moi, je donne la préférence à la signification simple de *colombes*;

---

lianus de vocabulis rerum lib. primo, ait dixisse Callimadium, apud Tuscos Camillum appellari Mercurium, quo vocabulo significant Deorum ministrum.

(1) . . . . . Πέλειαι
Τρήρωνες, τάι τ' ἀμβροσίην Διὶ πατρὶ φέρουσιν.
Odyss. lib. XII, *vers.* 63.

Digitized by Google

& j'en dirai les raisons, non pas à vous, Madame, que je ne veux point ennuyer de propos délibéré, mais à ceux qui prendront la peine de lire les notes de cet Ouvrage (1). A la place de ces discussions de Scholiaste & de Commentateur, jettez les yeux sur un assez joli fragment d'une jeune fille Grecque, nommée Mœron, qui faisoit élégamment des vers.

L'enfant qui devoit un jour
Dans le Ciel régner en maître,

(1) Je ne puis adopter ni l'interprétation d'Athénée, quelque sublime qu'elle soit; ni celle de M. l'Abbé Sallier, quoique plus naturelle encore que celle d'Athénée, & d'ailleurs très-ingénieuse. Ce dernier, en citant le passage d'Homère dans sa *conjecture sur l'Oracle de Dodone*, tom. v des Mém. de l'Academ. des Inscrip. retranche le mot de τρήρωνες, qui détermine décisivement, selon moi, la véritable signification de πέλειαι. En effet, si Homère avoit dit simplement, πέλειαι αἱ τ' ἀμβροσίην Διὶ φέρουσιν, en arrangeant autrement les mots pour la mesure du vers, on pourroit croire avec Athénée, qu'il auroit voulu désigner les Pléiades, ou avec M. l'Abbé Sallier, qu'il étoit question de vieilles femmes choisies pour Prêtreses, attendu qu'une partie considérable du service des Temples étoit de présenter aux Dieux les mets qu'ils avoient eux-mêmes ordonné qu'on leur offrît; mais outre que πέλειαι signifie expressément une espèce particulière de colombe dont la couleur tire sur le noir, du mot πελός, *brun*, *noirâtre*, le mot seul de τρήρωνες en est l'explication; τρήρων veut dire *colombe*, du verbe τρεῖν, *trembler*, *avoir peur*, car la colombe est le plus timide de tous les oiseaux; d'où dérive le composé πολυτρήρων, *abondant en colombes*.

Digitized by Google

Au fond d'un obscur séjour,
Croissoit sans oser paroître.
Aucun Dieu n'étoit instruit
De sa demeure profonde;
Les colombes dans la nuit,
S'élevant du sein de l'onde,
Apportoient à petit bruit
L'Ambrosie au Dieu du monde.
Un aigle au vol circonspect
Descendoit d'une colline,
Et dans sa bouche enfantine,
Déposoit, plein de respect,
Le Nectar, boisson divine
Qu'il puisoit avec le bec
Sur une roche voisine.
Quand sur les astres porté,
Jupiter par violence
De Saturne eut hérité,
Sa juste reconnoissance,
A l'aigle pour récompense
Donna l'immortalité;
Même libéralité
Pour les colombes légères
Qui l'avoient si bien traité,
Et qu'il créa messagères
De l'hiver & de l'été (1).

(1) Ce fragment, qui est dans l'onzième Livre d'Athénée, *page* 492, commence ainsi;

Ζεὺς δ' ἄρ' ἐνὶ Κρήτῃ τρέφετο μέγας, αὐτὰρ, ἔφη τις τὸν

A l'égard du motif qu'Homère a eu de placer les colombes parmi les Echansons de Jupiter, on l'attribue à une aventure tout-à-fait extraordinaire. L'Archevêque Eusthate (1), appuyé d'Alexandre de Paphos, raconte qu'Homère étant au berceau, on l'entendit une nuit qui formoit avec sa voix une espèce de ramage, semblable à celui de neuf différens oiseaux; & qu'on le trouva le matin au milieu de neuf petites colombes, avec lesquelles il badinoit. En mémoire de cet événement, l'Auteur de l'Iliade & de l'Odyssée accorda de sa pleine autorité aux colombes la prérogative inestimable de présenter l'Ambrosie au Maître des Dieux. Quant à l'aigle, appellé par excellence l'oiseau de Jupiter, il semble que le soin du buffet céleste lui étoit particulièrement confié. D'anciennes pierres gravées le représentent tenant dans ses serres une aiguiere ou sorte de vase, qui est le symbole de sa charge. Dans la collection des lampes antiques du Cabinet Passéri, on en voit une (2) où Jupiter assis, s'appuye de la main droite sur une *haste pure* (passez-moi

---

Ἠΐ δεν μακάρων· ὁ δ' ἀέξετο πᾶσι μέλεσσι
Τὸν μὲν ἄρα τρήρωνες ὑπὸ ζαθέῃ τρέφον ἄμβρῃ,
Ἀμβροσίην φορέουσαι ἀν' Ὠκεανοῖο ῥοάων.

(1) *Lib. VII, fol. 476, edit. Basil.*

(2) *Lucernæ fictiles Musei Passerii. Pisauri, 1739,* tab. XXXI.

Digitized by Google

cette expression d'Antiquaire), & tient la foudre de la main gauche; il a devant lui une espèce de tabouret à trois pieds, sur lequel est une pâte ou crême assez ressemblante aux fromages beurrés que l'on fait aux environs de Florence dans le mois de Mars (1). Au côté opposé, un aigle paroît garder avec soin un vase magnifique, posé sur un beau piédestal; & l'on peut croire que ce vase est plein de Nectar. Nous devons cette ingénieuse explication à M. Abbati Oliviéri de Pesaro (2).

On pourroit former encore des conjectures sur un Comus, dont on trouve la figure & la description dans le tome premier de l'Antiquité expliquée (3). C'est un jeune homme tout nud, dans une attitude élégante, tenant négligemment de la main droite, une torche inclinée vers la terre, & s'appuyant mollement de la gauche contre une colonne, qui fait partie d'un édifice dont on ne voit que la porte. Il a devant lui une autre petite colonne isolée, sur laquelle est un grand vase à deux anses, pareil à ceux où l'on mettoit anciennement le vin. Ce vase, où

(1) Marzolino, *è un cacio d'ottimo sapore che si fa in alcune valli del contado di Firenze; detto così per cominciarsi à fare per lo più di Marzo.* Antonini dans l'Abrégé du Dictionnaire *de la Crusca.*

(2) *Ubi supra, page* 39.

(3) *Tom.* 1, *part.* 2, *planche* 203.

je

Digitized by Google

je suppose qu'il y a du Nectar, & l'espèce de serviette que le jeune homme porte sur son bras gauche, caractérisent parfaitement le maître-d'hôtel des Dieux. Cette figure, qui étoit dans le Cabinet Maffei, a un très-grand rapport avec la description que Philostrate fait de Comus, & qui est aussi rapportée par le Père de Monfaucon (1). Philostrate dépeint son Comus ivre, dormant de bout & pouvant à peine se soutenir. Il faut croire qu'ayant l'intendance & la garde du Nectar, il en buvoit pour le moins autant qu'un autre.

Pour l'Amour qui n'a jamais été ivrogne, il faisoit une dissipation prodigieuse de Nectar : à quoi ne l'employoit-il pas? vous en jugerez par un très-joli conte tiré de Nonnus, Poëte Grec, d'ailleurs assez médiocre (2).

Un jour Vénus avoit grondé l'Amour;
Il disparut. Aussi-tôt sur ses traces
Court Aglaé, la plus jeune des Graces.
Cieux, terre, mers, il n'est point de séjour,
Où de Vénus la fidèle courrière
Ne se transporte; au bout de sa carrière,
Fondant en pleurs & se désespérant,
Au mont Olympe elle apperçoit l'enfant,
Qui s'amusoit à verser sur la terre,
Par le goulot d'un vase étroit de verre,

(1) *Tom.* 1, *chap.* 16, *pag.* 328.
(2) *Lib.* 33, *Dionys.*

Digitized by Google

Le pur Nectar, & rioit comme un fou,
Quand la liqueur sortoit du petit trou.
Ça, dit l'Amour, veux-tu voir, Camarade,
(C'étoit l'Hymen qu'il défioit ainsi)
Qui de nous deux l'emporte à ce jeu-ci?
Oui-dà, répond l'Hymen, faisons parade
De nos talens; je suis prêt, & voici,
Du premier mot, mon enjeu: je parie
Ce riche globe, ouvrage d'Uranie.
Moi, dit l'Amour, un collier de Vénus,
Tiens, le voilà. Les gages convenus
Furent soudain remis sans tricherie
A Ganymède, & le jeune Echanson
Juge des coups, s'assit sur le gazon.
On apporta sur un banc de verdure,
Un bassin d'or artistement bombé,
Qui supportoit une image d'Hébé:
Chacun s'apprête, & voici la gageure.
Tous deux armés d'un flacon de Nectar,
L'un après l'autre essayant leur souplesse,
Dans un tournoi d'une nouvelle espèce,
Sans l'appareil de coursiers ni de char,
Devoient montrer à l'envi leur adresse;
Prendre l'essor, la bouteille à la main,
Planer dans l'air, tourner d'un vol agile,
Puis soutenus par une aîle immobile,
De haut en bas verser le lait divin;
Et la liqueur, du flacon descendue,
Devoit couler le long de la statue,
Droit à ses pieds, au centre du bassin.

Digitized by Google

Le sort tiré, c'est l'Hymen qui commence;
Il monte aux Cieux, secouant son flacon,
Fait plusieurs tours, ôte enfin le bouchon,
Sans mesurer le but ni la distance;
(C'est grand hasard quand l'Hymen tire droit.)
Bref, il répand, sans tarder davantage,
Tout son Nectar; inonde, en mal-adroit,
Le front, la tête & le dos de l'image,
Et tombe à terre après ce bel exploit.
L'Amour sourit & dans les airs s'élance,
Tenant tout prêt son flacon qu'il balance;
D'un œil perçant, à lorgner exercé,
Il vise au but en invoquant sa mère:
Le Nectar sort, adroitement versé,
Mouille en glissant, de sa mousse légère,
L'image d'or, & d'un bruit argentin,
Fait retentir le précieux bassin.
L'enfant vainqueur vole vers Idalie,
Et de Vénus rejoint l'aimable Cour:
L'Hymen vaincu pleure, tempête, crie:
Peut-il gagner jouant avec l'Amour?

Je ne pousserai pas plus loin ces recherches sur l'Ambrosie & sur le Nectar. Ce n'est pas qu'il n'y eût encore bien des passages à citer, bien de l'érudition à étaler, si l'on vouloit tout dire. La dissertation italienne de notre cher Abbé Venuti qui m'a fourni les matériaux de cette Lettre, ne laisse rien à desirer sur cela. Mais son rôle & le mien sont différens. J'entretiens une Dame Françoise; il instruit

Digitized by Google

des Académiciens Toscans, successeurs des anciens Pélasges. Quoique vous ayez bien autant d'esprit que toute l'Académie de Cortone, vous ne vous piquez pourtant pas, je crois, d'entendre le grec & le latin, ni de déchiffrer les inscriptions étrusques. Je supprime donc une infinité de traits qui n'enchériroient pas sur les morceaux agréables que j'ai choisis pour vous amuser, & dont tout autre que moi auroit tiré sans doute un meilleur parti. Vous connoissez à présent l'origine, les propriétés, la différence du Nectar & de l'Ambrosie; vous savez que cette liqueur & cet aliment céleste ont été pour tous les Poëtes, bons ou mauvais, de l'antiquité, une source intarissable de fictions, d'images, de comparaisons & de pensées. De ce lieu commun & sans cesse rebattu, naissoient des idées neuves, riantes, voluptueuses. Quoi de plus doux, de plus savoureux, si j'ose m'exprimer ainsi, que cet endroit d'Horace, où il peint avec tant de passion les baisers de sa maitresse; *ces baisers remplis du pur Nectar de Vénus* (1)!

Les Médecins mêmes ont honoré certains remèdes du nom d'Ambrosie & de Nectar. Au rapport de Galien (2), de jeunes Médecins appelloient *antidote*

(1) .....*Oscula quæ Venus*
Quintâ parte sui Nectaris imbuit.
Lib. 1, Od. 13.

(2) *Lib. VIII, Method.*

Digitized by Google

d'Ambrosie, une composition qui avoit à-peu-près la même vertu que la thériaque, & qui dissipoit les abscès intérieurs. On donna le même nom à l'antidote que Zopire fit pour le roi Ptolomée, & dont Celse nous a conservé la recette (1). Pline & Dioscoride parlent d'une infusion d'herbes appellée vin de Nectar. L'Histoire naturelle a aussi prodigué les noms de Nectar & d'Ambrosie à des plantes, à des arbustes, & à des fleurs (2).

Enfin, Madame, le sublime Milton, ce Poëte que les Anglois comparent à Homère & à Virgile, nourrit d'Ambrosie & de Nectar les Anges, les Chérubins, les Séraphins, les Puissances, les Dominations, & toute la milice céleste. Vous remarquerez en passant, qu'il suppose, comme Homère, que l'Ambrosie est un aliment solide, & le Nectar un breuvage. Selon lui, les arbres du Ciel sont chargés de fruit d'Ambrosie, & les ceps de vigne distillent le Nectar. Vous vous rappellez l'apparition de Raphaël à notre premier père, le repas champêtre que l'homme présente au Messager de Dieu, & la conversation qu'ils ont ensemble. Voici à-peu-près les idées & les expressions du Poëte Anglois. *O céleste Etranger* (3)! c'est Adam qui parle :

(1) *Lib. XIV, Method.*

(2) L'Ambrosie maritime de Tournefort. *Inst. R.* 950.

3).....*Heav' nly stranger, please to taste*
These bounties which our nourrisher, from whom

Digitized by Google

O céleste Etranger! voudras-tu dans ce lieu,
Goûter ces fruits naissans, bienfaits de notre Dieu!
Ce Dieu, source de bien, libéral sans mesure,
Les fit pour mon plaisir & pour ma nourriture.
Peut-être qu'en effet, aliment d'un mortel,
Ces fruits ne flattent point un être incorporel.
Je le crois, mais je sais que de l'amour d'un père,
Ce que Dieu donne à tous porte le caractère....
Il est vrai, reprit l'Ange, & les Cieux sont témoins
Que toute créature éprouve des besoins.....
Dans nos jardins sacrés, sur nos arbres de vie,
Dieu fait fleurir pour nous l'immortelle Ambrosie,

All perfect good un measur'dout, descends,
To us for food and for delight hath caus'd
The earth to yield; un savourie food perhaps
To spiritual nature; only this I know
That one celestial father gives to all.
To whom the angel.....
.....
For know, whatever was created, needs
To be sustain'd and fed.....
.....
.....though in heav'n the trees
Of life ambrosial frutage bear, and vines
Yield Nectar; though from offthe boughs each morn
We brush mellifluous dewes, and find the ground
Cover'd with pearly grain; yet God hath here
Varied his bounty so with new deligths,
As may compare with heav'n, and to taste
Think not I shall be nice. Book. V, vers. 397, &c.

Digitized by Google

Pour nous le Nectar coule en ces lieux enchanteurs :
En gouttes de rosée il tombe sur nos fleurs.
Mais j'admire ici bas tant de beautés nouvelles
Qu'enfantent du Seigneur les bontés paternelles :
Ce sont de nouveaux Cieux qu'il a créés pour toi,
Ne crois pas que leurs fruits soient indignes de moi.

Après ces complimens réciproques, l'Ange & Adam se mirent à table ; Eve les servoit, les invitoit à goûter tour à tour des fruits, des amandes pilées, des crêmes de différente espèce, & couronnoit souvent leurs coupes des liqueurs agréables qu'elle-même avoit préparées. Dans la conversation qui suivit ce repas, Raphaël, en instruisant Adam de toutes les circonstances de la fête solemnelle qui fut célébrée dans le Ciel après que Dieu eut proclamé son fils unique en présence de toutes les Hiérarchies célestes, n'oublie point le festin général des Anges. *Les tables furent dressées..... & semblable aux rubis, le Nectar, fruit des vignes délicieuses que porte le Ciel, coula dans des coupes d'or, de perles & de diamans* (1).

Milton, rempli des idées d'Homère & de Virgile, s'est servi aussi avantageusement qu'eux de l'Ambrosie & du Nectar. Dieu parle, & une odeur d'Am-

(1) .....*And rubied Nectar flows*
In pearle, in diamond, and massie gold,
Fruit of delicious vines, the growth of heav'n!
Book. v, vers. 633.

Digitized by Google

brosie se répand dans tout le Ciel. Les Anges sentent le Nectar. Il n'y a pas jusqu'au Roi des diables, Satan, qui dans le songe où il tente pour la première fois Eve, ne se montre à elle tout parfumé. *Ses cheveux couverts de rosée distilloient l'Ambrosie* (1). Pour l'arbre de vie, cet ornement inestimable du Paradis terrestre, ses fruits qui donnoient l'immortalité, n'étoient que de l'Ambrosie toute pure (2). En un mot, l'Ambrosie & le Nectar paroissent aussi souvent dans le Paradis perdu, que dans l'Iliade & dans l'Enéide. On peut dire en effet que les Poëtes n'ont point imaginé de fiction plus flatteuse, plus féconde, ni plus variée que celle-là.

Mais qui nous rendra la recette
De ces élixirs bienfaisans,
Qui faisoient vivre neuf mille ans,
Tant de Nymphes d'humeur coquette,
Et tant de Faunes leurs galans!
Qui m'ouvrira de l'Ambrosie
Les magasins délicieux,
Pour pouvoir à ma fantaisie
Augmenter vos jours précieux,
De neuf ou dix siècles de vie!

TAYLOR INST. OXFORD

(1) .....*His dewie locks distill'd Ambrosia.* Book. v, vers. 56.

(2) *And all amid them stood the tree of life, High eminent, blooming Ambrosial fruit Of vegetable gold.* Book. iv, vers. 218.

Fin du Tome second.

67685391

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google